



Père). Œuvres. 7 a
alé, 1750, 2 t. en un
v. gran., fil. dos
jasp. (Rel. anc.)
35
né d'un beau front.,
Boucher, avec un por.
après Lalour ajouté.
aux armes de Louis
chiffre sur le dos.
légères dans les marges.

CREBILLON. De
l'Académie Française, à Paris, de l'imprimerie
Royale, 1750, 2 vol. in-4^o, rel. veau racine, de
de l'époque, dos orné nerfs et fleurons triple filet
sur les plats, tr. rouge. 75 fr.
Illustré d'un beau frontispice, d'un fleuron sur le
titre, servant pour les deux volumes, d'une vi-
gnette et d'une lettre ornée, le tout de Boucher,
gravé par Lebas. Bel exemplaire, très frais,
grandes marges, auquel on a joint le portrait
de Crébillon, gravé par Bachelou, d'après Aved.







Composé et dessiné par M. Boucher Peintre du Roy

Gravé par J. Ph. LeBas Graveur du Cabinet du Roy

ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON,

De l'Académie Française.

Tome Premier.



Composé et dessiné par F. Boucher Peintre du Roy.

Gravé par J. Ph. Le Bas Graveur du Cabinet du Roy.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. D C C L.



428856



CSP

PQ

1971

.C7

1750

JA

THE LIBRARY OF THE ROYAL

M. D. C. L.



Composé et dessiné par P. Boucher Peintre du Roy

Gravé par P. LeBas Graveur du Cabinet de Roy

AU ROY.



Composé et dessiné par P. Boucher

Gravé par P. LeBas

IRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de me faire
une grace si peu méritée, que j'ose à peine
lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits:
témoin des merveilles de votre règne, je devrois

*rougir de les avoir si mal célébrées, tandis que
VOTRE MAJESTÉ daigne immortaliser
mes ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien!
j'ai commencé de voir le jour sous l'empire
d'un Roi si grand, que sans son Successeur,
il n'auroit jamais eu de rival; j'ai vieilli sous
les loix du plus aimable & du meilleur de
tous les Rois; j'ai vû naître, pour ainsi dire,
sa gloire, je l'ai vûe chaque jour prendre un
nouvel éclat, & je la vois enfin consommée
par le don d'une paix qui ne peut être
envisagée sans admiration, ni oubliée sans
ingratitude.*

*Je suis avec le plus profond respect, & la
plus parfaite soumission,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidèle sujet
& serviteur, PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.



P R E F A C E.

J'AVOIS résolu de donner une dissertation sur la Tragédie; mais depuis quelque temps il a paru un si grand nombre de discours sur cette matière déjà tant rebattue, & presque toujours sans fruit, que j'ai crainct de tomber dans des redites. Jamais les Auteurs ne furent mieux instruits des règles & des finesses de l'art, on en peut juger par leurs préfaces; il seroit seulement à souhaiter que les ouvrages qui les occasionnent se ressentissent un peu plus de ces préliminaires si brillans: d'ailleurs que dirois-je à mes contemporains, qu'ils ne fussent aussi-bien que moi? Ceux qui sont doués d'un génie heureux puisent des leçons dans leurs propres talens; ceux qui en sont dénués n'ont besoin que d'un seul précepte, c'est de ne point écrire. On fera peut-être surpris que dans le cours d'une assez longue vie je ne me sois point occupé à retoucher mes ouvrages,

sur-tout depuis que le Roi a daigné en ordonner l'impression à son Imprimerie royale, bienfait qui, en me comblant de gloire, feroit seul capable de confirmer le public dans la bienveillance dont il m'a toujours honoré, & dont il m'a donné des marques si particulières ; mais je n'ai jamais eu grande foi aux corrections, la plûpart ne sont que des fautes nouvelles : lorsqu'on n'est plus dans la chaleur des premières idées, on ne peut trop se défier des secondes. Un autre motif m'a engagé à me laisser tel que j'étois quand le public m'a pris sous sa protection ; comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modèle, mes défauts pourront servir d'instruction : peut-être qu'en m'examinant de près, mes successeurs feront à leur tour tentés de faire l'examen de leur conscience, ils en sentiront mieux les dangers d'une carrière aussi épineuse que celle du Théâtre, quand ils verront qu'un homme né avec une forte de talent pour la Tragédie, & éclairé par les pièces de Corneille & de Racine, n'a pû éviter des écueils que vrai-semblablement il devoit avoir aperçûs ; je suis d'autant moins excusable que j'ai

connu parfaitement les beautés de la Tragédie, & que j'ai mieux que qui que ce soit, senti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai si parfaitement connu? me suis-je corrigé de ce que j'ai si bien senti? Je n'ai pû me garantir d'un vice qui nous est commun à tous, & qui est la véritable source de nos dérèglemens poétiques, je veux dire l'impatience, quelquefois l'entêtement, & encore plus souvent l'orgueil; l'impatience n'est pas tout-à-fait sans fondement, un Auteur qui a fait choix d'un sujet, & qui s'est cru obligé de le communiquer, ainsi que ses idées, craint qu'on ne le lui vole, & à la honte des Lettres, ces sortes de larcins ne sont que trop familiers, du moins si l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter sur ce que nous devons au public, & sur ce que nous nous devons à nous-mêmes, & nous engager à précipiter nos compositions? il vaut encore mieux être pillés que sifflés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous ne soyons frappés les premiers; mais après les avoir bien discutés nous ne songeons souvent qu'à nous les justifier, flattés du

fol espoir de pouvoir les couvrir si bien qu'on ne s'en doutera seulement pas : si des amis clair-voyans nous en font apercevoir, nous répondons avec vivacité que pour ôter ce défaut prétendu, il faudroit refondre toute la pièce ; que Corneille & Racine font pleins de ces fautes. Mais si à la fin on parvient à nous faire ouvrir les yeux, alors, pour concilier le sentiment de nos amis avec notre amour propre, nous employons plus d'esprit, d'art & de temps pour pallier ce défaut, qu'il ne nous en auroit fallu pour faire deux nouveaux actes. Une autre erreur aussi dangereuse pour le moins, c'est de prétendre qu'un défaut qui produit de grandes beautés, ne doit pas être compté pour un défaut : je ne l'en trouve, moi, que plus énorme ; dès qu'on est capable d'enfanter de grandes beautés on ne peut leur donner une source trop pure. Qu'arrive-t-il enfin ? les défauts percent, & sont saisis par le public à qui rien n'échappe, & on ne manque pas de se récrier contre sa dureté. Nous avons tort, l'indulgence du public va jusqu'à l'extrême patience ; son amour pour les spectacles lui fait passer bien des choses que nos plus zélés partisans ne nous pardonneraient

pardonnent pas. Si on retranchoit de nos pièces tout ce qu'il y a d'inutile, nous mourrions de frayeur à l'aspect du squelette : que de dissertations, que de métaphysique sur les effets des passions que leurs seuls mouvemens développeroient de reste, si nous nous attachions purement & simplement à l'action que nous interrompons sans cesse par des réflexions qui refroidissent également la pièce, le spectateur & l'acteur? A propos de passion, me fera-t-il permis de dire ici deux mots en faveur de l'amour qu'une morale renouvelée, car elle n'a point le mérite de la nouveauté, veut bannir de la Tragédie? Je ne crains pas qu'on soupçonne de partialité sur cet article, un homme que l'on n'a point accusé jusqu'ici d'être fort doucereux. Le poëme tragique, supposé que je le connoisse bien, est, pour ainsi dire, le rendez-vous de toutes les passions; pourquoi en chasserions-nous l'amour, qui est souvent le mobile de toutes les passions ensemble? les cœurs nés sans amour sont des êtres de raison; & je ne vois pas en quoi l'amour, nommément dit, peut dégrader le héros & l'honnête homme. Sophocle & Euripide,

dit-on, se sont bien passés de l'amour : c'est un agrément de moins dans leurs ouvrages ; ces deux grands hommes ont travaillé selon le goût de leur siècle, nous nous conformons au goût du nôtre. Voudroit-on nous persuader que Corneille & Racine doivent être moins grands pour nous que Sophocle & Euripide ne le furent pour les Grecs ? qui d'entre eux doit nous donner le ton ? Que l'on blâme les analyses perpétuelles que nous faisons des sentimens amoureux, ces délicatesses, ces recherches puériles qui affadissent le cœur au lieu de l'émouvoir, & qui enlaidissent l'amour loin de l'embellir, je passe condamnation. Un homme d'esprit a dit :

*Ce n'est point l'amour qui nous perd,
C'est la manière de le faire :*

parmi nous c'est la manière de l'employer ; ce n'est pas la faute de l'amour si nous le mettons toujours à sa toilette : mais que nous le représentions impétueux, violent, injuste, malheureux, capable de nous porter aux plus grands crimes ou aux actions les plus vertueuses, l'amour alors deviendra la plus grande ressource du Théâtre ; j'oserai même soutenir

qu'il est dangereux de s'en passer, & que si on venoit à le supprimer, ce seroit priver la Tragédie de l'objet le plus intéressant & le plus capable de bien exercer sa morale.

Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi, je ne me pique pas d'y répondre; les critiques les plus envénimées me font encore beaucoup d'honneur, j'en aurois même remercié leurs auteurs si j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelque utilité: mais franchement je n'y ai entrevû qu'un dessein formé de m'humilier ou de me fâcher; mes censeurs ont manqué leur coup, la critique n'humilie que les orgueilleux, & ne fâche que les fots: j'aurois presque osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

<i>I</i> Doménée.	3
<i>Atrée & Thyeste.</i>	91
<i>E'lectre.</i>	175
<i>Rhadamisthe & Zénobie.</i>	263



IDOME NEE.

IDOMENÉE.

TRAGÉDIE.

Tome I.

A

A C T E U R S.

IDOMÉNÉE, Roi de Crète.

IDAMANTE, Fils d'Idoménée.

ÉRIXÈNE, Fille de Mérion Prince rébelle.

SOPHRONYME, Ministre d'Idoménée.

ÉGÉSIPPE, Officier du Palais.

POLYCLÈTE, Confident d'Idamante.

ISMÈNE, Confidente d'Érixène.

SUITE DU ROI.

GARDES.

*La Scène est à Cydonie Capitale de la Crète, dans
le Palais d'Idoménée.*



IDOMENÉE.

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDOMENÉE.

OU suis-je! quelle horreur m'épouvante & me fuit!
Quel tremblement! o Ciel! & quelle affreuse nuit!
Dieux puissans, épargnez la Crète infortunée.
Sophronyme, est-ce toi?

SCÈNE II.

IDOMENÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

QUE vois-je? Idoménée?
Ah! Seigneur, de quel bruit ont retenti ces lieux?

A ij

I D O M É N É E.

Eh quoi ! tant de malheurs n'ont point lassé les Dieux !
 Depuis six mois entiers une fureur commune
 Agite tour à tour Jupiter & Neptune,
 La foudre est l'astre seul qui nous luit dans les airs,
 Neptune va bien-tôt nous couvrir de ses mers.
 C'en est fait, tout périt; la Crète désolée
 Semble rentrer au sein de la terre ébranlée;
 Chaque jour entouré des plus tristes objets,
 La mort jusqu'en mes bras moissonne mes sujets.
 Jupiter, sur moi seul épuises ta vengeance,
 N'affliges plus des lieux si chers à ton enfance;
 Mes peuples malheureux n'espèrent plus qu'en toi,
 Si j'ai pu t'offenser, ne tonnes que sur moi.
 Pour les seuls innocens allumes-tu la foudre ?
 Sur son trône embrasé réduis le prince en poudre,
 Épargnes les sujets : pourquoi les frapper tous ?
 Qui d'eux ou de leur roi mérite ton courroux ?

S O P H R O N Y M E.

Quoi ! toujours de nos maux vous croirez-vous coupable !
 N'armez point contre vous une main redoutable ;
 Le Ciel depuis long temps déclaré contre nous,
 Semble dans sa fureur ne ménager que vous.
 Dans les maux redoublés dont la rigueur nous presse,
 Votre seule pitié, Seigneur, vous intéresse.

I D O M E N E E.

Les Dieux voudroient en vain ne ménager que moi ;
 Eh ! frapper tout son peuple , est-ce épargner un roi ?
 Hélas ! pour me remplir de douleurs & de craintes,
 Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,
 Il suffiroit des cris de tant d'infortunés,
 Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés :
 Et c'est moi cependant , c'est leur roi sacrilège,
 Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiège.
 Je ne gémirois point sur leur destin affreux,
 Si le Ciel étoit juste , autant que rigoureux.
 Mais ce n'est pas le Ciel , c'est moi qui les foudroie :
 Juges de quels remords je dois être la proie.
 Quels regrets ! quand je vois mes peuples malheureux
 Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux,
 Prier que pour eux seuls le Ciel inexorable
 Porte loin de leur roi le coup qui les accable.

S O P H R O N Y M E.

Quoi ! Seigneur, vous seriez l'auteur de tant de maux,
 Et de vous seul la Crète attendroit son repos ?
 Quoi ! des Dieux irrités ce peuple la victime

I D O M E N E E.

L'est moins de leur courroux qu'il ne l'est de mon crime.
 Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu,

Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu,
Mais telle est désormais ma triste destinée

S O P H R O N Y M E.

Quel crime a donc commis le sage Idoménée?
Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,
Vos vertus ont passé celles de ces Héros:
Nous trouvions tout en vous, un Roi, les Dieux, un Père,
Seigneur, par quel malheur à vous-même contraire,
Avez-vous pû trahir des noms si glorieux?
Qui fit donc succomber votre vertu?

I D O M É N É E.

Les Dieux.

S O P H R O N Y M E.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colère?

I D O M É N É E.

On n'est pas innocent lorsqu'on peut leur déplaire;
Les Dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups,
D'illustres malheureux honorent leur courroux.
Entre le Ciel & moi, fais juge, Sophronyme;
Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime.
Par vingt rois dès long-temps vainement rassemblés,
Les Troyens à la fin se virent accablés;
De leurs bords désolés tout pressoit la retraite,
Ainsi loin de nos Grecs je voguai vers la Crète.

Le prince Mérion prompt à m'y devancer,
Sur mon trône, peut-être, auroit pû se placer,
Si mon fils n'eût dompté l'orgueil de ce rébelle :
A Samos, par tes soins, j'en reçus la nouvelle.
Je peindrois mal ici les transports de mon cœur,
Lorsque j'appris d'un traître, Idamante vainqueur ;
La gloire de mon fils me causa plus de joie,
Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.
Après dix ans d'absence, empressé de revoir
Cet appui de mon trône, & mon unique espoir,
A regagner la Crète aussi-tôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
Sans que je te rappelle un honteux souvenir,
Ni que de nos affronts je t'aïlle entretenir,
Tu fais de quels forfaits ma race s'est noircie ;
Comme Pasiphaé, Phèdre au crime endurcie,
Ne signale que trop & Minos & Vénus ;
Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.
Né de ce sang fatal, à la Déesse en proie,
J'avois encor sur moi la querelle de Troie :
Juges de la vengeance à ce titre odieux.
Ce fut peu, de sa haine elle arma tous les Dieux :
La Crète paroïssoit, tout flattoit mon envie,
Je distinguois déjà le port de Cydonie ;
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets ravissans,
Que pour rendre toujourns mes desirs plus pressans.

Une effroyable nuit sur les eaux répandue,
Déroba tout à coup ces objets à ma vûe,
La mort seule y parut. Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond, jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux;
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux,
Que te dirai-je enfin! . . . Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même. . . .
Pour appaiser les Dieux, je priai . . . je promis . . .
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis. . . .
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse;
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis du sang humain.
Sauves des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage;
Le premier des sujets rencontré par son roi,
A Neptune immolé satisfera pour moi. . . .
Mon sacrilège vœu rendit le calme à l'onde,
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;

Et

Et l'effroi succédant à mes premiers transports,
 Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
 Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage;
 Un seul homme alarmé parcouroit le rivage;
 Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris;
 J'en approche en tremblant. . . . hélas! c'étoit mon fils. . . .
 A ce récit fatal tu devines le reste.
 Je demeurai sans force à cet objet funeste,
 Et mon malheureux fils eut le temps de voler
 Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

S O P H R O N Y M E.

Ai-je bien entendu? quelle horrible promesse!
 Ah, père infortuné!

I D O M E N E E.

Rébellé à ma tendresse,
 Je fus prêt d'obéir; mais Idamante enfin
 Mit mon ame au dessus des Dieux & du Destin;
 Je n'envifageai plus le vœu, ni la tempête,
 Je baignai de mes pleurs une si chère tête;
 Le Ciel voulut enfin me rendre furieux,
 La nature à son tour fit taire tous les Dieux.
 Sophronyme, qui veut, peut braver leur puissance,
 Mais ne peut pas qui veut, éviter leur vengeance.
 A peine de la Crète eus-je touché les bords,
 Que je la vis remplir de mourans & de morts.

En vain j'adresse au Ciel une plainte importune,
J'ai trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

S O P H R O N Y M E.

Qu'espérez-vous des Dieux en leur manquant de foi?

I D O M É N É E.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi;
Que le Ciel fatigué d'une injuste vengeance,
Plus équitable enfin, punira qui l'offense;
Que je ne verrai point la colère des Dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

S O P H R O N Y M E.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle:
Pourquoi par Égésippe interroger l'Oracle?
Vos peuples informés du fort de votre fils,
Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

I D O M É N É E.

Que le Ciel, que la Crète à l'envi le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les Dieux! ce n'est pas sans frayeur,
L'Oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les Dieux! que veux-tu que je fasse?
Pouvois-je à mes sujets refuser cette grace?
Un peuple infortuné m'en presse par ses cris,
J'ai résisté long-temps, à la fin j'y souscris.

Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire,
 Ne puis-je être son roi qu'en cessant d'être père ?
 Mais pourquoi m'alarmer ? les Dieux pourroient parler.
 Non, les Dieux sur ce point n'ont rien à révéler.
 Que le Ciel parle ou non sur ce cruel mystère,
 Ne puis-je pas forcer Égésippe à se taire ?

SOPHRONYME.

Il se tairoit en vain, par le Ciel irrité,
 Son silence, Seigneur, fera-t-il imité ?
 A se taire long-temps pourrez-vous le contraindre ?
 Que je prévois de maux ! que vous êtes à plaindre !

IDOMÉNÉE.

Tu me plains, mais malgré ta sincère amitié,
 Tu n'auras pas toujours cette même pitié,
 Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable,
 Et que l'amour a part à mon sort déplorable.
 Je vois à ce nom seul ta vertu s'alarmer,
 Et la mienne a long-temps craint de t'en informer.
 Tu fais que Mérion, à mon retour d'Asie,
 De son sang criminel paya sa perfidie :
 Lorsque je refusois une victime aux Dieux,
 J'osai bien m'immoler ce prince ambitieux ;
 Qu'il m'en coûte ! sa fille en ces lieux amenée,
 Érixène a comblé les maux d'Idoménée.
 Croirois-tu que mon cœur nourri dans les hasards,

N'a pû de deux beaux yeux soutenir les regards,
 Et que j'adore enfin, trop facile & trop tendre,
 Les restes de ce sang que je viens de répandre?

S O P H R O N Y M E.

Quoi, Seigneur, vous aimez! & parmi tant de maux.....

I D O M É N É E.

Cet amour dans mon cœur s'est formé dès Samos.
 Mérion incertain du succès de ses armes,
 Y crut mettre sa fille à l'abri des alarmes,
 Je la vis, je l'aimai; conduite par Arcas,
 Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas.
 Il sembloit qu'une fille à mes regards si chère,
 Devoit me dérober la tête de son père;
 Mais Vénus attentive à se venger de moi,
 Fit bien-tôt dans mon cœur céder l'amant au roi;
 J'immolai Mérion, & ma naissante flâme
 En vain en sa faveur combattit dans mon ame;
 Vénus qui me gardoit de sinistres amours,
 De ce prince odieux me fit trancher les jours.
 Que dis-je! dans le sang du père d'Érixène,
 J'espérois étouffer mon amour & ma haine.
 Je m'abusois, mon cœur, par un triste retour,
 Défait de son courroux, n'en eut que plus d'amour:
 Si depuis mes malheurs je ne l'ai pas vû naître,
 En dois-je moins rougir d'avoir pû le connoître?

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du fort le plus affreux,
Nourrissez-vous, Seigneur, un amour dangereux?

IDOMENÉE.

Je ne le nourris point, puisque je le déteste,
C'étoit des Dieux vengeurs le coup le plus funeste.
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait?
Je vois mon fils, laissons cet entretien secret.
Je t'ai tout découvert, mon amour & mon crime;
Caches bien mon amour, encore mieux ma victime.

SCÈNE III.

IDOMENÉE, IDAMANTE,
SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMENÉE.

QUE cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuse nuit?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans cesse,
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous presse,
Alarmé pour des jours si chers, si précieux,
Je vous cherche. Pourquoi détournez-vous les yeux,

Seigneur, qu'ai-je donc fait? vous craignez ma présence;
 Quel traitement après une si longue absence!

I D O M É N É E.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,
 Mon fils, je ne fais rien de plus aimé que vous;
 Mais je ne puis vous voir que mon cœur ne frémissé,
 Je crains le Ciel vengeur, & qu'il ne me ravisse
 Un bien.....

I D A M A N T E.

Ah! puisse-t-il aux dépens de mes jours,
 A des maux si cruels donner un prompt secours!
 La mort du moins, Seigneur, finiroit mes alarmes,
 Vous ne paroissez plus sans m'arracher des larmes:
 Triste, désespéré, vous cherchez à mourir,
 Et vous m'aimez, Seigneur? est-ce là me chérir?
 Le Ciel en vain de vous écarte sa colère,
 Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire:
 Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois perdu;
 M'ôterez-vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

I D O M É N É E.

Ah! mon fils, nos malheurs ont lassé ma constance,
 Et de fléchir les Dieux je perds toute espérance;
 Trop heureux si le Ciel, secondant mes souhaits,
 Me rejoignoit bien-tôt à mes tristes sujets.

IDAMANTE.

Pour eux plus que le Ciel vous seriez inflexible ,
 Si vous leur prépariez un malheur si terrible ;
 Tous les Dieux ne font point contre vous , ni contr'eux ,
 Puisqu'il nous reste encore un roi si généreux :
 Conservez-le , Seigneur , & terminez nos craintes.
 Peut-être que le Ciel plus sensible à nos plaintes ,
 Va s'expliquer bien-tôt , & fléchi désormais.....

IDOMÉNÉE.

Ah , mon fils , puisse-t-il ne s'expliquer jamais !
 Adieu.

SCÈNE IV.

IDAMANTE, POLYCLÈTE.

IDAMANTE.

DE cet accueil qu'attendre , Polyclète !
 Que ce silence affreux me trouble & m'inquiète !
 Que m'annonce mon père ? il me voit à regret ,
 Auroit-il pénétré mon funeste secret ?
 Sait-il par quel amour mon ame est entraînée ?
 Hélas ! bien d'autres soins pressent Idoménée ;
 Ce roi comblé de gloire , & qui n'aima jamais ,
 Ne s'informera point si j'aime ou si je hais ,

Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine,
 Fasse tout mon amour, que j'adore E'rixène :
 Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour
 Que la haine sera le prix de mon amour !
 Je défis Mérion ; plus juste, ou plus sévère,
 Le Roi sacrifia ce prince téméraire ;
 Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
 Prémices d'un amour encor plus malheureux.
 C'est en vain que mon cœur brûle pour E'rixène ;
 En vain Dans cette nuit, Ciel, quel dessein l'amène ?

S C E N E V.

I D A M A N T E, E R I X E N E, I S M E N E.

I D A M A N T E.

MAdame, quel bonheur ! eussai-je cru devoir
 A la fureur des Dieux le plaisir de vous voir ?

E R I X E N E.

J'espérois, mais en vain, jouir de leur colère,
 J'ai cru que cette nuit alloit venger mon père,
 Et que le juste Ciel, de sa mort irrité,
 N'en verroit point le crime avec impunité.
 D'un courroux légitime, inutile espérance ;
 Avec trop de lenteur le Ciel sert ma vengeance :

En vain

En vain pour vous punir il remplit tout d'horreurs,
Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend coupables,
J'ignore quel forfait les rend inexorables ;
Mais je fais que le sang qui fait couler vos pleurs ,
N'a point sur nous , Madame , attiré des malheurs :
Avant qu'un sang si cher eût arrosé la terre ,
Le Ciel avoit déjà fait gronder son tonnerre.
Ainsi pour vous venger , n'attendez rien des Dieux ,
Si ce n'est de l'Amour qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du Ciel de cent villes fameuses
Fasse de longs déserts , des retraites affreuses ;
Que les Ombres du Styx habitent ce séjour ,
Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour ,
Seul il a pû remplir vos vœux & votre attente ,
Je défis votre père , il vous livre Idamante.
Lorsque vous imploriez les traits d'un Dieu vengeur ,
Tous les traits de l'Amour vous vengeoient dans mon cœur.

ERIXENE.

Quoi , Seigneur , vous m'aimez !

IDAMANTE.

Jamais l'amour , Madame ,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flâme ,
Sans espoir dans vos fers toujourns plus engagé. . . .

E R I X E N E.

Oh, mon père, ton sang va donc être vengé.

I D A M A N T E.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
 Je rends grace à l'amour du choix de la victime;
 Heureux même à ce prix que vous daigniez souffrir
 Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir.
 Je fais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse,
 Au sang que vous pleurez, hélas! tout m'intéresse.

E R I X E N E.

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,
 Après que votre main a servi sa fureur?

I D A M A N T E.

J'ai suivi mon devoir, Madame, & sa défaite
 Importoit à mes soins, importoit à la Crète;
 La sûreté du Prince ordonna ce trépas,
 Et pour comble de maux j'ignorois vos appas.
 Mérion a rendu sa perte légitime,
 Sa mort sans mon amour ne feroit pas un crime.

E R I X E N E.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il mérita son sort.
 Sans vouloir démêler les causes de sa mort,
 Si de ces tristes lieux le funeste héritage,
 Du superbe Minos dût être le partage,

Si mon père sorti du sang de tant de rois ,
 D'Idoménée enfin a dû subir les loix ,
 Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage ?
 Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage ?
 Vainqueur de Mérion, fils de son affassin ,
 La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main ;
 Est-ce pour les tarir, que vos feux se déclarent ?
 Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent ?
 Sous le poids de vos fers je n'arrive en ces lieux ,
 Que pour y recevoir les plus tristes adieux.
 Mérion expiroit, sa tremblante paupière
 A peine lui laissoit un reste de lumière ,
 Son sang couloit encore, & couloit par vos coups,
 Barbare, en cet état me parloit-il pour vous ?
 Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Érixène !
 Conservez votre amour, il servira ma haine.
 Adieu, Seigneur, c'est trop vous permettre un discours,
 Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

SCÈNE VI.

IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

AH ! Seigneur, falloit-il découvrir ce mystère ?
 Avez-vous dû parler ?

Ai-je donc pû me taire ?

Près de l'objet enfin qui cause mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur ?
Que dis-tu ? toujours plein de cette ardeur extrême,
Le hasard sans témoins m'offre tout ce que j'aime,
Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix,
Libre de l'expliquer pour la première fois.
D'un attrait si puissant, eh ! comment se défendre ?
Mon amour malheureux vouloit se faire entendre.
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi ?
Cherchons dans ce palais à rejoindre le Roi :
Allons, bien-tôt la nuit, moins terrible & moins sombre,
Va découvrir les maux qu'elle cacheoit dans l'ombre :
Ces lieux sont éclairés d'un triste & foible jour,
Égéeus déjà doit être de retour :
Suis-moi, près de mon père il faut que je me rende ;
Sachons pour s'appaiser ce que le Ciel demande.
Quel présage ! & qu'attendre en ces funestes lieux,
Si tout jusqu'à l'amour sert le courroux des Dieux ?

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Madame, en ce palais pourquoi toujours errante ?

ERIXÈNE.

Lieux cruels, souâtez ma fureur chancelante,
 Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
 Du Tyran de la Crète infortuné séjour,
 Éternels monumens d'une douleur amère,
 Lieux terribles, témoins de la mort de mon père,
 Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
 Prêtez à ma colère un utile secours,
 Retracedez-moi sans cesse une triste peinture,
 Contre un honteux amour défendez la nature.
 O toi ! qui vois la peine où ce feu me réduit,
 Vénus, suis-je d'un sang que ta haine poursuit ?
 Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
 Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence ?
 Laisse au sang de Minos ses affronts, ses horreurs,
 Sur ce sang odieux signales tes fureurs,

Laisse au sang de Minos, Phèdre & le Labyrinthe,
 Au mien sa pureté, sans tâche & sans atteinte.

I S M E N E.

Madame, quel transport ! qu'entends-je ! & quels discours !
 Quoi vous vous reprochez de coupables amours ?

E R I X E N E.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore,
 Je respire un amour que ma raison abhorre.
 De mon père en ces lieux j'ose trahir le sang,
 De mon père immolé je viens r'ouvrir le flanc,
 A la main des bourreaux je joins ma main sanglante,
 Enfin ce cœur si fier brûle pour Idamante.

I S M E N E.

Vainqueur de votre père. . . .

E R I X E N E.

Ismène, ce vainqueur
 Sut sans aucun effort se soumettre mon cœur.
 Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,
 Ayant tant de sujets de vengeance & de haine,
 Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
 Avec tant de raisons de le haïr toujours,
 Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colère,
 Et pour tout dire enfin, sur le sang de mon père ;
 Et mon père en mes bras ne faisoit qu'expirer,

Lorsqu'un autre que lui me faisoit soupirer.
 A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable,
 Idamante parut, & parut trop aimable.
 Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu,
 J'allois céder, Ismène, ou peu s'en est fallu;
 Quand le Prince m'a fait le récit de sa flâme,
 Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon ame;
 Déjà ce foible cœur d'accord avec le sien,
 Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien;
 Des pleurs que j'ai versés, prête à lui faire grace,
 Mon amour m'allioit aux crimes de sa race;
 Près de ce prince enfin, mon esprit combattu,
 Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu;
 Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire,
 Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

I S M È N E.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher,
 D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer?
 Ah! du moins, s'il n'en peut dompter la violence,
 Faites à vos transports succéder le silence.

E R I X È N E.

Si je craignois qu'un feu déclaré malgré moi,
 Dût jamais éclater devant d'autre que toi,
 Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre,
 J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.

Quoiqu'à mes yeux, peut-être, Idamante ait trop plû,
 Il me fera toujours moins cher que ma vertu ;
 D'un amour que je crains, il aura tout à craindre,
 Avec ma haine seule il seroit moins à plaindre.
 Non, mon père, ton sang lâchement répandu,
 A tes fiers ennemis ne sera point vendu,
 Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse,
 Ajoûte à ses forfaits celui de ma foiblesse.
 Je saurai le punir de son crime & du mien. . . .
 Le Roi paroît. . . . fuyons un fâcheux entretien. . . .

S C E N E I I.

IDOMENEE, ERIXENE, SOPHRONYME,
 I S M E N E.

I D O M É N É E.

MAdame, demeurez. . . . demeurez Erixène.
 Mérion par sa mort vient d'éteindre ma haine ;
 Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux,
 Vous pouvez y rester sans y bleffer mes yeux.
 Mérion me fut cher, mais de cet infidèle,
 Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rébelle ;
 Vous le savez, l'ingrat pour prix de ces bienfaits,
 Osa contre leur roi soulever mes sujets.

Son

Son crime fut de près suivi par son supplice,
 Et son sang n'a que trop satisfait ma justice.
 Je l'en vis à regret laver son attentat,
 Mais je devois sa tête à nos loix, à l'état,
 Et près de vous j'oublie une loi trop sévère,
 Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

É R I X É N E.

Si content de sa mort votre haine s'éteint
 Dans le sang d'un héros, dont ce palais est teint,
 La mienne, que ce sang éternise en mon ame,
 A votre seul aspect se redouble & s'enflâme.
 J'ai vû mon père, hélas ! de mille coups percé,
 Tout son sang cependant, n'est pas encor versé....
 Que sa mort fût enfin injuste ou légitime,
 Auprès de moi du moins songez qu'elle est un crime.
 Mon courroux là-dessus ne connoît point de loi,
 Qui puisse dans mon cœur justifier un roi.
 De maximes d'état colorant ce supplice,
 Vous prétendez en vain couvrir votre injustice ;
 Le Ciel qui contre vous semble avec moi s'unir,
 De ce crime odieux va bien-tôt vous punir ;
 Contre vous dès long-temps un orage s'apprête,
 De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.
 Puissent les justes Dieux, sensibles à mes pleurs,
 A mon juste courroux éгалer vos malheurs !

Et puiffai - je à regret voir que toute ma haine,
Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine!

I D O M É N É E.

Ah! Madame, cessez de si funestes vœux,
N'offrez point à nos maux un cœur si rigoureux;
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes,
Ne prêtez point aux Dieux de si terribles armes,
Belle E'rixène, enfin n'exigez plus rien d'eux;
Non, jamais il ne fut un roi plus malheureux.
Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre,
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.
Ces beaux yeux, fans pitié, qui pourroient voir ma mort,
Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.
Sur mon peuple, des Dieux la fureur implacable,
Des maux que je ressens, est le moins redoutable;
Sur le sang de Minos un Dieu toujours vengeur,
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance;
Mon cœur fans s'émouvoir les verroit en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

E R I X E N E.

C'étoit donc peu, cruel, qu'avec ignominie
Mon père eût terminé sa déplorable vie,
Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant

Eût jetté dans les miens Mérion expirant ;
De son sang malheureux votre courroux funeste
Vient jusque dans mon cœur poursuivre encor le reste.
Oui, tyran, cet amour dont brûle votre cœur,
N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

I D O M E N E E.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie ;
Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie,
Madame, je l'aimai, je vous l'ai déjà dit,
Songez que Mérion lui-même se perdit....
Quoi, rien ne peut fléchir votre injuste colère ?
Trouverai-je par-tout le cœur de votre père ?
Sa révolte à vos yeux eût-elle tant d'attraits ?
Mon amour aura-t-il le fort de mes bienfaits ?
Vous verrai-je au moment que cet amour vous flatte,
Achever les forfaits d'une famille ingrate ?

E R I X E N E.

Achever des forfaits ! c'est au sang de Minos
A savoir les combler, non au sang d'un héros.

S C E N E I I I.

I D O M É N É E, S O P H R O N Y M E.

S O P H R O N Y M E.

QUE faites-vous, Seigneur? est-il temps que votre ame
S'abandonne aux transports d'une honteuse flâme?

I D O M É N É E.

Pardonne, tu le vois, la raison à son gré
Ne règle pas un cœur par l'amour égaré,
Je me défends en vain, ma flamme impétueuse
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse:
D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus,
Ne servent que trop bien le courroux de Vénus.
Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste,
Mais je chéris ce feu que ma raison déteste;
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus souvent la raison que l'amour.

S O P H R O N Y M E.

Ah! Seigneur, est-ce ainsi que le héros s'exprime?
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cède au joug qui l'opprime?
Le courroux de Vénus peut-il autoriser
Des fers que votre gloire a dû cent fois briser?
Parmi tant de malheurs, est-ce au vainqueur de Troie

A compter un amour dont il se fait la proie ?
Qu'est devenu ce roi plus grand que ses ayeux,
Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux Dieux,
Et qui seul la terreur d'une orgueilleuse ville,
Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille ?
L'amour avilissant l'honneur de ses travaux,
Sous la honte des fers m'a caché le héros.
Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître,
Un roi n'est qu'un esclave où l'amour est le maître.
N'allez point établir sur son foible pouvoir,
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.
Que l'amour soit en nous, ou penchant, ou vengeance,
La foiblesse des cœurs fait toute sa puissance ;
Mais, Seigneur, s'il est vrai que maîtres de nos cœurs,
De nos divers penchans les Dieux soient les auteurs,
Quand même vous croiriez que ces êtres suprêmes
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes,
Essayez sur le vôtre un effort glorieux ;
C'est-là qu'il est permis de combattre les Dieux.
Ce n'est point en faussant une auguste promesse
Qu'il faut contre le Ciel vous exercer sans cesse.
Se peut-il que l'amour vous impose des loix ?
Et le titre d'amant est-il fait pour les rois ?
Au milieu des vertus où sa grande ame est née,
Doit-on de ses devoirs instruire Idoménée ?

A ma raison du moins laisses le temps d'agir,
 Et combats mon amour sans m'en faire rougir.
 Avec trop de rigueur ton entretien me presse,
 Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foiblesse.
 A ce feu que Vénus allume dans mon sein,
 Reconnois de mon sang le malheureux destin.
 Pouvois - je me soustraire à la main qui m'accable?
 Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.
 Pasiphaé ni Phèdre en proie à mille horreurs,
 N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
 Mais que dis - je ! est - ce assez qu'en secret j'en rougisse,
 Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse?
 Eh ! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir,
 Dans mon cœur sans vertu quel peut être l'espoir ?
 Ennemi malgré moi du penchant qui m'entraîne,
 Je n'ai point prétendu couronner Érixène;
 Je m'ôte le seul bien qui pouvoit l'éblouir,
 De ma couronne enfin un autre va jouir.

S O P H R O N Y M E.

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire.

I D O M É N É E.

Par tes conseils en vain tu voudrois m'en distraire,
 A mon fatal amour tu connoîtras du moins,
 Que j'ai donné mon cœur sans y donner mes soins;

Car enfin, dépouillé de cet auguste titre,
Ton roi de son amour ne fera plus l'arbitre;
Dans ces lieux où bien-tôt je ne pourrai plus rien,
Mon fils va devenir & ton maître & le mien.
Essayons si des Dieux la colère implacable
Ne pourra s'appaiser par un roi moins coupable;
Ou du moins sur un vœu que le Ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non, comme une victime aux autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idoménée.
Le Ciel après, s'il veut, se vengera sur moi,
Mais il n'armera point ma main contre mon roi;
Et si c'est immoler cette tête sacrée,
La victime par moi sera bien-tôt parée.
Ce prince ignore encor quel sera mon dessein,
Sait-il que je l'attends?

S O P H R O N Y M E.

Dans le temple prochain
Au Ciel par tant d'horreurs qui poursuit son supplice,
Il prépare, Seigneur, un triste sacrifice;
Et mouillant de ses pleurs d'insensibles autels,
Pour vous, pour vos sujets, il s'offre aux Immortels.

I D O M E N E E.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure!
Pardonnez donc, grands Dieux, si mon cœur en murmure.

O mon fils ! mais que vois-je ! & quel funeste objet !
 E'gésippe revient, tremblant, triste, défait,
 Que dois-je soupçonner ! ah ! mon cher Sophronyme,
 Le Ciel impitoyable a nommé sa victime.

S C E N E I V.

IDOMENEE, SOPHRONYME, EGESIPPE.

E'GÉSIPPE.

QUELLE victime encor ! que de pleurs, de regrets,
 Nous vont coûter des Dieux les barbares decrets !
 Pourrai-je sans frémir, nommer.....

I D O M É N É E.

Je t'en dispense,
 Couvres plutôt ce nom d'un éternel silence ;
 De ton secret fatal je suis peu curieux,
 Et sur ce point enfin j'en fais plus que les Dieux.

S O P H R O N Y M E.

E'coutez cependant.

I D O M É N É E.

Que veux-tu que j'écoute ?
 D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute ?
 Mais poursuis, E'gésippe.

E'GÉSIPPE.

E G E S I P P E.

Au pied du mont sacré

Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,
J'interroge en tremblant le Dieu sur nos misères;
Le Prêtre destiné pour les secrets mystères
Se traîne prosterné près d'un antre profond,
Ouvre avec mille cris le gouffre lui répond :
D'affreux gémiffemens & des voix lamentables
Formoient à longs sanglots des accens pitoyables,
Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,
Dont résonnoit le temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive,
Lors qu'enfin une voix plus forte & plus plaintive,
A paru rassembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois, o roi trop malheureux !
Déjà faisi d'horreur d'une si triste plainte,
Le Prêtre m'a bien-tôt frappé d'une autre crainte,
Quand relevant sur lui mes timides regards,
Je le vois l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-temps sous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux ;

Maître encor de la Crète & de sa destinée,

Il porte dans ses mains le salut de ces lieux,

Il faut le sang d'Idoménée.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux.

à Sophronyme.

Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux.

Graces à leur fureur, toute erreur se dissipe,

J'entrevois il suffit, laissez-nous, Égésippe,

Sur un secret enfin qui regarde ton roi,

Songes malgré les Dieux à lui garder ta foi.

S C E N E V.

I D O M É N É E, S O P H R O N Y M E.

I D O M É N É E.

TU vois sur nos destins ce que le Ciel prononce,

En redoutois-je à tort la funeste réponse ?

Il demande mon fils, je n'en puis plus douter,

Ni de mon trépas même un instant me flatter.

Mânes de mes sujets, qui des bords du Cocyte

Plaignez encor celui qui vous y précipite,

Pardonnez, tout mon sang prêt à vous secourir,

Auroit coulé, si seul il me falloit mourir ;

Mais le Ciel irrité veut que mon fils périsse,

Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.

Moi, je verrois mon fils sur l'Autel étendu !

Tout son sang couleroit par mes mains répandu !

Non, il ne mourra point je ne puis m'y résoudre,
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre.

S C E N E V I.

IDOMENEE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

I D A M A N T E.

P A R votre ordre, Seigneur. . . .

I D O M E N E E.

Dieux, qu'est-ce que je voi ?

I D A M A N T E.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi ?

Quels regards ! d'où vous vient cette sombre tristesse ?

Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse ?

Du temple dans ces lieux aujourd'hui de retour

Egésippe, dit-on, s'est fait voir à la Cour.

Le Ciel a-t-il parlé ? fait-on ce qu'il exige ?

Est-ce un ordre des Dieux, Seigneur, qui vous afflige ?

Savons-nous par quel crime. . . .

I D O M E N E E.

Un silence cruel

Avec le crime encor cache le criminel.

Ne cherchons point des Dieux à troubler le silence,

Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance.

E ij

Ah mon fils ! si jamais votre cœur généreux
 A partagé les maux d'un père malheureux,
 Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrâce,
 Au trône en ce moment daignez remplir ma place.

I D A M A N T E.

Moi, Seigneur !

I D O M É N É E.

Oui, mon fils, mon cœur reconnoissant
 Ne veut point que ma mort vous en fasse un présent.
 Je fais que c'est un rang que votre cœur dédaigne,
 Mais qu'importe ? il le faut. . . . réglez. . . .

I D A M A N T E.

Moi, que je règne ?
 Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang
 Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang ?
 A cet ordre, Seigneur, est-ce à moi de souscrire ?
 Ciel ! est-ce à votre fils à vous ravir l'empire ?

I D O M É N É E.

Régnez, mon fils, régnez sur la Crète & sur moi,
 Je le demande en père & vous l'ordonne en roi.
 Cher prince, à mes desirs que votre cœur se rende ;
 Pour la dernière fois, peut-être, je commande.

I D A M A N T E.

Si votre nom ici ne doit plus commander,
 N'attendez point, Seigneur, de m'y voir succéder.

Et qui peut vous forcer d'abandonner le trône ?

I D O M E N E E.

Eh bien, régnez mon fils... c'est le Ciel qui l'ordonne..

I D A M A N T E.

Le Ciel lui-même, hélas, le garant de ma foi,

Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon roi ?

De tout ce que j'entends, que ma frayeur redouble !

Ah ! par pitié, Seigneur, éclaircissez mon trouble,

Diffipez les horreurs d'un si triste entretien ;

Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien ?

Parlez, ne craignez point d'augmenter mes alarmes,

C'est trop se taire. Ah Ciel ! je vois couler vos larmes,

Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris.

Dieux, que m'annoncez-vous ! ah Seigneur !

I D O M E N E E.

Ah mon fils !

Voyez où me réduit la colère céleste.

Sophronyme, fuyons cet entretien funeste.

I D A M A N T E.

Où fuyez-vous, Seigneur ?

I D O M E N E E.

Je vous fuis à regret,

Mon fils, vous ne saurez que trop tôt le secret.

E iij

S C E N E V I I.

I D A M A N T E.

DIEUX, quel trouble est le mien ! quel horrible mystère
 Fait fuir devant mes yeux Sophronyme & mon père ?
 Non, suivons-le . . . son cœur encor mal affermi
 Ne me pourra cacher son secret qu'à demi :
 Je l'ai vû s'émouvoir, & contre ma poursuite
 Il se défendoit mal, sans une prompte fuite ;
 Pénétrons . . . mais d'où vient que je me sens glacer ?
 Quelle horreur à mes sens vient de se retracer ?
 Quelle invisible main m'arrête & m'épouvante ?
 Allons . . . où veux-je aller, & qu'est-ce que je tente ?
 De quel secret encor prétens-je être informé ?
 Eh ! ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?
 Peu touché des vertus du grand Idoménée,
 Le Ciel rendit toujours sa vie infortunée ;
 Son funeste courroux l'arracha de sa Cour,
 Et n'a que trop depuis signalé son retour.
 Ah ! renfermons plutôt mon trouble & mes alarmes,
 Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.
 Suivons - le cependant . . . pour calmer mon effroi,
 Dieux, faites que ses pleurs ne coulent que pour moi !

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ISMENE.

ENFIN l'amour soûmet aux charmes d'Érixène
 L'objet de sa tendresse & l'objet de sa haine ;
 Vous triomphez, Madame, & vos fiers ennemis
 Bien-tôt par vos appas se verront désunis.

ERIXENE.

Quel triomphe ! peux-tu me le vanter encore,
 Quand je ne puis dompter le feu qui me dévore ?
 Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
 Du soin de me venger, dois-je charger l'amour ?
 En me livrant le fils, s'il flattoit ma colère,
 Je ne l'implorerois pas pour me venger du père.
 Tant qu'aux loix de l'amour mon cœur sera soûmis,
 Que dois-je en espérer contre mes ennemis ?

ISMENE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres armes,
 Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes,

Puisque le juste Ciel, de concert avec vous,
 Semble sur vos desirs mesurer son courroux;
 Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée,
 Par un arrêt des Dieux sa tête est condamnée,
 L'Oracle la demande, & ce funeste jour
 Va le punir des maux que vous fit son retour.
 Si vous voulez vous-même, achevant sa disgrâce,
 Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace,
 Répandez le secret qui vous est dévoilé,
 Et qu'E'gésippe en vain ne l'ait point révélé.
 Du prince votre père, ami toujours fidèle,
 Vous voyez à quel prix il vous marque son zèle;
 Imité-le, Madame, & qu'un sang odieux
 Par vos soins aujourd'hui se répande en ces lieux;
 De l'intérêt des Dieux faites votre vengeance,
 Et d'un peuple expirant faites-en la défense;
 Montrez-lui son salut dans ce terrible arrêt;
 Lui, vous, les Dieux enfin, n'avez qu'un intérêt.
 D'où vient que je vous vois interdite & tremblante?
 Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

E R I X E N E.

Hélas! si près des maux où je le vais plonger,
 Un seul moment pour lui ne puis-je m'affliger?
 Que veux-tu? je frémis du spectacle barbare
 Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare:

Je sens

Je sens trop par les pleurs que je verse aujourd'hui,
 Quelle est l'horreur du coup qui va tomber sur lui.
 Tu fais que pour le roi son amour est extrême.

I S M E' N E.

Il ne vous reste plus que d'aimer le roi même.
 Qu'entends-je ! de vos pleurs importunant les Dieux,
 Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux ;
 Eh quand le Ciel prononce au gré de votre envie,
 Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie.
 Songez , puisque les Dieux vous ouvrent leurs secrets,
 Qu'ils vous chargent par-là du soin de leurs décrets.
 Eh qu'auriez-vous donc fait, si trompant votre attente,
 L'Oracle eût demandé la tête d'Idamante ?
 Puisque vous balancez. . . .

E' R I X E' N E.

A quoi bon ces transports !
 Je conçois bien sans toi de plus nobles efforts,
 Malgré tout mon amour mon devoir est le même,
 Mais peut-on, sans trembler, opprimer ce qu'on aime ?
 Un je ne fais quel soin me fait malgré moi,
 Et mon propre courroux redouble mon effroi.
 Ne crains rien cependant, mais laisses sans contrainte,
 A des cœurs malheureux le secours de la plainte :
 Je n'ai point succombé pour avoir combattu,
 Et tes raisons ici ne font point ma vertu.
 Égésippe en ces lieux se fait long-temps attendre.

S C E N E I I.

ERIXÈNE, ISMÈNE, EGÉSIPPE.

EGÉSIPPE.

MADAME, pardonnez, j'ai dû plutôt m'y rendre,
 Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas,
 Malgré moi loin de vous avoit porté mes pas.
 C'en est fait, le tyran échappe à notre haine ;
 Hâtons notre vengeance, ou sa fuite est certaine ;
 Ses vaisseaux sont tout prêts, & déjà sur les flots
 Remontent à l'envi soldats & matelots.
 Un gros de nos amis près d'ici se rassemble ;
 Tandis que dans ces lieux tout gémit & tout tremble,
 On peut dans ce désordre échapper du palais ;
 Venez au peuple enfin vous montrer de plus près.
 Mais le tyran paroît, évitez sa présence,
 Je vais dès ce moment servir votre vengeance.

S C E N E I I I.

I D O M É N É E, EGÉSIPPE.

I D O M É N É E.

MES vaisseaux sont-ils prêts ?

E G E S I P P E.

Oui, Seigneur, mais les eaux
 D'un naufrage assuré menacent vos vaisseaux,
 La mer gronde, & ses flots font mugir le rivage,
 L'air s'enflamme, & déjà tout annonce un orage;
 De qui doit s'embarquer je déplore le sort.
 Seroit-ce vous, Seigneur?

I D O M E N E E.

Qu'on m'aille attendre au port.

S C E N E I V.

I D O M E N E E.

Ainsi donc tout menace une innocente vie.
 O mon fils! faudra-t-il qu'elle te soit ravie?
 A des Dieux sans pitié ne te puis-je arracher?
 Quel asyle contr'eux désormais te chercher?
 Que n'ai-je point tenté? je t'offre ma couronne,
 Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne:
 Je crois t'avoir sauvé, quand j'y puis consentir,
 Et les ondes déjà s'ouvrent pour t'engloutir.
 Fuis cependant, mon fils, l'orage qui s'apprête
 Est le moindre péril qui menace ta tête.
 Quoique je n'aie, hélas! rien de plus cher que toi,
 Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.

F ij

O mon peuple, o mon fils, promesse redoutable,
 Roi, père malheureux, Dieux cruels, vœu coupable!
 O Ciel ! de tant de maux toujours moins satisfait,
 Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
 Et vous, fatal objet d'une flamme odieuse,
 Érixène à mon cœur toujours trop précieuse,
 Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux,
 Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les Dieux.

S C E N E V.

I D O M É N É E, I D A M A N T E.

I D A M A N T E.

MALGRÉ l'affreux péril du plus cruel naufrage,
 On dit que vos vaisseaux vont quitter le rivage.
 Quoique de ces apprêts mon cœur soit alarmé,
 Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé,
 Je fais de vos secrets respecter le mystère,
 Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

I D O M É N É E.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,
 Vous taît des maux qu'il craint de vous voir partager;
 Il en est cependant dont il faut vous instruire.
 Ces vaisseaux... ces apprêts... Ciel, que lui vais-je dire!

Ah ! mon fils . . . non , mon cœur n'y sauroit consentir.

I D A M A N T E.

Dieux , que vous m'alarmez ! . . .

I D O M E N E E.

Mon fils , il faut partir.

I D A M A N T E.

Qui doit partir ?

I D O M E N E E.

Vous.

I D A M A N T E.

Moi ! Ciel , qu'entends - je !

I D O M E N E E.

Vous-même.

Il falloit accepter l'offre du diadême,

Fuyez , mon fils , fuyez un Ciel trop rigoureux ,

Un rivage perfide , un père malheureux.

I D A M A N T E.

Ciel ! qui m'a préparé cette horrible disgrâce ?

La mort même entre nous ne peut mettre un espace :

N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir ;

Je goûte à peine , hélas ! le bien de vous revoir.

Pourquoi régner ? pourquoi faut-il que je vous quitte ?

Quel est donc le projet que votre ame médite ?

F iij

I D O M É N É E.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés ;
 Fuyez, n'insistez plus, je crains, c'en est assez.
 Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,
 Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pû contraindre,
 Jugez de mes frayeurs..... ah ! loin de ces climats,
 Allez chercher des Dieux qui ne se vengent pas.

I D A M A N T E.

Eh ! que pourroit m'offrir une terre étrangère,
 Que des Dieux ennemis, si je ne vois mon père ?
 Vos Dieux seront les miens, laissez-moi près de vous,
 De ces Dieux irrités partager le courroux.

I D O M É N É E.

Ah ! fuyez-moi, fuyez le Ciel qui m'environne,
 Fuyez, mon fils, fuyez, puisqu'enfin je l'ordonne ;
 Et sans vous informer du secret de mes pleurs,
 Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs ;
 Avec vous à Samos conduisez Érixène.....

I D A M A N T E.

Seigneur.....

I D O M É N É E.

Ce ne doit plus être un objet de haine :
 Des crimes de son père immolé par nos loix,
 La fille n'a point dû porter l'injuste poids.

Adieu; peut-être un jour le destin moins sévère
 Vous permettra, mon fils, de revoir votre père.
 Dérobez cependant à des Dieux ennemis,
 Une princesse aimable, un si généreux fils.....

I D A M A N T E.

Erixène! eh pourquoi compagne de ma fuite?
 Expliquez..... mais je vois que votre ame est instruite;
 Erixène, Seigneur, m'est un présent bien doux,
 Mais tout cède à l'horreur de m'éloigner de vous :
 A ce triste départ quel astre pourroit luire?
 Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
 En vain sur cet exil vous croyez me tenter,
 Plus vous m'offrez, Seigneur, moins je puis vous quitter,
 Je vous dois trop, hélas! quelle tendresse extrême!
 M'offrir en même jour, & sceptre, & ce que j'aime,
 Non.....

I D O M E N E E.

Ce que vous aimez.....

I D A M A N T E.

Ah! pardonnez, Seigneur,
 Je le vois, vous savez les secrets de mon cœur,
 Pardonnez, j'en ai fait un coupable mystère,
 Non que pour vous tromper je voulusse m'en taire;
 Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer,

Eh! qui, Seigneur, encor a pû vous informer?
 Ah! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Érixène.....

I D O M É N É E.

Poursuivez, Dieux cruels, ajoûtez à ma peine;
 Me voilà parvenu par tant de maux divers,
 A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.
 Je ne redoute plus votre courroux funeste,
 Impitoyables Dieux, ce coup en est le reste,
 Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs,
 Et si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs;
 Voyez-nous tous les deux saisis de votre rage,
 Égorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage;
 Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux,
 Me ferez-vous jamais un fort plus malheureux?

I D A M A N T E.

Où s'égare, Seigneur, votre ame furieuse?
 Érixène cessoit de vous être odieuse,
 Disiez-vous, & pour elle un reste de pitié
 Sembloit vous dépouiller de toute inimitié.
 Hairiez-vous toujûrs cet objet adorable?

I D O M É N É E.

Si je le haïssois, seriez-vous si coupable?
 Oh, de tous les malheurs, malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

IDAMANTE.

Seigneur.....

IDOMÉNEE.

Ah ! fils cruel, vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

Oh Ciel !

IDOMÉNEE.

De quelle main part le trait qui me blesse !
 Réservez-vous, mon fils, ce prix à ma tendresse !
 Je ne verrai donc plus dans mes tristes états,
 Que des Dieux ennemis & des hommes ingrats !
 Quoi, toujours du Destin la barbare injustice,
 De tout ce qui m'est cher, fera donc mon supplice !
 Imprudent que j'étois ! & j'allois couronner
 Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner !
 Mais c'en est fait, l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon père.....

IDOMÉNEE.

O nom trop doux pour un fils si perfide.

IDAMANTE.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné,
 A des maux infinis par l'amour condamné :

Puisqu'enfin votre cœur s'en est laissé surprendre,
 Jugez si d'Érixène on pouvoit se défendre.
 Hélas ! je ne craignois adorant ses appas,
 Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas,
 Et mon cœur trop épris d'une odieuse chaîne,
 Oublioit son devoir dans les yeux d'Érixène ;
 Mais si l'aimer, Seigneur, est un si grand forfait,
 L'amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

I D O M É N É E.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
 D'un amour criminel, qu'osiez-vous donc prétendre ?
 Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux,
 Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux ?
 Qu'Érixène à mes yeux fût odieuse ou chère,
 Vos feux également offensoient votre père.
 Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
 Vous en accorder, prince, un pardon généreux,
 Mais pourvû que votre ame à mes desirs soumise,
 Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

I D A M A N T E.

Ah ! quand même mon cœur oseroit le vouloir,
 Aimer ou n'aimer pas est-il en mon pouvoir ?
 Je combattrois en vain une ardeur téméraire,
 L'amour m'en a rendu le crime nécessaire ;
 Malgré moi de ce feu je vis mon cœur atteint,

Peut-être malgré moi je l'y verrois éteint.
 Mais ce cœur à l'amour que je n'ai pû soustraire,
 Dans le rival du moins aime toujours un père :
 Par un nom si sacré tout autre suspendu.....

I D O M E N E E.

Dans le nom de rival tout nom est confondu :
 Vous n'êtes plus mon fils, ou peu digne de l'être,
 Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

I D A M A N T E.

Où fuirai-je, grands Dieux ! de quels noms ennemis,
 Accablez-vous, Seigneur, votre malheureux fils ?
 Ah ! quels noms odieux me faites-vous entendre !
 Quelle horreur pour un fils respectueux & tendre !
 Songez-vous que ce fils est encor devant vous,
 Ce fils long-temps l'objet de sentimens plus doux ?
 Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
 Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me plaindre,
 Et si ma flamme enfin est un crime si noir,
 Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.
 Cessez de m'envier une importune flâme ;
 Odieux à l'objet qui fut charmer mon ame,
 Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours,
 Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.
 Mais puisque de ce feu qui tous deux nous anime,
 Sur mon cœur trop épris est tombé tout le crime,

Je saurai m'en punir, & je sens que ce cœur
 Vous craint déjà bien moins que sa propre fureur.
 Déformais tout en proie au transport qui me guide,
 Je vous délivrerai de ce fils si perfide.
 Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,
 Mon bras plus innocent saura venger mon roi :
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre vengeance,
 Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.
Il tire son épée.
 Soyez donc satisfait.....

I D O M É N É E *l'arrêtant.*

Arrêtez furieux.....

I D A M A N T E.

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

I D O M É N É E.

Mon fils.....

I D A M A N T E.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore ?
 Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

I D O M É N É E.

Ma vertu jusque-là ne sauroit se trahir.....
 Vas, fils infortuné..... je ne te puis haïr....

I D A M A N T E.

Ah! Seigneur.....

IDOMÉNÉE.

Laissez-moi, fuyez ma triste vûe;
Ne renouvelons plus un discours qui me tue.

SCÈNE VI.

IDOMÉNÉE.

INEXORABLES Dieux, vous voilà satisfaits !
Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits ?
Finis tes tristes jours, père, amant déplorable . . .
Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable.
Que fais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer ?
Sans doute, puisqu'il aime, il aura fû charmer,
Il triomphe en secret de mon amour funeste,
Il est aimé, je suis le seul que l'on déteste.
Tout mon courroux renaît à ce seul souvenir ;
Livrons l'ingrat aux Dieux, qui me peut retenir !
Coule sur nos autels tout le sang d'Idamante . . .
Coule plutôt le tien . . .

S C E N E V I I.

I D O M É N É E , S O P H R O N Y M E .

I D O M É N É E .

QUEL objet se présente ?

Ah c'est toi ; quel malheur au mien peut être égal,
Sophronyme ? mon fils. . . .

S O P H R O N Y M E .

Seigneur !

I D O M É N É E .

Est mon rival.

S O P H R O N Y M E .

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous , Seigneur, le crime d'Érixène ,
Celui de Méridon ici renouvelé ?
L'arrêt des Dieux enfin au peuple est révélé.
Par Egésippe instruit. . . .

I D O M É N É E .

Ciel, que viens-tu m'apprendre !

S O P H R O N Y M E .

Du port où par votre ordre il m'a fallu descendre ,

Je revenois, Seigneur : un grand peuple assemblé
M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.
Par le sens de l'oracle Érixène trompée,
Du soin de se venger toujours plus occupée,
De l'intérêt des Dieux prétextant son courroux,
Tâchoit de soulever vos sujets contre vous,
De tout par Égésippe encor plus mal instruite,
A vos sujets tremblans révéloit votre fuite,
Leur disoit que le Ciel pour unique secours,
Attachoit leur salut à la fin de vos jours.
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée
Contens de déplorer la triste destinée,
Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du Destin,
Égésippe a voulu les exciter en vain.
Pour moi qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins, & le laisse sans vie,
Désabuse le peuple, & content désormais,
J'ai ramené, Seigneur, la princesse au palais.

I D O M É N É E.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?
Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré,
Et tout ce qui m'est cher, contre moi conjuré.
Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse,
De celui d'Érixène augmentons son supplice,

Faisons'-leur du trépas un barbare lien ,
 Dans leur sang confondu mêlons encor le mien.....
 Vains transports qu'a formés ma fureur passagère,
 Hélas ! qui fut jamais plus amant & plus père?.....
 Mes peuples cependant par moi seul accablés.....

S O P H R O N Y M E.

Ah ! Seigneur, leurs tourmens sont encor redoublés.
 Depuis que le Destin a fait des misérables,
 On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.
 Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.
 Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit,
 Ce roc, qui jusqu'aux Cieux sembloit porter sa cime,
 Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abyme,
 Et de ce roc entier à nos yeux disparu,
 Loin d'en être comblé, ce gouffre s'est accru.
 Nous touchons tout vivans à la rive infernale,
 De ce gouffre profond un noir venin s'exhale,
 Et vos sujets frappés par des feux dévorans,
 Tombent de toutes parts déjà morts ou mourans;
 Aux seuls infortunés le trépas se refuse.....

I D O M É N É E.

Et c'est de tant d'horreurs les Dieux seuls qu'on accuse !
 Mais quoi toujours les Dieux ! & qui d'eux ou de moi
 Négligeant sa promesse a donc manqué de foi ?
 Malheureux ! tes sermens qu'a suivi le parjure,

Ont

Ont soulevé les Dieux & toute la nature.
Pour sauver un ingrat tes soins pernicieux
Trop long-temps sur ton peuple ont exercé les Dieux.
A tes sujets enfin cesses d'être contraire;
Eh! que leur sert un roi, s'il ne leur sert de père!
Leur salut désormais est ta suprême loi,
Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un roi.
Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si tendre?
Depuis quand ce devoir! l'amour vient te l'apprendre.
Voilà de ces grands soins le retour trop fatal,
Tu n'es roi que depuis qu'un fils est ton rival,
Contre lui l'amour seul arme tes mains impies,
Voilà le Dieu, barbare, à qui tu sacrifies.
Étouffons tout l'amour dont mon cœur est épris,
N'y laissons plus régner que la gloire & mon fils;
Sur les mêmes vaisseaux préparés pour sa fuite,
Qu'Érixène à Samos aujourd'hui soit conduite;
Allons. & que mon cœur délivré de ses feux,
Commence par l'Amour à triompher des Dieux.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ERIXENE.

EN vain tu veux calmer le transport qui m'agite.
 Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite !
 Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis,
 Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
 Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soûmise,
 Je viens de recueillir d'une vaine entreprise,
 Vois ce que ta fureur & la mienne ont produit,
 Mon départ & ma honte en feront tout le fruit ;
 Je ne reverrai plus ce prince que j'adore,
 Et pour comble d'horreur mon amour croît encore ;
 En armant contre lui mon devoir inhumain,
 Cruelle, tu m'as mis un poignard dans le sein.
 Cher prince, pardonnez.

ISMENE.

Je le vois qui s'avance ;
 De vos transports du moins cachez la violence.

ERIXENE.

Eh comment les cacher! je fais que je le dois,
 Mais le puis-je, & le voir pour la dernière fois!
 Fuyons-le cependant, sa présence m'étonne.

SCENE II.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Madame?

ERIXENE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins à la pitié laissez-vous émouvoir.
 Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir;
 Avec tant de courroux, hélas! qu'a-t-il à craindre?
 Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre,
 Vous partez, je vous aime, & vous me haïssez,
 Mes malheurs dans ces mots semblent être tracés;
 Cependant ce départ, mon amour, votre haine,
 Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.
 C'étoit peu que votre ame insensible à mes vœux,
 Eût de tout son courroux payé mes tendres feux;
 Ce malheureux amour que votre cœur abhorre,

Malgré tous vos mépris, que je chéris encore,
 Cet amour, qui malgré votre injuste rigueur,
 N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur,
 Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
 Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
 Non que mon triste cœur par ce cruel effort,
 Renonce à vous aimer, mais je cours à la mort;
 Heureux si mon trépas devenu légitime,
 Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime:
 Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,
 Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
 Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes,
 Vous seule en un moment l'avez pû par vos charmes.
 Tout vous livre à l'envi cet empire fatal;
 Règnez, vous le pouvez. . . . mon père est mon rival.

E R I X E N E.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre,
 Et je fais jusqu'où va son audace & la vôtre;
 Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

I D A M A N T E.

Sans vous en offenser, vous l'avez écouté!
 Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable,
 Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable;
 Votre cœur à son tour épris pour un héros,
 N'a pas toujours haï tout le sang de Minos,

Pour mon père en secret vous brûliez, inhumaine,
 Et moi seul en ces lieux j'exerçois votre haine.
 Quoi, vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux !
 Suis - je le malheureux ? Madame, l'aimez - vous ?

E R I X E N E.

Moi, je pourrois l'aimer ! & dans le fond de l'ame,
 J'aurois sacrifié mon devoir à sa flâme !
 Dieux, qu'est - ce que j'entends ! Seigneur, osez - vous bien
 Reprocher à mon cœur l'égarement du sien ?
 Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,
 Qui moi ! j'approuverois des feux que je déteste,
 Un amour par le sang, par mes pleurs condamné,
 Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né !
 Ouvrez vos yeux, cruel, & voyez quel spectacle
 A mis à son amour un invincible obstacle.
 Son crime dans ces lieux est par-tout retracé,
 Le sang qui les a teints n'en est point effacé ;
 Là, mon père sanglant vint s'offrir à ma vûe,
 Et tomber dans les bras de sa fille éperdue :
 Vos yeux comme les miens l'ont vû sacrifier,
 Faut - il d'autres témoins pour me justifier ?
 Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,
 L'oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
 Ma fierté, ma vertu, cent outrages récents,
 Voilà pour mon devoir des titres suffisans.

Ne croyez pas , Seigneur , que mon cœur les oublie. . .
 Mais que dis - je ! . . . & d'où vient que je me justifie !
 Gardez tous vos soupçons , bien loin de les bannir ,
 Je dois aider moi - même à les entretenir.

I D A M A N T E.

Eh bien , pour m'en punir , désormais moins sévère ,
 Regardez sans courroux la flamme de mon père :
 Il vous aime , Madame , il est digne de vous.
 Si j'ai fait éclater des sentimens jaloux ,
 Pardonnez au transport de mon ame éperdue ,
 Je ne connoissois point le poison qui me tue.
 Mais quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui ,
 Ma vertu contre vous deviendra mon appui ;
 Je verrai sans regret parer du diadème
 Un front que mon amour n'en peut orner lui - même.
 Remontez dès ce jour au rang de vos ayeux ,
 Votre vertu , Madame , apaisera les Dieux.
 Que ne pourra sur eux une reine si belle !
 Pour moi jusqu'à la mort , toujours tendre & fidèle ,
 J'irai sans murmurer loin de lui , loin de vous ,
 Sacrifier au roi mon bonheur le plus doux. . . .
 Mais on vient . . c'est lui-même . . il vous cherche , Madame.
 Dieux ! quel trouble cruel s'élève dans mon ame !
 Vous ne partirez point , puisqu'il veut vous revoir ,
 Vous régnerez ; o Ciel , quel est mon désespoir !

S C E N E I I I.

I D O M E N E E , E R I X E N E ,
S O P H R O N Y M E , I S M E N E .

E R I X E N E .

Vous triomphez, Seigneur, ma vengeance échouée,
Par le fort ennemi se voit défavouée,
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs,
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un sang qu'il faut venger par-tout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,
Pour appaiser la voix de ce sang qui gémit,
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez par mon départ la fin de ma misère,
Laissez-moi loin de vous aller pleurer mon père,
Permettez.....

I D O M E N E E .

Vous pouvez, libre dans mes états,
Au gré de vos souhaits déterminer vos pas,
Mes ordres sont donnés, & la mer apaisée
Offre de toutes parts une retraite aisée;
Mes vaisseaux sont tout prêts..... Si la fin de mes jours,
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,

Madame, demeurez..... ma tête condamnée,
 Du funeste bandeau va tomber couronnée,
 Je vais pour contenter vous & les Immortels.....

E R I X E N E.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux autels.

S C E N E I V.

I D O M É N É E, S O P H R O N Y M E.

S O P H R O N Y M E.

QUEL orgueil ! mais quel est ce dessein qui m'étonne !
 Par vos ordres exprès quand son départ s'ordonne,
 Pourquoi l'arrêtez-vous sur l'espoir d'un trépas !.....

I D O M É N É E.

Pourquoi le lui cacher & ne l'en flatter pas,
 Puisque je vais mourir ?

S O P H R O N Y M E.

Vous mourir ! Dieux ! qu'entends-je !

I D O M É N É E.

Pour t'étonner si fort, qu'a ce dessein d'étrange ?
 Plût au fort que mes mains eussent moins différé
 A rendre au Ciel un sang dont il est altéré !

Pour

Pour conserver celui que sa rigueur demande,
C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

S O P H R O N Y M E.

Que dites-vous, Seigneur, quel affreux désespoir!

I D O M E N E E.

D'un nom plus glorieux honores mon devoir.
Quand j'aurai vû mon fils, je cours y satisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix sanguinaire,
Dieux justes; cependant d'un peuple infortuné,
Détournez le courroux qui m'étoit destiné,
Cessez à mes sujets de déclarer la guerre,
Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre;
Tout mon sang va couler.

S O P H R O N Y M E.

D'un si cruel transport
Qu'espérez-vous?

I D O M E N E E.

Du moins la douceur de la mort.
Je n'obéirai point, le Ciel impitoyable
M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.
Les mortels peuvent-ils vous offenser assez,
Pour s'attirer les maux dont vous les punissez,
Dieux puissans! qu'ai-je vû! quel funeste ravage!
J'ai cru me retrouver dans le même carnage

Où mon bras se plongeoit sur les bords Phrygiens,
 Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
 Les maux des miens, hélas ! font-ils moins mon ouvrage ?
 Une seconde Troie a signalé ma rage.
 J'ai revû mes sujets si tendres pour leur roi,
 Pâles & languissans se traîner après moi.
 Tu les as vû, tout prêts de perdre la lumière,
 S'empressez pour revoir l'auteur de leur misère.
 Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris,
 J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.
 De leur salut enfin cruel dépositaire,
 Effayons si ma mort leur fera salutaire.
 Meurs du moins, roi sans foi, pour ne plus résister
 A ces Dieux que ta main ne veut pas contenter.

S O P H R O N Y M E.

Dans un si grand projet votre vertu s'égare,
 A des crimes nouveaux votre ame se prépare ;
 Vous mourez moins, Seigneur, pour contenter les Dieux,
 Que pour vous dérober aux devoirs de vos vœux.
 Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offense,
 Porter jusqu'aux autels la désobéissance ?
 Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur,
 Le Ciel veut moins de nous l'offrande que le cœur.
 Qu'espérez-vous, Seigneur, que prétendez-vous faire ?
 Aux Dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,

Voulez-vous, n'écoutant qu'un transport furieux,
 Faire couler sans fruit un sang si précieux ?
 Eh qui de nous, hélas ! témoin du sacrifice,
 Voudra de votre mort rendre sa main complice ?
 Qui, prêt à se baigner dans le sang de son roi,
 Voudroit charger sa main de cet horrible emploi ?
 Qui de nous contre lui n'armeroit pas la fienne ?

I D O M É N É E.

Je le fais, & n'attends ce coup que de la mienne.

S O P H R O N Y M E.

Eh bien, avant ce coup, de cette même main
 Plongez-moi donc, Seigneur, un poignard dans le sein.
 Dût retomber sur moi le transport qui vous guide,
 Je ne souffrirai point cet affreux parricide :
 Nulle crainte en ce jour ne fauroit m'émouvoir,
 Lorsqu'il faut tout sauver de votre désespoir.
 Je ne vous connois plus ; le grand Idoménée
 Laisse à tous ses transports son ame abandonnée :
 Ce héros rebuté d'avoir tant combattu,
 A donc mis de lui-même un terme à sa vertu.
 Jetez sur vos sujets un regard moins sévère ;
 Ils vous ont appelé du sacré nom de père :
 De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds,
 Avez-vous condamné vos sujets malheureux ?
 Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,

Que votre mort va rendre encor plus misérable ?
 Que lui destinez-vous par ce cruel trépas,
 Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas ?

I D O M É N É E.

Tu juges mal des Dieux, leur courroux équitable
 S'apaisera bien-tôt par la mort du coupable.
 Je vais enfin, pour prix de ce qu'ils ont sauvé,
 Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conservé.
 Mon cœur purifié par le feu des victimes
 Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes crimes.
 Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer
 L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
 Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zèle,
 Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle :
 Ne m'opposes donc plus d'inutiles discours,
 Facilites plutôt le trépas où je cours.
 Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,
 Conduire le couteau dans le sein d'Idamante ?
 Si je pouvois, hélas ! l'immoler en ce jour,
 Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à l'amour.
 Qu'il règne, que sa tête aujourd'hui couronnée,
 Redonne à Sophronyme un autre Idoménée ;
 Que mon fils à son tour assuré sur ta foi,
 Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi ;
 Que par toi tous ses pas tournés vers la sagesse,

D'un torrent de flatteurs écarte sa jeunesse ;
 Accoûtumes son cœur à suivre l'équité,
 Conserve-lui sur-tout cette sincérité
 Rare dans tes pareils, aux rois si nécessaire ;
 Sois enfin à ce fils ce que tu fus au père ;
 Surmontes ta douleur en ce dernier moment,
 Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

S O P H R O N Y M E *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point, votre cœur inflexible
 Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.
 Immolez-moi, Seigneur, ou craignez.

I D O M E N E E.

Leves-toi.

Quoique prêt à mourir, je suis toujours ton roi ;
 Je veux être obéi, cesses de me contraindre.
 Parmi tant de malheurs est-ce moi qu'il faut plaindre ?
 Vois quels sont les tourmens qui déchirent mon cœur,
 Et par pitié du moins laisses-moi ma fureur.
 Je vois mon fils ; sur-tout que ta bouche fidèle
 De mes tristes projets lui cache la nouvelle :
 Je n'en mourrois pas moins, & tes soins dangereux
 Rendroient, sans me sauver, mon destin plus affreux.

S C E N E V.

I D O M É N É E, I D A M A N T E,
S O P H R O N Y M E.

I D O M É N É E.

IDAMANTE, approchez, votre roi vous fait grace;
Venez, mon fils, venez qu'un père vous embrasse:
Ne craignez plus mes feux, par un juste retour
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour;
Oui, de ce même cœur qui s'en laissa surprendre,
Ce qu'il vous en ravit, je vous le rends plus tendre.
Oublions mes transports, mon fils, embrassez-moi.

I D A M A N T E.

Par quel heureux destin retrouvai-je mon roi?
Quel Dieu dans votre sein étouffant la colère
Me r'ouvre encor les bras d'un si généreux père?
Que cet embrassement pour un fils a d'appas!
Je le desirois trop pour ne l'obtenir pas.
Idamante accablé des rigueurs d'Erixène,
N'en a point fait, Seigneur, sa plus cruelle peine.
Hélas! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi!
Vous m'en voyez tremblant & d'horreur & d'effroi.

I D O M E N E E.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe,
 Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Égésippe.
 Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,
 Aux pieds de leurs autels interroger les Dieux;
 Heureux! si pour savoir leur volonté suprême,
 Je les eusse plutôt consultés par moi-même.

I D A M A N T E.

Permettez-moi, Seigneur, d'accompagner vos pas.

I D O M E N E E.

Non, mon fils, où je vais vous ne me suivrez pas.
 D'un mystère où des miens l'unique espoir se fonde,
 Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
 Vous apprendrez bien-tôt quel sang a dû couler;
 Jusque-là votre cœur ne doit point se troubler.
 Rejetez loin de vous une frayeur trop vaine,
 J'appaiserai les Dieux..... fléchissez Érixène.....
 Adieu.....

I D A M A N T E.

Permettez-moi.....

I D O M E N E E.

Mon fils..... je vous l'ai dit.....
 Je vais seul aux autels, & ce mot vous suffit.

S C E N E V I.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

I D A M A N T E.

ENFIN à mes desirs on ne met plus d'obstacle.
 Mais que vois-je ! grands Dieux , quel funeste spectacle !
 Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi ?
 Sophronyme , parlez....

S O P H R O N Y M E.

Qu'exigez-vous de moi ?
 O déplorable sang , famille infortunée ,
 Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée !

I D A M A N T E.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir ?
 Parlez , où va le roi ?

S O P H R O N Y M E.

Seigneur, il va mourir.

I D A M A N T E.

Ah Ciel !

S O P H R O N Y M E.

A sa fureur mettez un prompt obstacle ,
 Et ce n'est pas son sang que demande l'oracle.

I D A M A N T E.

I D A M A N T E.

Quoi, ce n'est pas son sang ! qu'entends-je ! quelle horreur !
C'est donc le mien ?

S O P H R O N Y M E.

Hélas ! j'en ai trop dit , Seigneur.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

QU'AI-JE entendu ? grands Dieux ! quel horrible mystère
M'avoit long - temps voilé l'amitié de mon père !

A la fin sans nuage il éclate à mes yeux

Ce sacrilège vœu, ce mystère odieux.

Vous, peuples, qui craignez d'immoler la victime,
Dont le sang doit fléchir le Ciel qui vous opprime,
Peuples, cessez de plaindre un choix si glorieux,
Il est beau de mourir pour appaiser les Dieux.

à Polyclète.

Sèches ces pleurs honteux où ta douleur te livre,

Que servent tes regrets ! que te fers de me suivre ?

Dissipes tes soupçons, ne crains rien, laisses-moi,

Je te l'ordonne enfin, vas retrouver le roi.

Hélas ! quoique sa main par mes soins désarmée,

Ne laisse aucune crainte à mon ame alarmée,

Quoique par - tout sa garde accompagne ses pas,

Cependant, s'il se peut, ne l'abandonnes pas.

Je voudrois avec toi le rejoindre moi-même,
Mais je crains les transports de sa douleur extrême ;
Je me sens pénétré de ses tendres regrets,
Et ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets.

S C E N E I I.

I D A M A N T E.

ENFIN loin des témoins dont l'aspect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune,
Et mon cœur déchiré des plus cruels tourmens,
Peut donc jouir en paix de ses derniers momens.
Ciel, quel est mon malheur ! quelle rigueur extrême !
Quel sort pour ennemis m'offre tout ce que j'aime ?
Je trouve en même jour conjurés contre moi,
Les implacables Dieux, ma princesse & mon roi.
Pardonnez, Dieux puissans, si je vous fais attendre ;
Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre :
Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci.
Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez ici,
Dieux cruels ! que dis-tu, misérable victime !
Né d'un sang criminel, te manque-t-il un crime ?
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux,
Que le Ciel a couverts des maux les plus affreux ?

Vas, termine aux autels une innocente vie,
Sans accuser les Dieux de te l'avoir ravie,
Et songe, en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haine,
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Érixène?
A qui peut éprouver un sort comme le mien,
La mort est-elle un mal, la vie est-elle un bien?
Hélas! si je me plains, & si mon cœur murmure,
Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature:
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.
Allons, c'est trop tarder... d'où viens que je frissonne?
Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne?
Hélas! il en est temps, courons où je le doi,
Je n'attends que la mort, & l'on n'attend que moi.
Affez sur ses projets mon ame combattue,
A cédé... quel objet vient s'offrir à ma vûe?
Ah fuyons... mon devoir parleroit vainement,
Si je pouvois encore....

S C E N E I I I.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

E R I X E N E.

ARRESTEZ un moment.

Vous me voyez, Seigneur, inquiète, éperdue,
De mortelles frayeurs je me sens l'ame émûe.
De mon devoir toujours prête à subir la loi,
Je courois aux autels, peut-être malgré moi :
J'allois voir immoler dans ma juste colère,
Le sang d'Idoménée aux mânes de mon père.
Qu'ai-je fait? & de quoi se flattoit mon courroux?
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.
De grace, éclaircissez mon trouble & mes alarmes :
D'un peuple qui gémit, & les cris & les larmes,
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

I D A M A N T E.

Il est vrai que le Ciel, juste, quoique sévère,
Semble enfin respecter la tête de mon père.
Sous le couteau mortel la mienne va tomber,
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber,

Madame, trop heureux, si la mort que j'implore,
 Appaise le courroux de tout ce que j'adore.
 Si je puis désarmer le Ciel & vos beaux yeux,
 Je vais par un seul coup contenter tous mes Dieux.

E R I X È N E.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse
 Vous livre aux Dieux vengeurs? qu'ai-je fait, malheureuse!
 J'ai révélé l'oracle, & ma funeste erreur
 A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
 Mais pouvois-je des Dieux pénétrer le mystère,
 Et croire vos vertus l'objet de leur colère?
 Me défier enfin qu'avec eux de concert,
 J'eusse pû me prêter à la main qui vous perd?
 Non, Seigneur, non jamais votre fière ennemie
 N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
 Moi la poursuivre? hélas! les Dieux me sont témoins,
 Que mon cœur malheureux ne hait jamais moins.

I D A M A N T E.

Quel bonheur est le mien! prêt de perdre la vie,
 Qu'il m'est doux de trouver E'rixène attendrie!

E R I X È N E.

Oui, malgré mon devoir je ressens vos malheurs,
 Et ne puis les causer sans y donner des pleurs;
 Je ne puis sans frémir voir le coup qui s'appête,

Je ne le verrai point tomber sur votre tête,
 Je vais quitter des lieux si terribles pour moi,
 Mais je n'y crains pour vous, ni les Dieux, ni le roi.
 Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence
 On ne puisse du Ciel suspendre la vengeance.

I D A M A N T E.

Ah plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux
 Où je vais apaiser la colère des Dieux,
 Madame! s'il est vrai qu'Érixène sensible
 Ait laissé défarmer son courroux inflexible,
 Au nom d'un tendre amour, conservez pour le roi
 Cette même pitié que vous marquez pour moi.
 Le coup cruel qui va trancher ma destinée,
 Tombera moins sur moi que sur Idoménée:
 Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux,
 N'accablez plus, Madame, un roi si malheureux....
 Laissez-vous attendrir à ma juste prière,
 J'ose enfin implorer vos bontés pour mon père.

E R I X È N E.

Ciel! qu'est-ce que j'entends? & que me dites-vous?
 Je sens à ce nom seul rallumer mon courroux.
 Lui votre père? o Ciel! après son vœu funeste,
 Gardez de proposer des nœuds que je déteste.
 Que jusque-là mon cœur portât l'égarement!
 Qui lui.... le meurtrier d'un père, d'un amant!

Ma haine contre lui fera toujours la même,
 Je l'abhorre... ou plutôt je sens que je vous aime...
 Où s'égaré mon cœur... de ce que je me dois,
 Quel oubli! mes remords ont étouffé ma voix...
 Quand je crois rejeter des nœuds illégitimes,
 Mon cœur au même instant respire d'autres crimes.
 Qu'ai-je dit! quel secret osai-je révéler?
 Me reste-t-il encor la force de parler?
 Ah, Seigneur, puisqu'enfin je n'ai pû m'en défendre,
 A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

I D A M A N T E.

Que dites-vous! o Ciel! ainsi donc votre cœur
 Garde même en aimant sa première rigueur.
 Calmez de ce transport l'injuste violence,
 Votre amour est-il donc un reste de vengeance?
 Faut-il en voir, hélas, tous mes maux redoubler?
 Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler?
 Ah, cruelle, du moins au moment qu'il éclate,
 Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

E R I X E N E.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit,
 Seigneur, de cet aveu ma mort fera le fruit.
 Si je cède au transport où mon amour me livre,
 A ma gloire du moins je ne fais point survivre.

Mon

Mon malheureux amour passe tous mes forfaits,
Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.
Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie ?
Ah ! Seigneur, cet aveu me coûtera la vie.
Que le Destin épargne ou termine vos jours,
Oui, cet aveu des miens doit terminer le cours ;
Et quel que soit le sort que vous devez attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.
Adieu, Seigneur, adieu, qu'à jamais votre cœur
Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.
Pour moi, dès ce moment je vais fuir de la Crète ;
Heureuse, si ma mort prévenoit ma retraite.

I D A M A N T E.

Eh quoi, vous me fuyez ! ah du moins dans ces lieux
Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux,
Ne les détournerez point dans ce moment funeste,
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste,
Demeurez. . . . ou ma mort. . . .

E R I X E N E.

Ah ! de grace, Seigneur ;
Par ce cruel discours n'accablez point mon cœur ;
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me fuivre,
Mais l'amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.

S C E N E I V.

I D A M A N T E.

Vous l'ordonnez en vain, je remplirai mon sort,
 Et votre seul départ suffisoit pour ma mort ;
 Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne :
 Jusque-là, Dieux puissans, suspendez votre haine.
 Mais qu'est-ce que j'entends! je tremble, je frémis.

S C E N E D E R N I È R E.

I D O M É N É E, I D A M A N T E,
 S O P H R O N Y M E, P O L Y C L E T E.

G A R D E S.

I D O M É N É E.

Vous m'arrêtez en vain, je veux revoir mon fils,
 Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle,
 Respectez les transports de ma douleur mortelle.
 Enfin je le revois. . . . je ne vous quitte pas,
 Les Dieux auront en vain juré votre trépas,
 Ils ordonnent en vain cet affreux sacrifice,
 Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah ! Seigneur, c'en est trop, n'irritez plus les Dieux,
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux ;
Venez sans murmurer sacrifier ma vie :
Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie.
Ah ! si je vous suis cher, d'une tendre amitié
Je n'implore, Seigneur, qu'un reste de pitié.
Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse,
Accomplissez enfin une auguste promesse.
De vos retardemens voyez quel est le fruit :
D'ailleurs de votre vœu tout le peuple est instruit.
Chaque instant de ma vie est au Ciel un outrage ;
Acquittez-en ce vœu, puisqu'elle en fut le gage.

IDOMÈNE.

Inexorables Dieux ! par combien de détours
Avez-vous de mes soins sù traverser le cours !
Que de votre courroux la fatale puissance
A bien sù se jouer de ma vaine prudence !
Barbares, quand je meurs, qu'exigez-vous de moi ?
N'étoit-ce pas assez pour victime qu'un roi ?
Par un sang que versoit un repentir sincère,
Je courois aux autels prêt de vous satisfaire.
Hélas ! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs :
Il eût fallu vous rendre au sang de la victime.

Gardez donc vos fureurs, & je reprends mon crime,
Je défavoue enfin d'inutiles remords.

I D A M A N T E.

Défavouez plutôt ces horribles transports,
Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse,
Et revenez aux soins d'une ame vertueuse.
De ces Dieux dont en vain vous bravez le courroux,
Examinez, Seigneur, sur qui tombent les coups.
Faut-il pour attendrir votre ame impitoyable,
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable!
Tout périt, ce n'est plus qu'aux seuls gémissemens
Qu'on peut ici des morts distinguer les vivans:
Dans la nuit du tombeau vos sujets vont descendre,
Un seul soupir encor semble les en défendre,
Seigneur, & ces sujets prêts de s'immoler tous,
Offrent aux Dieux vengeurs ce seul soupir pour vous.
D'un peuple, pour son roi, si tendre, si fidèle,
Du sang de votre fils récompensez le zèle.
Ces peuples que le Ciel soumit à votre loi,
Ne sont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moi?
Terminez par ma mort l'excès de leur misère,
Dans ces tristes momens soyez plus roi que père;
Songez que le devoir de votre auguste rang
Ne permet pas toujours les tendresses du sang;
Versez enfin le mien, puisqu'il faut le répandre,
Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre!

IDOMENÉE.

Dût le Ciel irrité nous r'ouvrir les enfers,
Dût la foudre à mes yeux embraser l'Univers,
Dût tout ce qui respire étouffé dans la flâme,
Servir de monument aux transports de mon ame,
Dûssai-je enfin, de tout destructeur furieux,
Voir ma rage égaler l'injustice des Dieux,
Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah ! c'est donc trop long-temps épargner Idamante ;
Après ce que je fais , après ce que je voi ,
Qui fut jamais , Seigneur , plus criminel que moi ?
Chaque moment qui fuit votre vœu redoutable ,
Rejete mille horreurs sur ma tête coupable.
Complice du refus que l'on en fait aux Dieux ,
Tout mon sang désormais me devient odieux.
Disputez-vous au Ciel le droit de le reprendre ?
M'enviez-vous , Seigneur , l'honneur de vous le rendre ?
Ah ! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils ,
Trop heureux que ce sang puisse faire le prix.
Sans ce vœu , triste objet de ma douleur profonde ,
Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.
Le Ciel plus doux enfin vous rend à mes souhaits ,
Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits ?
Venez-en aux autels consacrer les prémices ,

Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices,
Et montrez-vous aux Dieux plus grand que leur courroux,
Par un présent, Seigneur, digne d'eux & de vous.

I D O M É N É E.

Pour ne t'immoler pas, quand je me sacrifie,
Oses-tu me prier d'attenter à ta vie ?
Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné,
Viens toi-même immoler ton père infortuné ;
N'attends pas que touché d'une indigne prière
J'arme contre tes jours une main meurtrière :
Je saurai malgré toi t'en sauver désormais,
Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

I D A M A N T E.

Que dites-vous, Seigneur, & quel dessein barbare

I D O M É N É E.

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.
Mes peuples par vous-même instruits de votre sort,
Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

I D A M A N T E.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

I D O M É N É E.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus,
Adieu, mon fils . . . mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE *à genoux.*

Ah ! Seigneur, permettez qu'à vos desirs contraire,
J'ose encore opposer les efforts

IDOMENEË.

Téméraire,

Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux. . . .

IDAMANTE.

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.

Il se tue.

Dieux, recevez mon sang, voilà votre victime. . . .

IDOMENEË.

Inhumain, juste Ciel ! ah ! père malheureux,
Qu'ai-je vû ?

IDAMANTE.

C'est le sang d'un prince généreux,
Le Ciel pour s'appaiser n'en demandoit point d'autre.

IDOMENEË.

Qu'avez-vous fait, mon fils ?

IDAMANTE.

Mon devoir & le vôtre

Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loi,
Il falloit le remplir ou par vous ou par moi.

Les Dieux vouloient mon sang, ma main obéissante
N'a pas dû plus long - temps épargner Idamante.
De son sang répandu voyez quel est le fruit,
Le Ciel est appaisé, l'astre du jour vous luit :
Trop heureux de pouvoir dans mon malheur extrême,
Goûter avant ma mort les fruits de ma mort même.

I D O M É N É E.

Hélas ! du coup affreux qui termine ton sort,
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
Dieux cruels ! falloit-il qu'une injuste vengeance,
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence ?

FIN.

ATREE

A T R E E
E T
T H Y E S T E.

TRAGÉDIE.

Tome I.

M

A C T E U R S.

A T R E' E, Roi d'Argos.

T H Y E S T E, Roi de Mycènes, frère d'Atrée.

P L I S T H E' N E, fils d'Ærope & de Thyeste, cru
fils d'Atrée.

T H E' O D A M I E, fille de Thyeste.

E U R Y S T H E' N E, Confident d'Atrée.

A L C I M E' D O N, Officier de la Flotte.

T H E S S A N D R E, Confident de Plifhène.

L E' O N I D E, Confidente de Théodamie.

S U I T E D' A T R E' E.

G A R D E S.

*La Scène est à Chalcys, capitale de l'isle d'Eubée,
dans le palais d'Atrée.*



ATRE'E ET THYESTE.
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATRE'E, EURYSTHENE, ALCIMEDON,
 GARDÉS.

ATRE'E.

AVEC l'éclat du jour je vois enfin renaître
 L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.
 Les vents qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
 Semblent avec les flots exciter mon courroux :
 Le calme si long-temps fatal à ma vengeance,
 Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence :
 Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
 Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.

M ij

Allez, Alcimédon, que la flotte d'Atrée
 Se prépare à voguer loin de l'isle d'Eubée,
 Puisque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
 Portez à tous ses chefs mes ordres absolus.

à ses Gardes.

Que tout soit prêt. Et vous, que l'on cherche Plifthène,
 Je l'attends en ces lieux; toi, demeure, Eurysthène.

SCÈNE II.

ATRÉE, EURYSTHÈNE.

ATRÉE.

ENFIN ce jour heureux, ce jour tant souhaité,
 Ranime dans mon cœur l'espoir & la fierté:
 Athènes, trop long-temps l'asyle de Thyeste,
 Éprouvera bien-tôt le sort le plus funeste;
 Mon fils prêt à servir un si juste transport,
 Va porter dans ses murs & la flamme & la mort.

EURYSTHÈNE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
 Vous détruisez encor l'asyle qui lui reste.
 Ah! Seigneur, si le sang qui vous unit tous deux
 N'est plus qu'un titre vain pour ce roi malheureux,
 Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie

Que le barbare soin de prolonger sa vie :
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui ,
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

A T R E E.

Que je l'épargne, moi ! lassé de le poursuivre ,
Pour me venger de lui, que je le laisse vivre !
Ah ! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts ,
Il n'aura contre moi d'asyle qu'aux enfers :
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore ,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait son amour ,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense ,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux ,
Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux :
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ,
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance :
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié ,
Et s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
Ne m'opposes donc plus un sang que je déteste ,
Ma raison m'abandonne au seul nom de Thyeste :
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager ,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable ;

Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable ?
 D'un criminel amour le perfide enivré,
 A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré ?
 Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,
 Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURYSTHÈNE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
 Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

A T R É E.

Dis plutôt qu'à punir mon ame ingénieuse
 Méditoit dès ce temps une vengeance affreuse :
 Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler,
 C'est un projet enfin à te faire trembler.
 Instruit des noirs transports où mon ame est livrée,
 Lis mieux dans le secret & dans le cœur d'Atrée,
 Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi,
 Et je te les cachois sans soupçonner ta foi ;
 E'coute. Il te souvient de ce triste hyménée
 Qui d'Ærope à mon fort unit la destinée :
 Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux ;
 Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
 Qu'à ces mêmes autels, & par la main d'un frère,
 Je me vis enlever une épouse si chère.
 Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur :
 A peine mon amour égaloit ma fureur,

Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.
 Mycènes, tu le fais, fans pitié défolée,
 Par le fer & le feu vit déchirer son fein ;
 Mon amour outragé me rendit inhumain.
 Enfin, par ma valeur *Ærope* recouvrée
 Après un an revint entre les mains d'*Atrée*.
 Quoique déjà l'hymen, ou plutôt le dépit,
 Euffent depuis ce temps mis une autre en mon lit,
 Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,
Ærope à mes regards n'en parut que plus belle :
 Mais en vain mon amour brilloit de nouveaux feux,
 Elle avoit à *Thyeste* engagé tous ses vœux ;
 Et liée à l'ingrat d'une secrète chaîne,
Ærope, le dirai-je ! en eut pour fruit *Plifsthène*.

E U R Y S T H È N E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! quoi *Plifsthène*, Seigneur,
 Reconnu dans *Argos* pour votre fucceffeur,
 Pour votre fils enfin !

A T R É E.

C'est lui-même, *Eurysthène*,
 C'est ce même guerrier, c'est ce même *Plifsthène*,
 Que ma Cour aujourd'hui croit encor fous ce nom
 Frère de *Ménélas*, frère d'*Agamemnon*.
 Tu fais, pour me venger de fa perfide mère,
 A quel excès fatal me porta ma colère :

Heureux, si le poison qui servit ma fureur,
 De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !
 Celui de l'infidèle éclatoit pour Thyeste,
 Au milieu des horreurs du sort le plus funeste :
 Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui,
 Ærope en expirant brûloit encor pour lui.
 Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance,
 A ceux qui de l'ingrate avoient la confiance.

Il lui montre en ce moment une lettre d'Ærope.

LETTRE D'ÆROPE.

*D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
 Cher Thyeste, & je meurs sans regretter la vie :
 Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
 Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.
 Plisthène fut le fruit de nos tristes amours :
 S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours ;
 Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son père
 Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mère.
 Juges de quel succès ses soins furent suivis,
 Je retins à la fois son billet & son fils :
 Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance,
 Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance ;
 Et méditant dès-lors le plus affreux projet,
 Je le fis au palais apporter en secret.
 Un fils venoit de naître à la nouvelle reine ;
 Pour remplir mes projets, je le nommai Plisthène,*
 Et mis

Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
 Dont depuis m'ont privé les Destins ennemis.
 C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vû paroître,
 Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître,
 Et laissant ce secret entre les Dieux & moi,
 Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.
 Après ce que tu fais, sans que je te l'apprenne,
 Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plisthène,
 Et puisque la pitié n'a point sauvé ses jours,
 A quel usage enfin j'en destine le cours.

E U R Y S T H È N E.

Quoi, Seigneur, sans frémir du transport qui vous guide,
 Vous pourriez réserver Plisthène au parricide !

A T R E E.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux
 Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;
 Sous le nom de mon fils utile à ma colère,
 Qu'il porte le poignard dans le sein de son père ;
 Que Thyeste en mourant, de son malheur instruit,
 De ses lâches amours reconnoisse le fruit :
 Oui, je veux que baigné dans le sang de ce traître,
 Plisthène verse un jour le sang qui l'a fait naître,
 Et que le sien après par mes mains répandu,
 Dans sa source à l'instant se trouve confondu.
 Contre Thyeste enfin tout paroît légitime.

Je n'arme contre lui que le fruit de son crime :
 Son forfait mit au jour un prince malheureux,
 Il faut par un forfait les en priver tous deux.
 Thyeste est sans soupçons, & son ame abusée
 Ne me croit occupé que de l'isle d'Eubée :
 Je ne suis en effet descendu dans ces lieux,
 Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.
 Athènes disposée à servir ma vengeance,
 Avec moi dès long-temps agit d'intelligence,
 Et son roi craignant tout de ma juste fureur,
 De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.
 Du jour que mes vaisseaux menaceront Athènes,
 De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes :
 Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis,
 Je répondrai bien-tôt & du père & du fils.

EURYSTHÈNE.

Eh bien, sur votre frère épuisez votre haine,
 Mais du moins épargnez les vertus de Plifhène.

ATRÉE.

Plifhène né d'un sang au crime accoûtumé,
 Ne démentira point le sang qui l'a formé ;
 Et comme il a déjà tous les traits de sa mère,
 Il auroit quelque jour les vices de son père.
 Quel peut être le fruit d'un couple incestueux ?
 Moi-même j'avois cru Thyeste vertueux ;

Il m'a trompé, son fils me tromperoit de même :
 D'ailleurs, il lui faudroit laisser mon diadème ;
 Le titre de mon fils l'assure de ce rang,
 En faudra-t-il pour lui priver mon propre sang ?
 Que dis - je ! pour venger l'affront le plus funeste,
 En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste ?
 C'est m'a seule fureur qui prolonge ses jours,
 Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours ;
 Je veux par les forfaits où ma haine me livre,
 Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.
 Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
 Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.
 Mais Plisthène paroît, songes que ma vengeance
 Renferme des secrets consacrés au silence.

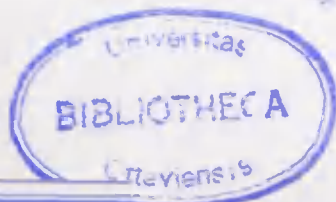
SCENE III.

ATREE, PLISTHÈNE, EURYSTHÈNE,
 THESSANDRE, GARDES.

ATREE.

PRINCE, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,
 Presse enfin un départ trop long - temps différé :
 Tout semble en ce moment proscrire un infidèle,
 La mer mugit au loin, & le vent vous appelle :

N ij



Le soldat dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
 Au seul nom de son chef se croit déjà vainqueur ;
 Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême,
 Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette Isle même ;
 Et moi que ce héros ne sert point à demi,
 J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
 Je connois de ce chef la valeur & le zèle,
 Je fais que je n'ai point de sujet plus fidèle ;
 Aujourd'hui cependant souffrez sans murmurer,
 Que votre père encor cherche à s'en assurer.
 L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême,
 Jurez-moi donc, mon fils, par les Dieux, par moi-même,
 Si le destin pour nous se déclare jamais,
 Que vous me vengerez au gré de mes souhaits :
 Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Plisthène,
 Plus ardent que moi-même, il servira ma haine ;
 A peine mon courroux égale son grand cœur,
 Il vengera son père.

PLISTHÈNE.

En doutez-vous, Seigneur !

Eh depuis quand ma foi vous est-elle suspecte ?
 Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte ?
 Ah ! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur. . . .

A T R É E.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.

Jurez - moi qu'à mes loix votre main asservie
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

P L I S T H E' N E.

Seigneur, je n'ai point cru que pour servir mon roi,
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.
Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassure ?
Le soupçonner, Seigneur, c'est lui faire une injure.
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de sujet & de fils :
Oui, j'atteste des Dieux la majesté sacrée,
Que je ferai soumis aux volontés d'Atrée,
Que par moi seul enfin son courroux assouvi,
Fera voir à quel point je lui suis asservi.

A T R E' E.

Ainsi prêt de punir l'ennemi qui m'offense,
Je puis tout espérer de votre obéissance,
Et le lâche à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez, que votre bras à l'Attique funeste,
S'appête à m'immoler le perfide Thyeste.

P L I S T H E' N E.

Moi, Seigneur ?

A T R E' E.

Oui, mon fils; d'où naît ce changement ?

Quel repentir succède à votre empressement ?
 Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître ?
 Tremblez-vous, lorsqu'il faut me délivrer d'un traître ?

P L I S T H E N E.

Non, mais daignez m'armer pour un emploi plus beau,
 Je serai son vainqueur, & non pas son bourreau.
 Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre ?
 En répandant son sang je répandrais le vôtre.
 Ah ! Seigneur, est-ce ainsi que l'on surprend ma foi ?

A T R E E.

Les Dieux m'en font garans, c'en est assez pour moi.

P L I S T H E N E.

Juste Ciel !

A T R E E.

J'entrevois dans votre ame interdite
 De secrets sentimens dont la mienne s'irrite :
 Étouffez des regrets désormais superflus,
 Partez, obéissez, & ne répliquez plus.
 Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle,
 Vous cependant volez où l'honneur vous appelle ;
 Que ma flotte avec vous se dispose à partir,
 Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir,
 Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCÈNE IV.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

QU'AI-JE fait, malheureux ! quelle imprudence extrême !
Je ne fais quel effroi s'empare de mon cœur,
Mais tout mon sang se glace, & je frémis d'horreur.
Dieux, que dans mes sermens malgré moi j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse,
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dûssai-je périr, de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste !
Que peut craindre un grand cœur, quand sa vertu lui reste ?
Athènes me répond d'un trépas glorieux,
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
Ce seroit plus que lui m'en rendre un jour coupable.
Häi, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La mort est désormais le seul Dieu que j'implore ;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes sermens, mon cœur à son amour.

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quoi, pour une inconnue.....

PLISTHÈNE.

Peux-tu me condamner, Theffandre? tu l'as vûe.

Non, jamais plus de grace & plus de majesté

N'ont distingué les traits de la divinité :

Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,

N'offre en elle qu'un front digne du diadème :

De superbes débris, cette noble fierté,

Tout en elle du sang marque la dignité.

Je te dirai bien plus, cette même inconnue

Voit mon ame à regret dans ses fers retenue ;

Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang ;

Ne peut être formé que d'un illustre sang.

Quoi qu'il en soit, mon cœur charmé de ce qu'il aime,

N'examine plus rien dans son amour extrême.

Quel cœur n'eût-elle pas attendri, justes Dieux,

Dans l'état où le fort vint l'offrir à mes yeux ?

Déplorable jouet des vents & de l'orage,

Qui même, en l'y poussant, l'envioient au rivage,

Roulant parmi les flots, les morts & les débris,

Des horreurs du trépas les traits déjà flétris,

Mourante entre les bras de son malheureux père,

Tout prêt lui-même à suivre une fille si chère.....

J'entends du bruit, on vient, peut-être c'est le Roi ;

Mais

Mais non, c'est l'étrangère. Ah! qu'est-ce que je voi,
Theffandre! un soin pressant semble occuper son ame.

SCÈNE V.

THEODAMIE, PLISTHÈNE,
THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHÈNE.

OU portez-vous vos pas! me cherchez-vous, Madame?
Du trouble où je vous vois, ne puis-je être éclairci?

THEODAMIE.

C'est vous-même, Seigneur, que je cherchois ici.
D'Athènes dès long-temps embrassant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête;
Que chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
Pour sortir de Chalcy's elle n'attend que vous:
Si ce n'est pas vous faire une injuste prière,
Je viens vous demander un vaisseau pour mon père;
Le sien, vous le savez, périt presque à vos yeux,
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux:
Vous sauvates des flots & le père & la fille,
Achevez de sauver une triste famille.

PLISTHÈNE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois,

Tome I.

○

D'Atrée en ces climats tout respecte les loix,
 Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême,
 Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même :
 Il reverra bien-tôt ses vaisseaux avec soin,
 Et du départ lui-même il doit être témoin ;
 Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçûe,
 Le jour que ce palais vous offrit à sa vûe ;
 Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui ;
 Son cœur ne fera pas moins sensible aujourd'hui,
 Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
 Mais qui peut vous forcer à quitter cet asyle ?
 Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux ?
 Mon amour vous rend-il ce séjour odieux ?
 Ces bords font-ils pour vous une terre étrangère ?
 N'y reverra-t-on plus ni vous ni votre père ?
 Quel est son nom, le vôtre ? où portez-vous vos pas ?
 Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas ?

THE'ODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéresse,
 Mon nom est peu connu, ma patrie est la Grèce,
 Et j'ignore en quels lieux, sortant de ces climats,
 Mon père infortuné doit adresser ses pas.

PLISTHENE.

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystère,
 Je souscris au secret que vous voulez m'en faire :

Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux espoir de revoir vos traits,
Fuyez un malheureux, punissez-le, Madame,
D'oser brûler pour vous de la plus vive flâme;
Et moi prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chasse de mon cœur:
C'est dans mon sort cruel mon unique espérance.
Mon amour cependant n'a rien qui vous offense,
Le Ciel m'en est témoin, & jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux:
Ce cœur à qui le vôtre est toujours si sévère,
N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus sincère.
Inutiles respects, reproches superflus,
Tout va nous séparer, je ne vous verrai plus.
Adieu, Madame, adieu; prompt à vous satisfaire,
Je reviendrai pour vous m'employer près d'un père:
Quel qu'en soit le succès, je vous répons du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres soins.

SCENE VI.

THEODAMIE, LEONIDE.

THEODAMIE.

O U sommes-nous, hélas ! ma chère Léonide !
 Quel astre injurieux en ces climats nous guide ?
 O vous, qui nous jetez sur ces bords odieux,
 Cachez-nous au tyran qui règne dans ces lieux,
 Dieux puissans, sauvez-nous d'une main ennemie.
 Quel séjour pour Thyeste & pour Théodamie !
 Du fort qui nous poursuit, vois quelle est la rigueur.
 Atrée après vingt ans rallumant sa fureur,
 Sous d'autres intérêts déguisant ce mystère,
 Arme pour désoler l'asyle de son frère :
 L'infortuné Thyeste instruit de ce danger,
 A son tour en secret arme pour se venger,
 Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycènes,
 Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athènes,
 Ou pendant que Chalcy's par de puissans efforts
 Retiendrait le tyran sur ces funestes bords.
 Inutiles projets, inutile espérance,
 L'Euripe a tout détruit, plus d'espoir de vengeance ;
 Et c'est ce même amant, ce prince généreux,
 Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,

Ce prince à qui je dois le salut de mon père,
 Qui la foudre à la main va combler sa misère.
 Athènes va tomber, si pour comble de maux,
 Thyeste dans ses murs n'accable ce héros;
 Trop heureux cependant, si de l'isle d'Eubée
 Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée.
 Sauvez-l'en, s'il se peut, grands Dieux, votre courroux
 Pourfuit-il des mortels si semblables à vous?
 Ciel, puisqu'il faut punir, venges-toi sur son frère,
 Atrée est un objet digne de ta colère.
 Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux,
 Hélas! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux;
 Quoiqu'absent dès long-temps, on peut le reconnoître,
 Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître.

LEONIDE.

Espérez du destin un traitement plus doux;
 Que craindre d'un tyran quand son fils est pour vous?
 Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre,
 La main qui nous sauva peut encor vous défendre,
 Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
 Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

THEODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste?
 Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste!
 Hélas! si cet amour est un crime pour lui,

Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée,
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée :
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi,
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.
Mais mon père m'attend, allons lui faire entendre,
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut prendre ;
Heureuse cependant si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THYESTE, THEODAMIE, LEONIDE.

THYESTE.

CE n'est plus pour tenter une grace incertaine,
Mais avant son départ je voudrois voir Plisthène ;
Léonide, sachez s'il n'est point de retour.
Ma fille, il faut songer à fuir de ce séjour ;
Tout menace à la fois l'asyle de Thyeste,
Défendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
D'un père infortuné que prétendent vos pleurs ?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs ?
Pourquoi sur mes desirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le tyran: qu'en avez-vous à craindre ?
Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir ?
Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir,
Qu'il va bien-tôt voguer vers le port de Pyrée,
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée ?
La voile se déploie & flotte au gré des vents,
Laissez-moi profiter de ces heureux instans ;
Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atrée :

Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,
 Par quel autre moyen me fera-t-il permis
 De sortir désormais de ces lieux ennemis ?

THEODAMIE.

Ne précipitez rien, quel intérêt vous presse ?
 Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse ?
 A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
 Ne vous rejetez point dans des périls nouveaux.
 A partir de Chalcys le tyran se prépare,
 Les vents vont de cette îlle éloigner ce barbare :
 D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
 Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil ! eh quoi, vous pouvez croire
 Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire ?
 Non, non, je ne puis voir désoler sans secours,
 Des états si long-temps l'asyle de mes jours.
 Moi qui ne prétendois m'emparer de Mycènes,
 Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes,
 Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr ?
 Non, je cours dans ses murs la défendre ou mourir.
 Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée,
 Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée,
 Sans appui, sans secours, sans fuite dans ces lieux,
 Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux ?

Dans

Dans l'état où m'a mis la colère céleste,
 Hélas ! & qui pourroit reconnoître Thyeste ?
 Voyez donc le tyran ; quel que soit son courroux,
 C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,
 Ma fille, vous savez que sa main meurtrière
 Ne poursuit point sur vous le crime d'une mère,
 C'est moi seul, c'est *Ærope* enlevée à ses vœux,
 Et vous ne sortez point de ce sang malheureux :
 Allez, votre frayeur qui dans ces lieux m'arrête,
 Est le plus grand péril qui menace ma tête ;
 Demandez un vaisseau, quel qu'en soit le danger,
 Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

T H E O D A M I E.

Ah ! périffe plutôt l'asyle qui nous reste,
 Que de tenter, Seigneur, un secours si funeste !

T H Y E S T E.

En dûffai-je périr, songez que je le veux,
 Sauvez-moi par pitié de ces bords dangereux ;
 Du soleil à regret j'y revois la lumière,
 Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière,
 De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours,
 Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours :
 Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
 Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre,
 J'en suis épouvanté ; les songes de la nuit

Ne se dissipent point par le jour qui les suit ;
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Affervissent mon ame à ces vaines images ;
Cette nuit même encor j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur :
Près de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette isle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux,
Que des manes plaintifs pouffoient jusques aux Cieux ;
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
Quoi, tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste.
Le spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau :
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant, & la vûe égarée,
Plus terrible pour moi dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le spectre & ses gémissemens :
J'ai cru voir le barbare entouré de furies,
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies,
Et sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Ærope à cet aspect, plaintive & défolée,

De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
 Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans,
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens ;
 A mille affreux objets l'ame entière livrée,
 Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée :
 Le cruel d'une main sembloit m'ouvrir le flanc,
 Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang :
 Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

T H E O D A M I E.

D'un songe si cruel, quelle que soit l'horreur,
 Ce fantôme peut-il troubler votre grand cœur ?
 C'est une illusion.....

T H Y E S T E.

J'en croirois moins un songe,
 Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge :
 J'en crains plus du tyran qui règne dans ces lieux,
 Que d'un songe si triste, & peut-être des Dieux ;
 Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

T H E O D A M I E.

Vous connoissez aussi les vertus de Plifhène.....

T H Y E S T E.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
 Sa générosité me force à l'estimer,

Ma fille, à ses vertus je fais rendre justice,
 Des fureurs du tyran son fils n'est point complice :
 Je sens bien quelquefois que je dois le haïr,
 Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir,
 Hélas ! & plus je vois ce généreux Plifhène,
 Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.
 Mon cœur qui cependant craint de lui trop devoir,
 Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.
 Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,
 Je suis toûjours Thyeste, & lui le fils d'Atrée.
 Je crois voir le tyran, je vous laisse avec lui,
 Ma fille, devenez vous-même notre appui,
 Tentez tout sur le cœur de mon barbare frère,
 Songez qu'il faut sauver & vous & votre père.

S C E N E I I.

A T R E E, T H E O D A M I E,
 E U R Y S T H E N E, A L C I M E D O N, L É O N I D E,
 G A R D E S.

A L C I M E D O N.

V O U S tenteriez, Seigneur, un inutile effort,
 Je le fais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
 On ne fait s'il a pris la route de Mycènes,

Mais depuis près d'un mois il n'est plus dans Athènes ;
 Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci,
 Le chef de ce vaisseau fera bien-tôt ici.

A T R E E.

Qu'il vienne, Alcimédon, allez, qu'on me l'amène,
 Je l'attends ; avec lui faites venir Plifhène,
 Il doit être déjà de retour en ces lieux.

à Théodamie.

Madame, quel dessein vous présente à mes yeux ?

THEODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Bosphore,
 Souffrez qu'une étrangère aujourd'hui vous implore.
 J'éprouve dès long-temps qu'un roi si généreux
 Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
 Sur ces bords échappée au plus cruel naufrage,
 Les flots de mes débris ont couvert ce rivage ;
 Sans appui, sans secours dans ces lieux écartés,
 J'attends tout désormais de vos seules bontés.
 Vous parutes sensible au destin qui m'accable :
 Puis-je espérer, Seigneur, qu'un roi si redoutable
 Daigne, de mes malheurs plus touché que les Dieux,
 M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux ?

A T R E E.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,

Ordonnez, & bien-tôt vous serez satisfaite;

Disposez de ma flotte avec autorité.

Un vaisseau suffit-il pour votre fureté?

Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance,

Où vous conduira-t-il?

THEODAMIE.

Seigneur, c'est à Byzance,

Où je prétens bien-tôt, aux pieds de nos autels,

Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

A T R É E.

Mais Byzance, Madame, est-ce votre patrie?

THEODAMIE.

Non, j'ai reçu le jour peu loin de la Phrygie.

A T R É E.

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,

Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux états?

Ce vaisseau que les vents jetèrent dans l'Eubée,

Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pyrée?

En vous sauvant des flots, mon fils, je m'en souviens,

Ne trouva sur ces bords que des Athéniens.

THEODAMIE.

Peut-être, comme nous, le jouet de l'orage,

Ils furent, comme nous, poussés sur ce rivage;

Mais ceux qu'en ce palais a sauvés votre fils,
Ne font point nés, Seigneur, parmi vos ennemis.

A T R E E.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangère,
Plifthène sur ces bords rencontra votre père:
Dédaigne-t-il un roi qui devient son appui?
D'où vient que devant moi vous paroissez sans lui?

T H E O D A M I E.

Mon père infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regret, Seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

A T R E E.

Gardes, faites venir l'étranger en ces lieux.

T H E O D A M I E.

On doit des malheureux respecter la misère.

A T R E E.

Je veux de ses malheurs consoler votre père,
Je ne veux rien de plus. Mais quel est votre effroi?
Votre père, Madame, est-il connu de moi?
A-t-il quelques raisons de redouter ma vûe?
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émûe?

T H E O D A M I E.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'est agité,

Mon père peut ici paroître en fureté.
 Hélas ! à se cacher qui pourroit le contraindre ?
 Etranger dans ces lieux, eh ! qu'auroit-il à craindre ?
 A ses jours languissans le péril attaché,
 Le retenoit, Seigneur, sans le tenir caché.
 Le voilà, je succombe, & me soutiens à peine :
 Dieux, cachez-le au tyran, ou ramenez Plisihène.

SCENE III.

ATREE, THYESTE, THEODAMIE,
 EURYSTHENE, LEONIDE,
 GARDÉS.

ATREE.

ETRANGER malheureux, que le fort en courroux,
 Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous,
 Quel est ton nom, ton rang ? quels humains t'ont vû naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATREE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?

Philoclète.

ATRÉE.

A T R E' E.

Ton rang!

T H Y E S T E.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

A T R E' E.

Où s'adrescoient tes pas, & de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

T H Y E S T E.

De Sestos, & j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

A T R E' E.

Et tu vas de ces lieux?

T H Y E S T E.

Seigneur, c'est dans l'Asie,
Où je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiens le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez.

A T R E' E.

Quel son de voix a frappé mon oreille!
Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille!
D'où naissent à la fois des troubles si puissans?

Quelle foudaine horreur s'empare de mes sens !
 Toi , qui poursuis le crime avec un soin extrême ,
 Ciel , rends vrais mes soupçons , & que ce soit lui-même.
 Je ne me trompe point , j'ai reconnu sa voix ,
 Voilà ses traits encore : ah ! c'est lui que je vois ,
 Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine ,
 Je le reconnoîtrois seulement à ma haine ,
 Il fait pour se cacher des efforts superflus ,
 C'est Thyeste lui-même , & je n'en doute plus.

T H Y E S T E.

Moi , Thyeste , Seigneur !

A T R É E.

Oui , toi-même , perfide ,

Je ne le sens que trop au transport qui me guide ,
 Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux ,
 Pour que tu ne fies point ce Thyeste odieux :
 Tu fais bien de nier un nom si méprisable ,
 En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable ?

T H Y E S T E.

Eh bien , reconnois - moi , je suis ce que tu veux ,
 Ce Thyeste ennemi , ce frère malheureux.
 Quand même tes soupçons & ta haine funeste
 N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste ,
 Peut-être que la mienne , esclave malgré moi ,
 Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toi.

A T R E E.

Ah ! traître , c'en est trop , le courroux qui m'anime
T'apprendra si je fais comme on punit un crime.
Je rends graces au Ciel qui te livre en mes mains ;
Sans doute que les Dieux approuvent mes desseins ,
Puisqu'avec ma fureur leurs soins d'intelligence ,
T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide , tu mourras , oui , c'est fait de ton fort ,
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort ,
Rien ne t'en peut sauver , la foudre est toute prête ;
J'ai suspendu long - temps sa chute sur ta tête :
Le temps qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité ,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

T H Y E S T E.

Que tardes - tu , cruel , à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?
Si j'ai pû quelque temps te déguiser mon nom ,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice ,
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope par ta main a vû trancher ses jours ,
La même main des miens doit terminer le cours ,
Je n'en puis regretter la triste destinée :
Précipite , inhumain , leur course infortunée ,
Et sois sûr que contr'eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

Q ij

A T R É E.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre.
Hola, Gardes, à moi.

T H É O D A M I E.

Que faites-vous, Seigneur?

Dieux! sur qui va tomber votre injuste rigueur!
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colère?
Ah! dans un malheureux reconnoissez un frère;
Que sur ses noirs projets votre cœur combattu
Écoute la nature, ou plutôt la vertu.
Immolez donc, Seigneur, & le père & la fille,
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille;
Thyeste par vous seul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs?

A T R É E.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse;
Qu'on lui donne la mort, Gardes, qu'on m'obéisse,
De son sang odieux qu'on épuise son flanc.....
Mais non, une autre main doit verser tout son sang;
Oublois-je?..... Arrêtez, qu'on me cherche Plifthène.

SCÈNE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE,
THEODAMIE, EURYSTHÈNE,
THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

PLISTHÈNE.

CIEL! qu'est-ce que j'entends! quelle fureur soudaine
De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux?
Qui peut causer ici ces transports furieux?

THEODAMIE.

Ces transports où l'emporte une injuste colère,
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux père;
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups.

PLISTHÈNE.

Votre père, Madame, o ciel! que dites-vous?

à Atrée.

A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?
De quoi l'accuse-t-on, quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits?
Auroit-il à son tour violé ceux des rois?
Étranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre,
A le priver du jour, qui puisse vous contraindre?

Q, iij

A T R É E.

Etranger dans ces lieux ! que tu le connois mal !
 De tous mes ennemis tu vois le plus fatal ,
 C'est de tous les humains le seul que je déteste ,
 Un perfide , un ingrat , en un mot , c'est Thyeste.

P L I S T H É N E.

Qu'ai-je entendu , grands Dieux ! lui , Thyeste , Seigneur !
 Eh bien , en doit-il moins fléchir votre rigueur ?
 Calmez , Seigneur , calmez cette fureur extrême.

A T R É E.

Que vois-je ? quoi , mon fils armé contre moi-même ?
 Quoi , celui qui devoit m'en venger aujourd'hui ,
 Ose à mes yeux encor s'intéresser pour lui ?
 Lâche , c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidèle ,
 Tu disposes ton bras à servir ma querelle ?

P L I S T H É N E.

Plûtôt mourir cent fois , je n'ai point à choisir ;
 Dans mon sang , s'il le faut , baignez-vous à loisir.
 Seigneur , par ces genoux que votre fils embrasse ,
 Accordez à mes vœux cette dernière grace :
 Après l'avoir sauvé des ondes en courroux ,
 M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous ?
 A mes justes desirs que vos transports se rendent ,
 Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent ;

C'est le vôtre, Seigneur, non un sang étranger ;
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

A T R E E.

Le perfide, si près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il seulement implorer ma clémence ?

T H Y E S T E.

Que pourroit me servir d'implorer ton secours,
Si ton cœur qui me hait, veut me hair toujours ?
Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colère ?
Qui de nous deux, cruel, poursuit ici son frère ?
Depuis vingt ans entiers que n'ai-je point tenté
Pour calmer les transports de ton cœur irrité ?
Surmontes comme moi la vengeance & la haine,
Règles tes soins jaloux sur les soins de Plifthène,
Et tu verras bien-tôt, si j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidèle que moi.

A T R E E.

Quels seront tes garants, lorsque le nom de frère
N'a pû garder ton cœur d'un amour téméraire ?
Quand je t'ai vû souiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux,
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense,
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

T H Y E S T E.

Ne me reproches plus mon crime ni mes feux,
 Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
 Pour t'attendrir enfin, auteur de ma misère,
 Considère un moment ton déplorable frère :
 Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi ?
 Regarde en quel état je paroïs devant toi.

P L I S T H È N E.

Ah ! rendez-vous, Seigneur, je vois que la nature
 Dans votre cœur sensible excite un doux murmure :
 Ne le combattez point par des soins odieux,
 Elle n'inspire rien qui ne vienne des Dieux ;
 C'est votre frère enfin, que rien ne vous arrête,
 De sa fidélité je répons sur ma tête.

A T R É E.

Plisthène, c'en est fait, je me rends à ta voix,
 Je me sens attendri pour la première fois.
 Je veux bien oublier une sanglante injure,
 Thyeste, sur ma foi que ton cœur se rassure ;
 De mon inimitié ne crains point les retours,
 Ce jour même en verra finir le triste cours,
 J'en jure par les Dieux, j'en jure par Plisthène ;
 C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine :
 Ses soins & ma pitié te répondront de moi,
 Et mon fils à son tour me répondra de toi.

Je n'en

Je n'en demande point de garant plus sincère.
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un père ;
Allez, & que ma Cour témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.
Toi, fais-les avec soin observer, Eurysthène,
Disperfes les soldats les plus chers à Plifthène,
E'cartes les amis de cet audacieux,
Et viens fans t'arrêter me rejoindre en ces lieux.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURYSTHÈNE.

ATRÉE.

ENFIN, graces aux Dieux, je tiens en ma puissance
 Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :
 On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper ;
 La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
 Vengeons-nous, il est temps que ma colère éclate,
 Profitons avec soin du moment qui la flatte,
 Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
 Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURYSTHÈNE.

Et qui vous répondra que Plissthène obéisse,
 Que de cette vengeance il veuille être complice ?
 Ne vous souvient-il plus que prêt à la trahir,
 Il n'a point balancé pour vous défobéir ?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
 Je me suis vû contraint de n'oser l'entreprendre,

D'en différer enfin le moment malgré moi ;
Mais qui l'a pû porter a me manquer de foi ?
N'avoit-il pas juré de servir ma colère ?
Tant de soins redoublés pour la fille & le père,
Ne font-ils les effets que d'un cœur généreux ?
Non, non, la source en est dans un cœur amoureux :
Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie,
Me dit trop que Plisthène aime Théodamie,
Je n'en puis plus douter, il la voit chaque jour,
Il a pris dans ses yeux ce détestable amour ;
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste :
Que pouvoit-il sortir d'Ærope & de Thyeste,
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux ?
Le crime est fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide ;
Joignons à tant d'horreurs, l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce sang odieux,
Que d'armer contre lui son forfait & les Dieux ?
Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthène
Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne.
Qu'il vienne seul ici.

SCENE II.

ATRÉE *seul.*

LE soldat écarté

Permet à ma fureur d'agir en liberté :
 De son amour pour lui ma vengeance alarmée
 Déjà loin de Chalcis a dispersé l'armée :
 Tout ce que ce palais rassemble autour de moi,
 Sont autant de sujets dévoués à leur roi.
 Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance ?
 Son amour me répond de son obéissance.
 Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver,
 Et de si près encor je m'en vais l'observer,
 Que malgré tous ses soins ma vengeance assurée,
 Lavera par ses mains les injures d'Atrée.
 Je le vois, & pour peu qu'il ose la trahir,
 Je fais bien le secret de le faire obéir.

SCENE III.

ATRÉE, PLISTHÈNE.

ATRÉE.

LASSÉ des soins divers dont mon cœur est la proie,
 Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie.

Tout semble offrir ici l'image de la paix ;
 Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
 L'amour qui si souvent loin de nous nous entraîne,
 N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
 J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé,
 Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
 Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre,
 Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre ;
 Et j'attends que le bras chargé de la servir,
 Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'affouvir.
 Plifhène, c'est à vous que ce discours s'adresse :
 J'avois cru, sur la foi d'une sainte promesse,
 Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis ;
 Mais Plifhène tient mal ce qu'il m'avoit promis,
 Et bravant sans respect & les Dieux & son père,
 Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère.

PLISTHÈNE.

Où sont vos ennemis ! j'avois cru que la paix
 Ne vous en laissoit point à craindre en ce palais :
 Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zèle,
 Et qu'un fils pour son roi respectueux, fidèle,
 Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.
 Où sont vos ennemis, & quels sont mes sermens ?

ATRE E.

Où sont mes ennemis ! Ciel ! que viens-je d'entendre ?

Thyeste est dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre ?
 Vous deviez l'immoler à mon ressentiment :
 Voilà mon ennemi, voilà votre ferment.

P L I S T H È N E.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
 J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée ;
 Qu'un frère dans vos bras, à la face des Dieux,
 M'eût assez acquitté d'un ferment odieux.
 D'un pareil souvenir ma vertu me dispense ;
 Je ne me souviens plus que de votre clémence :
 Mon devoir a ses droits, mais ma gloire a les siens,
 Et vos derniers sermens m'ont dégagé des miens.

A T R É E.

Sans vouloir dégager un ferment par un autre,
 Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre ?
 Et tu verras bien-tôt, si j'explique le mien,
 Que ce dernier ferment ajoûte encore au tien.
 J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Plifsthène,
 Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.
 Fais couler tout le sang que j'exige de toi,
 Ta main de mes sermens aura rempli la foi.
 Regardes qui de nous fait au Ciel une injure,
 Qui de nous deux enfin est ici le parjure.

P L I S T H È N E.

Ah ! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui

Descendre à des détours si peu dignes de lui ?
Non, par de feints sermens, je ne crois point qu'Atrée
Ait pû braver des Dieux la majesté sacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus saints.
Enchanté d'une paix si long-temps attendue,
Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue,
Et je m'applaudissois dans des momens si doux,
D'avoir pû d'un héros défarmer le courroux ;
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offense,
Qui maître de punir méprisoit la vengeance.
Thyeste est criminel, voulez-vous l'être aussi ?
Sont-ce là vos sermens ? pardonnez-vous ainsi ?

A T R E E.

Qui moi, lui pardonner ! les fieres Euménides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.
Quels que soient mes sermens, trop de fureur m'anime ;
Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime :
Laisse-là ces sermens ; si j'ai pû les trahir,
C'est au Ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faisoit ma plus chère espérance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
Plisthène est un héros, son père est outragé ;
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé.

Ah ! ne me forces point dans ma fureur extrême ;
 Que fais-je, hélas ! peut-être à t'immoler toi-même ;
 Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
 Malheur à qui trahit les transports de mon cœur.

P L I S T H E' N E.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire,
 Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire :
 S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
 Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé ;
 Oui, Seigneur, & ma main loin d'être meurtrière,
 Défendra contre vous les jours de votre frère.
 Seconder vos fureurs ce feroit vous trahir ;
 Votre gloire m'engage à vous désobéir.

A T R E' E.

Enfin j'ouvre les yeux, ta lâcheté, perfide,
 Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide :
 Tu trahis pour Thyeste & les Dieux & ta foi,
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
 Oses encor me jurer que pour Théodamie
 Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie.

P L I S T H E' N E.

Ah ! si c'est-là trahir mon devoir & ma foi,
 Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
 Oui, Seigneur, il est vrai, la princesse m'est chère ;
 Jugez si c'est à moi d'assassiner son père.

Vous

Vous connoissez le feu qui dévore mon sein,
Et pour verser son sang, vous choisissez ma main.

A T R E E.

Ce n'est pas la vertu, c'est donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure :
Voyons si cet amour qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie,
Venges-moi dès ce jour, ou c'est fait de sa vie.

P L I S T H E N E.

Ah grands Dieux !

A T R E E.

Tu frémis, je t'en laisse le choix,
Et te le laisse, ingrat, pour la dernière fois.

P L I S T H E N E.

Ah ! mon choix est tout fait dans ce moment funeste,
C'est mon sang qu'il vous faut, non le sang de Thyeste.

A T R E E.

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.
Obéis cependant, achèves ma vengeance,
L'instant fatal approche, & Thyeste s'avance :
S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.

Rappelle tes esprits, avec lui je te laisse ;
 Au secours de ta main appelle ta princesse ;
 Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

P L I S T H È N E.

Quoi ! vous l'immoleriez ! je ne vous quitte pas ,
 Je crois voir dans Thyeste un Dieu qui m'épouvante :
 Ah Seigneur !

A T R É E.

Viens donc voir expirer ton amante ;
 Du moindre mouvement sa mort fera le fruit.

P L I S T H È N E *seul.*

Dieux, plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
 Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtrière
 Fasse couler le sang de ton malheureux frère :
 Assouvis, si tu veux, ta fureur sur le mien ,
 Mais, dussai-je en périr, je défendrai le sien.

S C È N E I V.

THYESTE, PLISTHÈNE.

THYESTE.

P R I N C E , qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,
 Héros dont les vertus charment toute la Grèce,

Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & sûr appui.

P L I S T H E N E.

Quel appui, juste Ciel! quel cœur impitoyable
Ne feroit point touché du sort qui vous accable?
Ah! plût aux Dieux pouvoir aux dépens de mes jours
D'une si chère vie éterniser le cours!
Que je verrois couler tout mon sang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie!
Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, Seigneur,
Je sens des mouvemens inconnus à mon cœur.

T H Y E S T E.

Seigneur, soit amitié, soit raison qui m'inspire,
Tout m'est cher d'un héros que l'Univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous?
Non, l'amitié n'a pas de sentimens si doux.

P L I S T H E N E.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur suprême!
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en est témoin,
A peine la nature iroit-elle aussi loin;
Et ma tendre amitié par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez, le Ciel fait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

T H Y E S T E.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
 Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes!
 Vous soupirez, la mort est peinte dans vos yeux,
 Vos regards attendris se tournent vers les cieux:
 Quel malheur si terrible a pû troubler Plisthène?
 Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine:
 Voulez-vous dérober ce secret à ma foi?
 Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi?
 Cher prince, ignorez-vous à quel point je vous aime?
 Ma fille ne m'est pas plus chère que vous-même.

P L I S T H È N E.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux?

T H Y E S T E.

Quel étrange discours! cher prince, au nom des Dieux,
 Au nom d'une amitié si sincère & si tendre,
 Daignez m'en éclaircir.

P L I S T H È N E.

Ah! dois-je vous l'apprendre?
 Mais dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
 Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.
 Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel est donc ce mystère,
Seigneur, & qu'ai-je encore à craindre de mon frère!

PLISTHÈNE *apercevant Atrée.*

Ah Ciel!

SCÈNE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE.

ATRÉE.

C'EST donc ainsi que fidèle à son roi.....

Mais je fais de quel prix récompenser la foi.....

PLISTHÈNE.

Ah Seigneur ! si jamais.....

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire ?

Sortez, en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire :

Votre frivole excuse exige un autre temps,

Et mon cœur est rempli de soins plus importants.

SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

DE ce transport, Seigneur, que faut-il que je pense!
 Qui peut vous emporter à tant de violence?
 Qu'a fait ce fils? qui peut vous armer contre lui?
 Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui?
 Ne m'offrez-vous la paix.

ATRÉE.

Quel est donc ce langage?
 A me l'oser tenir quel soupçon vous engage?
 Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits?
 Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils?
 Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense,
 Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance?
 Allez, de mes desseins vous ferez éclairci,
 Et d'autres intérêts me conduisent ici.

SCÈNE VII.

ATRÉE *seul.*

QUOI, même dans des lieux soumis à ma puissance,
 J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance,

Et le lâche qui doit la servir en ce jour,
Trahit pour la tromper jusques à son amour ?
Ah ! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance est un moindre forfait
Que d'oser un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice ;
Ton roi pour tant d'affronts n'a pas pour un supplice ;
Je ne punirois point vos forfaits différens ,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeste paroît tout respire le crime ;
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime ,
Je suis déjà coupable. E'toit - ce me venger
Que de charger son fils du soin de l'égorger ?
Qu'il vive, ce n'est plus sa mort que je médite ,
La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite :
Que le perfide en proie aux horreurs de son sort ,
Implore comme un bien la plus affreuse mort :
Que ma triste vengeance à tous les deux cruelle ,
E'tonne jusqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle :
Vengeons tous nos affronts, mais par un tel forfait ,
Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche & vaine pitié, que ton murmure cesse ,
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foiblesse ;
Abandonnes le mien, qu'exiges - tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que sa fureur ?

Courons tout préparer, & par un coup funeste
Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste :
Le Ciel pour le punir d'avoir pû m'outrager,
A remis à son sang le soin de m'en venger.

Fin du troisième Acte.



ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Où courez-vous, Seigneur? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHENE.

D'un cœur au désespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris?

Ciel! dans quel trouble affreux jetez-vous mes esprits?

D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite?

Pour qui préparez-vous ces vaisseaux, cette fuite?

Quel intérêt enfin arme ici votre bras,

Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas?

Parlez, Seigneur; le Roi désormais plus sévère....

PLISTHENE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel père?

O devoir dans mon cœur trop long-temps respecté,

Laisse un moment l'amour agir en liberté.

Les rigoureuses loix qu'impose la nature,
 Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure.
 Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,
 Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quelle douleur vous presse?

PLISTHÈNE.

Theffandre, il faut périr, ou sauver ma princesse.

THESSANDRE.

La sauver! & de qui?

PLISTHÈNE.

Du Roi, dont la fureur
 Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur.
 C'est pour la dérober au coup qui la menace,
 Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
 Non, cruel, ce n'est point pour la voir expirer,
 Que du plus tendre amour je me sens inspirer.
 Croirois-tu que du Roi la haine sanguinaire
 A voulu me forcer d'assassiner son frère?
 Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
 De sa fille au refus il doit verser le sang?
 Ah! je me sens saisir d'une fureur nouvelle;
 Courons, pour la sauver, où mon amour m'appelle.
 Mais où la rencontrer! eh quoi! les justes Dieux

M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux ?
 Que fait Thyeste ? hélas ! qu'est-elle devenue ?
 Qui peut dans ce palais la soustraire à ma vûe ?
 Je frémis, retournons les chercher en ces lieux,
 Les en sauver, Theffandre, ou périr à leurs yeux ;
 Allons, ne laissons point, dans l'ardeur qui l'anime,
 Un cœur comme le mien réfléchir sur un crime ;
 Étouffons des remords que j'avois dû prévoir,
 Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir.
 Suis-moi, c'est trop tarder, & d'un péril extrême
 On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.
 Ce n'est point un forfait, c'est imiter les Dieux,
 Que de remplir son cœur du soin des malheureux.
 Mais que vois-je, Theffandre ! o Ciel, quelle est ma joie !

S C E N E I I.

PLISTHÈNE, THEODAMIE,
 THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHÈNE.

SE peut-il qu'en ces lieux Plisthène vous revoie,
 Unique objet des soins de mon cœur éperdu ?
 Hélas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?
 Quoi, c'est vous ma princesse ! ah ! ma fureur calmée
 Fait place à la douceur dont mon ame est charmée.

T ij

Dieux , qu'allois - je tenter ! mais quel est votre effroi !
 Qui fait couler vos pleurs ! & qu'est - ce que je voi !

THEODAMIE.

Seigneur , vous me voyez les yeux baignés de larmes ,
 Et le cœur agité des plus vives alarmes :
 Thyeste va bien - tôt ensanglanter ces lieux ,
 Si vous ne retenez ce prince furieux.
 Trop sûr que votre mort , que la sienne est jurée ,
 Il veut la prévenir par la perte d'Atrée ;
 Il erre en ce palais dans ce cruel dessein ,
 Tout prêt de lui plonger un poignard dans le sein :
 Il est perdu , Seigneur , ce prince qui vous aime ,
 Si vous ne le sauvez d'Atrée , ou de lui - même :
 Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas ,
 Le péril cependant ne l'épouvante pas.
 Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame ,
 Si moi - même en secret j'approuvai votre flâme ,
 S'il est vrai que l'amour ait pû vous attendrir ,
 Au nom de cet amour daignez le secourir.
 Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoissance ,
 D'un service si grand fera la récompense ,
 S'il avoit attendu que tant de soins pour nous
 Vinssent justifier ce qu'il sentoit pour vous.

PLISTHENE.

Dissipez vos frayeurs , & calmez vos alarmes ,

Vos yeux pour m'attendrir n'ont pas besoin de larmes.
Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?
Ne craignez rien , mes soins ont prévenu vos pleurs ;
De ces funestes lieux votre fuite assurée ,
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée ,
Et je vais , s'il le faut , aux dépens de ma foi ,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
Oui , croyez-en ces Dieux que mon amour atteste ,
Croyez-en ces garants du salut de Thyeste ,
Il m'est plus cher qu'à vous , sans me donner la mort
Le Roi ne fera point l'arbitre de son sort ;
Votre père vivra , vous vivrez , & Plifhène
N'aura point eu pour vous une tendresse vaine ,
Je sauverai Thyeste. Eh que n'ai-je point fait ?
Hélas ! si vous saviez d'un barbare projet
A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre.....
Venez , pour lui , pour vous , je vais tout entreprendre ;
Heureux , si je pouvois en vous sauvant tous deux ,
Prêt de ne vous voir plus , expirer à vos yeux.
Mais Thyeste paroît , quel bonheur est le nôtre !
Quel favorable fort nous rejoint l'un & l'autre ?

S C E N E I I I.

THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE,
THESSANDRE, LEONIDE.

THYESTE *apercevant Plisthène.*

QUE vois-je ! Dieux puissans, après un si grand bien,
Non, Thyeste, de vous ne demande plus rien.
Quoi, Prince, vous vivez ! eh comment d'un perfide,
Avez-vous pû fléchir le courroux parricide ?
Que faisiez-vous, Seigneur ! & dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos yeux ?
Effrayé des fureurs où mon ame est livrée,
Je vous croyois déjà la victime d'Atrée,
Plisthène dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avoue à mon tour, je me suis cru perdu,
J'allois tenter.....

PLISTHENE.

Calmez le soin qui vous dévore,
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore :
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux :
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre ;

De ces bords cependant fuyez sans plus attendre ;
Et sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu, mon ame est satisfaite
D'avoir pû vous offrir une sûre retraite.
Theffandre doit guider au sortir du palais
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

T H Y E S T E.

Moi fuir, Prince ! qui moi, que je vous abandonne !
Ah ! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux :
Accablé des malheurs où le destin me livre,
Je veux mourir en roi, si je ne puis plus vivre.
Laissez-moi près de vous, je ne puis vous quitter,
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter ;
Je sens à chaque instant que mes craintes redoublent,
Que pour vous en secret mes entrailles se troublent :
Je combats vainement de si vives douleurs,
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
Laissez-moi partager le sort qui vous menace,
Au courroux du tyran la tendresse a fait place :
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus,
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHÈNE.

Ah! qu'il verse le mien, plût au Ciel que mon père
Dans le sang de son fils eût éteint sa colère!
Fuyez, Seigneur, fuyez, & ne m'exposez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras,
Hélas! je ne crains point pour votre seule vie,
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie;
C'est vous en dire assez, Seigneur, sauvez du moins
L'objet de ma tendresse & l'objet de mes soins,
Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
D'avoir sans fruit pour vous osé tenter un crime;
Fuyez, n'abusez point d'un moment précieux:
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux?
Theffandre, conduisez.....

THESSANDRE.

Seigneur, le Roi s'avance.

PLISTHÈNE.

Il en est temps encore, évitez sa présence.

SCÈNE IV.

ATREE, THYESTE, PLISTHÈNE,
THEODAMIE, EURYSTHÈNE,
THESSANDRE, LEONIDE, GARDES.

A T R E E.

D'ou vient à mon abord le trouble où je vous voi ;
Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi votre roi :
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance,
Et le Ciel dans son cœur a pris votre défense.

à Thyeste.

Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits ;
Gardes, éloignez-vous, rassures tes esprits :
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thyeste, chasses-en les soupçons & la crainte,
Ne redoutes plus rien de mon inimitié,
Toute ma haine cède à ma juste pitié ;
Ne crains plus une main à te perdre animée,
Tes malheurs sont si grands, qu'elle en est désarmée ;
Et les Dieux effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle étoit ma fureur ! & que vais-je t'apprendre !
Ton cœur déjà tremblant va frémir de l'entendre.

Je le répète encor, tes malheurs sont si grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.

Il lui montre un billet d'Ærope.

Ce billet seul contient un secret si funeste,
Mais avant de l'ouvrir, écoutes tout le reste.
Tu n'as pas oublié les fujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux;
Souviens-t-en, c'est à toi d'en garder la mémoire;
Pour moi je les oublie, ils blessent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté?
J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté.
En vain sur mes sermens ton ame rassurée,
Comptoit sur une paix que je t'avois jurée,
Car dans l'instant fatal où j'attestois les Cieux,
Je me jurois ta mort, & j'imposois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthène,
Par de pareils sermens qui fut tromper ma haine:
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejaillissoit sur lui,
Et pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi,
Tu dois te rassurer en le tenant de moi.

à Plisthène.

Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime:

Si c'est un crime à toi de ne le point servir,
 Quelle eût été l'horreur d'avoir pû l'affouvir!
 Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frère,
 Le malheureux auroit assassiné son père.

THYESTE.

Moi son père!

ATRÉE.

Ces mots vont t'en instruire, lis.

Il lui donne la lettre d'Ærope.

THYESTE.

Dieux! qu'est-ce que je vois! c'est d'Ærope. Ah mon fils!
 La nature en mon cœur éclaircit ce mystère,
 Thyeste t'aimoit trop pour n'être point ton père,
 Cher Plisthène, mes vœux sont enfin accomplis.

PLISTHÈNE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends! moi, Seigneur, votre fils!
 Tout sembloit réserver, dans un jour si funeste,
 Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceste.
 Grands Dieux, qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
 Dois-je bénir vos soins, ou plaindre mon amour?

à Atrée.

Vous qui trompé long-temps dans une injuste haine,
 Du nom de votre fils honorates Plisthène,
 Quand je ne le suis plus, Seigneur, il m'est bien doux

D'être du moins sorti d'un même sang que vous :
 Je ne suis consolé de perdre en vous un père ,
 Que lorsque je deviens le fils de votre frère ;
 Mais ce fils près de vous privé d'un si haut rang ,
 L'est toujours par le cœur , s'il ne l'est par le sang.

A T R É E .

C'eût été pour Atrée une perte funeste ,
 S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste ;
 Le destin ne pouvoit qu'en te donnant à lui ,
 Me consoler d'un bien qu'il m'enlève aujourd'hui.
 Eurysthène sensible aux larmes de ta mère ,
 Est celui qui me fit de son bourreau ton père :
 Instruit de mes fureurs , c'est lui dont la pitié
 Vient de vous sauver tous de mon inimitié.

à Thyeste.

Thyeste , après ce fils que je viens de te rendre ,
 Tu vois si désormais je cherche à te surprendre ;
 Reçois-le de ma main pour garant d'une paix
 Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.
 Enfin , pour t'en donner une entière assurance ,
 C'est par un fils si cher que ton frère commence :
 En faveur de ce fils , qui fut long-temps le mien ,
 De mon sceptre aujourd'hui je détache le tien ;
 Rentres dans tes États sous de si doux auspices ,
 Qui de notre union ne sont que les prémices.

Je prétends que ce jour que fouilloit ma fureur,
 Achève de bannir les soupçons de ton cœur,
 Thyeste, en croiras-tu la Coupe de nos pères ?
 Est-ce offrir de la paix des garans peu sincères ?
 Tu fais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain,
 Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain :
 C'est sa perte, en un mot ; cette Coupe fatale
 Est le serment du Styx pour les fils de Tantale.
 Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
 En mettre le péril entre Thyeste & moi.
 Veut-il bien à son tour que la Coupe sacrée
 Achève l'union de Thyeste & d'Atrée ?

T H Y E S T E.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré,
 Que de me rendre un fils ? mon cœur est rassuré,
 Et je ne pense pas que le don de Plifhène
 Soit un présent, Seigneur, que m'ait fait votre haine :
 J'accepte cependant ces garans d'une paix
 Qui fait depuis long temps mes plus tendres souhaits.
 Non que d'aucun détour un frère vous soupçonne,
 A la foi d'un grand roi Thyeste s'abandonne :
 S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
 C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

A T R E E.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête,

Qu'un pompeux sacrifice en précède la fête;
 Trop heureux, si Thyeste assuré de la paix,
 Daigne la regarder comme un de mes bienfaits.
 Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthène,
 C'est vous, de ce grand jour que je charge, Eurysthène;
 J'en remets à vos soins la fête & les apprêts,
 Courez tout préparer au gré de mes souhaits :
 Mon frère n'attend plus que la Coupe sacrée,
 Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée :
 Puisse le nœud sacré qui doit nous réunir,
 Effacer de son cœur un triste souvenir !
 Pourra-t-il oublier?.....

T H Y E S T E.

Tout, jusqu'à sa misère ;
 Il ne se souvient plus que d'un fils & d'un frère.

P L I S T H E' N E, à *Thessandre.*

Dès ce moment au port précipites tes pas ;
 Que le vaisseau sur-tout ne s'en écarte pas :
 De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre,
 Cours, & que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLISTHÈNE *seul.*

THESANDRE ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux;
Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux?
Tristes pressentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente,
Secrets avis des Dieux, ne pressez plus un cœur,
Dont toute la fierté combat mal la frayeur:
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle,
Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
Mais pourquoi m'alarmer! & quel est mon effroi?
Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un roi
Qui semble désormais, cédant à la nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure?
L'oublier! ah! moi-même oubliai-je aujourd'hui
Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vû de lui?
Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connois que trop ses transports furieux,
Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux.

C'est en vain de sa main que je reçois un père,
 Tout ce qui vient de lui cache quelque mystère:
 J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur,
 Pour oser sur sa foi déposer ma frayeur.
 Je ne fais quel soupçon irrite mes alarmes,
 Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes.
 Thessandre ne vient point, tant de retardemens
 Ne confirment que trop mes noirs pressentimens.
 Mais je le vois.

S C E N E I I.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

EH bien, en est-ce fait, Thessandre?
 Sur les bords de l'Europe est-il temps de nous rendre?
 Pour cet heureux moment as-tu tout préparé?
 De nos amis secrets t'es-tu bien assuré?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage,
 Je les ai dispersés, ici, sur le rivage,
 Tout est prêt : cependant si Plisthène aujourd'hui
 Veut en croire des cœurs pleins de zèle pour lui,
 Il ne partira point ; ce dessein téméraire
 Pourroit causer sa perte & celle de son père.

PLISTHÈNE.

P L I S T H E' N E.

Ah ! je ne fuirois pas , quel que fût mon effroi ,
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi.
Theffandre , il faut sauver mon père & la princesse ;
Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.
Cherches Théodamie , & ne la quittes pas ;
Moi je cours retrouver Thyeste de ce pas.

T H E S S A N D R E.

Eh ! que prétendez - vous , Seigneur , lorsque son frère
Semble de sa présence accabler votre père ?
Il ne le quitte point , ses longs embrassemens
Sont toujours resserrés par de nouveaux sermens :
Un superbe festin par son ordre s'apprête ,
Il appelle les Dieux à cette auguste fête.
Mon cœur à cet aspect qui s'est laissé charmer ,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

P L I S T H E' N E.

Et moi je ne vois rien dont le mien ne frémissé ;
De quelque crime affreux cette fête est complice :
C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux ,
Et nous sommes perdus , s'il invoque les Dieux.
Vas , cours avec ma sœur nous attendre au rivage ;
Moi , je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.
Dieux puissans , secondez un si juste dessein ,
Et dérobez mon père aux coups d'un inhumain.

SCÈNE III.

ATRÉE, PLISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

DEMEURES, digne fils d'Ærope & de Thyeste,
 Demeures, reste impur d'un sang que je déteste ;
 Pour remplir de tes soins le projet important,
 Demeures, c'est ici que Thyeste t'attend,
 Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
 Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
 Prince indigne du jour, voilà donc les effets
 Que dans ton ame ingrate ont produits mes bienfaits !
 A peine le destin te redonne à ton père,
 Que ton cœur aussi-tôt en prend le caractère ;
 Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devoit moins,
 L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.
 Vas, pour le prix des tiens, retrouver tes complices,
 Vas périr avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHÈNE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait ?
 Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait ?
 Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,
 Et je ne fais que trop ce que peut votre haine.

Aurois-je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les Dicux?
A travers les détours de votre ame parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juste fureur dont mon cœur est épris.....
Mais non, je me souviens que je fus votre fils;
Malgré vos cruautés, & malgré ma colère,
Je crois encore ici m'adresser à mon père :
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir;
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
Que vous épargnerez votre malheureux frère.
Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui :
Sur la foi d'une paix si saintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée.
J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur,
Et mon malheureux père est encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune princesse ;
A la faire périr rien ne vous intéresse.

A T R E E.

Vas, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort,
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort,
De leur sort aux enfers vas chercher qui t'instruise.
Où l'on doit l'immoler, Gardes, qu'on le conduise;

Versez, à ma fureur ce sang abandonné,
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

S C E N E I V.

A T R É E *seul.*

VAS périr malheureux, mais dans ton sort funeste
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
Que je suis satisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est prêt d'immoler !
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare :
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.
De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.
C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je frissonne, & je sens mon ame se troubler ;
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.

Qui cède à la pitié, mérite qu'on l'offense ;
 Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
 Tout est prêt, & déjà dans mon cœur furieux
 Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux,
 Je vais être vengé, Thyeste, quelle joie !
 Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.
 Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
 Que d'accabler de loin un perfide ennemi :
 Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
 Le voir dans le moment qu'il devient misérable,
 De ses premiers transports irriter la douleur,
 Et lui faire à longs traits sentir tout son malheur.
 Thyeste vient, feignons ; il semble, à sa tristesse,
 Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.

SCÈNE V.

ATREE, THYESTE, EURYSTHÈNE,
 GARDÉS.

ATREE.

CHER Thyeste, approchez : d'où naît cette frayeur ?
 Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur ?
 Vous paroissez saisi d'une douleur secrète,
 Et ne me montrez plus cette ame satisfaite,

Qui sembloit respirer la douceur & la paix :
 Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits ?
 Quoi ! de quelques soupçons votre ame est-elle atteinte ?
 Ce jour, cet heureux jour, est-il fait pour la crainte ?
 Mon frère, vous devez la bannir désormais,
 La Coupe va bien-tôt nous unir pour jamais.
 Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite ?
 Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?
 N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur ?

T H Y E S T E.

Qui moi, vous soupçonner, ou vous haïr, Seigneur ?
 Les Dieux m'en font témoins, ces Dieux qu'ici j'atteste,
 Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste.
 Ne vous offensez point d'une vaine terreur,
 Qui semble malgré moi s'emparer de mon cœur ;
 Je le sens agité d'une douleur mortelle,
 Ma constance succombe, en vain je la rappelle,
 Et depuis un moment mon esprit abattu,
 Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu :
 Cependant près de vous un je ne fais quel charme
 Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
 Pour rassurer encor mes timides esprits,
 Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils ;
 Qu'il puisse être témoin d'une union si chère,
 Et partager, Seigneur, les bontés de mon frère.

A T R E' E.

Vous ferez fatisfait, Thyefte, & votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis ;
Oui, mon frère, il n'est plus que la Parque inhumaine
Qui puisse féparer Thyefte de Plifthène ;
Vous le verrez bien-tôt, un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi :
J'avois cru cependant qu'une pleine affurance
Devoit fuivre.....

T H Y E S T E.

Ah ! Seigneur, ce reproche m'offense.

A T R E' E.

Qu'on cherche la princesse, allez, & qu'en ces lieux
Plifthène fans tarder fe présente à fes yeux.
Il faut.....

On apporte la Coupe.

Mais j'aperçois la Coupe de nos pères
Voici le nœud facré de la paix de deux frères,
Elle vient à propos pour raffurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.

Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée,
 En croira mieux peut-être à la Coupe sacrée.
 Thyeste veut-il bien qu'elle achève en ce jour
 De réunir deux cœurs désunis par l'amour?
 Pour engager un frère à plus de confiance,
 Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.

Il prend la Coupe de la main d'Eurysthène.

THYESTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, Seigneur,
 Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
 Que voudroit désormais me ravir votre haine,
 Après m'avoir rendu mes États & Plifhène?
 Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
 Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
 Eurysthène, donnez, laissez-moi l'avantage
 De jurer le premier sur ce précieux gage.
 Mon cœur à son aspect de son trouble est remis,
 Donnez; mais cependant je ne vois point mon fils.

Il prend la Coupe des mains d'Atrée.

ATRÉE.

à ses Gardes.

Il n'est point de retour! Rassurez-vous, mon frère,
 Vous reverrez bien-tôt une tête si chère:
 C'est de notre union le nœud le plus sacré;
 Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE.

THYESTE.

Soyez donc les garans du salut de Thyeste,
Coupe de nos Ayeux, & vous Dieux que j'atteste;
Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix!
Et vous, frère, aussi cher que ma fille & Plifhène,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide! ah grands Dieux! quelle horreur!
C'est du sang! tout le mien se glace dans mon cœur,
Le soleil s'obscurcit, & la Coupe sanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante,
Je me meurs. Ah mon fils! qu'êtes-vous devenu!

SCÈNE DERNIÈRE.

ATREE, THYESTE, THEODAMIE,
EURYSTHÈNE, LEONIDE,
GARDÉS.

THEODAMIE.

L'AVEZ-VOUS pû souffrir, Dieux cruels! qu'ai-je vû?
Ah, Seigneur! votre fils, mon déplorable frère,
Vient d'être pour jamais privé de la lumière.

THYESTE.

Mon fils est mort, cruel, dans ce même palais,
 Et dans le même instant où l'on m'offre la paix !
 Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
 Barbare, c'est du sang que ta main me présente !
 O terre, en ce moment peux-tu nous soutenir !
 O de mon songe affreux triste ressouvenir !
 Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton père ?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce sang ?

THYESTE.

Je reconnois mon frère.

ATRÉE.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager,
 Ne point forcer ce frère, ingrat, à se venger.

THYESTE.

Grands Dieux, pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre !
 Montre, que les enfers ont vomis sur la terre,
 Affouvis la fureur dont ton cœur est épris,
 Joins un malheureux père à son malheureux fils,
 A ses mânes sanglans donne cette victime,
 Et ne t'arrêtes point au milieu de ton crime ;
 Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux,
 Dont tu viens de chasser & le jour & les Dieux !

A T R E E.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gemiffemens je connois ta douleur,
Comme je le voulois tu reffens ton malheur;
Et mon cœur qui perdoit l'efpoir de fa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs fon unique efpérance.
Tu fouhaites la mort, tu l'implores, & moi
Je te laiffe le jour pour me venger de toi.

T H Y E S T E.

Tu t'en flates en vain, & la main de Thyefte
Saura bien te priver d'un plaifir fi funefte.

Il fe tue.

T H E O D A M I E.

Ah, Ciel!

T H Y E S T E.

Confolez-vous, ma fille, & de ces lieux
Fuyez, & remettez votre vengeance aux Dieux;
Contente par vos pleurs d'implorer leur juftice,
Allez loin de ce traître attendre fon fupplice:
Les Dieux que ce parjure a fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi,
Le Ciel me le promet, la Coupe en eft le gage,
Et je meurs.

Y ij

A T R É E .

A ce prix j'accepte le présage :
 Ta main en t'immolant a comblé mes souhaits,
 Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

F I N.

ELECTRE.

TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

CLYTEMNESTRE, Veuve d'Agamemnon, & femme d'E'giste.

ORESTE, Fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, Roi de Mycènes, élevé sous le nom de Tydée.

E'LECTRE, Sœur d'Oreste.

E'GISTHE, Fils de Thyeste, meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, Fils d'E'giste, mais d'une autre mère que Clytemnestre.

IPHIANASSE, Sœur d'Itys.

PALAMEDE, Gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien Officier d'Agamemnon.

ANTENOR, Confident d'Oreste.

MELITE, Confidente d'Iphianasse.

GARDES.

La Scène est à Mycènes dans le palais de ses Rois.



ELECTRE.

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELECTRE.

TÉMOIN du crime affreux que poursuit ma vengeance,
 O nuit, dont tant de fois j'ai troublé le silence,
 Insensible témoin de mes vives douleurs,
 E'lectre ne vient plus te confier des pleurs :
 Son cœur las de nourrir un désespoir timide,
 Se livre enfin sans crainte au transport qui le guide.
 Favorisez, grands Dieux, un si juste courroux,
 E'lectre vous implore, & s'abandonne à vous.
 Pour punir les forfaits d'une race funeste,
 J'ai compté trop long-temps sur le retour d'Oreste :

C'est former des projets & des vœux superflus ;
Mon frère malheureux sans doute ne vit plus.
Et vous, mânes sanglans du plus grand roi du monde,
Triste & cruel objet de ma douleur profonde,
Mon père, s'il est vrai que sur les sombres bords
Les malheurs des vivans puissent toucher les morts,
Ah ! combien doit frémir ton ombre infortunée
Des maux où ta famille est encor destinée !
C'étoit peu que les tiens altérés de ton sang
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc ;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon père
Fût pour comble d'horreurs le crime de ma mère ;
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils,
Et que dans mes malheurs E'giste qui me brave,
Sans respect, sans pitié traite E'lectre en esclave :
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
Itys, jusqu'à ta fille ose lever les yeux.
Des Dieux & des mortels E'lectre abandonnée,
Doit ce jour à son sort s'unir par l'hyménée,
Si ta mort m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime ?
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons sa fureur, par de plus nobles coups,
Allons à ces autels, où m'attend son époux,

Immoler

Immoler avec lui l'amant qui nous outrage,
 C'est-là le moindre effort digne de mon courage;
 Je le dois..... d'où vient donc que je ne le fais pas?
 Ah! si c'étoit l'amour qui me retint le bras!
 Pardonne, Agamemnon, pardonne, ombre trop chère,
 Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultère:
 Ta fille de concert avec tes assassins
 N'a point porté sur toi de parricides mains:
 J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable;
 E'lectre cependant n'en est pas moins coupable;
 Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
 N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
 Mais Arcas ne vient point; fidèle en apparence,
 Trahit-il en secret le soin de ma vengeance?
 Il vient, rassurons-nous.

S C E N E I I.

ELECTRE, ARCAS.

ELECTRE.

PLEINE d'un juste effroi,
 Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi;
 Je craignois qu'un ami qui pour moi s'intéresse,
 N'osât plus..... mais quoi! seul!

A R C A S.

Malheureuse princesse,
Hélas ! que votre sort est digne de pitié !
Plus d'amis, plus d'espoir.

E L E C T R E.

Quoi ! leur vaine amitié,
Après tant de sermens.....

A R C A S.

Non, n'attendez rien d'elle,
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zèle :
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens amis,
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.
Qu'Oreste, disent-ils, vienne par sa présence
Raffûrer des amis armés pour sa vengeance.
Palamède, chargé d'élever ce héros,
Promettoit avec lui de traverser les flots ;
Son fils même avant eux devoit ici se rendre :
C'est se perdre, sans eux qu'oser rien entreprendre ;
Bien-tôt de nos projets la mort seroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce guerrier, dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces États,
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras,

Qui chassant les deux rois de Corinthe & d'Athènes,
De morts & de mourans vient de couvrir nos plaines,
Hier avant la nuit parut dans ce palais :
Cet étranger qu'Egiste a comblé de bienfaits,
A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille,
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au seul nom du tyran que votre ame déteste,
On frémit ; cependant on veut revoir Oreste.
Mais le jour qui paroît me chasse de ces lieux ;
Je crois voir même Itys : Madame, au nom des Dieux,
Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flâme :
Faites que votre hymen se diffère d'un jour,
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

E L E C T R E.

Cessez de me flatter d'une espérance vaine.
Allez, lâches amis, qui trahissez ma haine,
Electre saura bien sans Oreste & sans vous,
Ce jour même à vos yeux signaler son courroux.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS.

ELECTRE.

EN des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,
Fils d'Egiste, oses-tu mettre un pied téméraire?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par sa douleur.
D'un amour malheureux la triste inquiétude
Me faisoit de la nuit chercher la solitude:
Pardonnez, si l'amour tourne vers vous mes pas;
Itys vous fouhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ELECTRE.

Dans l'état où je suis, toujours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presqu'éteints dans les larmes?
Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, & respectes mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine,
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?

A peine je vous vis , que mon ame éperdue
 Se livra sans réserve au poison qui me tue.
 Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous ,
 Qu'ai - je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux ?
 De votre illustre sang conservant ce qui reste ,
 J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste :
 Moins attentif au soin de veiller sur ses jours ,
 Déjà plus d'une main en eût tranché le cours :
 Plus accablé que vous du sort qui vous opprime ,
 Mon amour malheureux fait encor tout mon crime ;
 Enfin , pour vous forcer à vous donner à moi ,
 Vous savez si jamais j'exigeai rien du Roi.
 Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse ;
 Ne m'en imputez point la cruelle injustice :
 Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous ,
 Si c'étoit votre aveu qui me fit votre époux.
 Ah ! par pitié pour vous , princesse infortunée ,
 Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée :
 Puisqu'il faut l'achever , ou descendre au tombeau ,
 Laissez - en à mes feux allumer le flambeau ;
 Régnez donc avec moi , c'est trop vous en défendre ;
 C'est un sceptre qu'un jour E'giste veut vous rendre.

E' L E C T R E.

Ce sceptre est - il à moi , pour me le destiner ?
 Ce sceptre est - il à lui , pour te l'oser donner ?

C'est en vain qu'en esclave il traite une princesse.
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse ;
Qu'il fasse que ces fers dont il s'est tant promis ,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils.
Cesses de te flatter d'une espérance vaine ;
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Egiste ne prétend te faire mon époux ,
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups :
Mais fais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête ,
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête ?
A ces conditions je souscris à tes vœux ,
Ma main fera le prix d'un coup si généreux.
Electre n'attend point cet effort de la tienne ,
Je connois ta vertu , rends justice à la mienne.
Crois-moi , loin d'écouter ta tendresse pour moi ,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi :
Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre ,
Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.
Malheureux , de tes vœux quel peut être l'espoir ?
Hélas ! quand je pourrois , rebelle à mon devoir ,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes ,
Ma vertu t'en feroit bien-tôt les plus grands crimes.
Je te haïrai moins , fils d'un prince odieux ;
Ne sois point , s'il se peut , plus coupable à mes yeux ;
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est éprise.
Que peux-tu souhaiter ? Itys , qu'il te suffise

Qu'Electre toute entière à son inimitié,
 Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.
 Mais Clytemnestre vient : Ciel ! quel dessein l'amène ?
 Te fers-tu contre moi du pouvoir de la Reine ?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE,
 ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

DIEUX puissans , dissipez mon trouble & mon effroi ,
 Et chassez ces horreurs loin d'Egiste & de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? où courez-vous, Madame ?
 Vous vous plaignez , quel trouble a pû saisir votre ame ?

CLYTEMNESTRE.

Prince , jamais effroi ne fut égal au mien ;
 Mais ce récit demande un secret entretien.
 Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.
à ses Gardes.

Qu'on fache en ce moment si je puis voir Egiste.
 Mais vous , qui vous guidoit aux lieux où je vous voi ?
 Electre se rend-elle aux volontés du Roi ?

A votre heureux destin la verrons-nous unie ?
Sait-elle à résister qu'il y va de sa vie ?

I T Y S.

Ah ! d'un plus doux langage empruntons le secours ,
Madame, épargnez-lui de si cruels discours ;
Adoucissez plutôt sa triste destinée ,
E'lectre n'est déjà que trop infortunée :
Je ne puis la contraindre, & mon esprit confus....

C L Y T E M N E S T R E.

Par ce raisonnement je conçois ses refus ,
Mais pour former l'hymen & de l'un & de l'autre ,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est pour vous, de son sort prendre trop de souci :
Allez, dites au Roi que je l'attends ici.

S C E N E V.

C L Y T E M N E S T R E, E L E C T R E.

C L Y T E M N E S T R E.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mère ;
Vous bravez de ce nom le sacré caractère ;
Et lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,
E'lectre semble encor défier mon courroux.

Bravez-le ,

Bravez-le, mais du moins du fort qui vous accable,
 N'accusez donc que vous, princesse inexorable.
 Je fléchissois un roi de son pouvoir jaloux ;
 Un héros par mes soins devenoit votre époux :
 Je voulois, par l'hymen d'Itys & de ma fille,
 Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille ;
 Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
 Je ne dis plus qu'un mot, Itys brûle pour vous,
 Ce jour même à son fort vous devez être unie ;
 Si vous n'y soucrivez, c'est fait de votre vie.
 E'giste est las de voir son esclave en ces lieux
 Exciter par ses pleurs les hommes & les Dieux.

E L E C T R E.

Contre un tyran si fier, juste ciel! quelles armes!
 Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes?
 Ah! Madame, est-ce à vous d'irriter mes ennuis?
 Moi son esclave! hélas! d'où vient que je le suis?
 Moi l'esclave d'E'giste! ah, fille infortunée!
 Qui m'a fait son esclave! & de qui suis-je née?
 E'toit-ce donc à vous de me le reprocher?
 Ma mère, si ce nom peut encor vous toucher,
 S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
 Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée ;
 Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;
 Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau,

Au fils de l'inhumain qui me priva d'un père,
 Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frère.
 Et de ma main encore il ose disposer !
 Cet hymen sans horreur se peut-il proposer ?
 Vous m'aimez, pourquoi ne vous suis-je plus chère ?
 Ah ! je ne vous hais point, & malgré ma misère,
 Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
 Ce n'est que du tyran dont je me plains aux Dieux.
 Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon père,
 Faites-moi souvenir que vous êtes ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi,
 Lorsque ton hymen seul peut désarmer le Roi ?
 Souscris sans murmurer au sort qu'on te prépare,
 Et cesses de gémir de la mort d'un barbare,
 Qui, s'il eût pû trouver un second Ilion,
 T'auroit sacrifiée à son ambition.
 Le cruel qu'il étoit, bourreau de sa famille,
 Osa bien à mes yeux faire égorger ma fille.

ELECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux.
 S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous ?
 Si le Ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,
 Réduisit ce héros à verser son sang même,

Du moins, en se privant d'un sang si précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux :
Mais vous, qui de ce sang immolez ce qui reste,
Mère dénaturée & d'Electre & d'Oreste,
Ce n'est point à des Dieux jaloux de leurs autels,
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.
Il paroît l'inhumain : à cette affreuse vûe
Des plus cruels transports je me sens l'ame émûe.

S C E N E V I.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE,
ELECTRE.

EGISTHE.

MADAME, quel malheur troublant votre sommeil,
Vous a fait de si loin devancer le soleil ?
Quel trouble vous faisit, & quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage ?
Mais Electre avec vous, que fait-elle en ces lieux ?
Auriez-vous pû fléchir ce cœur audacieux ?
A mes justes desirs aujourd'hui moins rébelle,
A l'hymen de mon fils Electre consent-elle ?
Voit-elle sans regret préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour ?

Aa ij

ELECTRE.

Oui, tu peux désormais en ordonner la fête,
 Pour cet heureux hymen ma main est toute prête :
 Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
 Et je la garde à qui te percera le flanc.

EGISTHE.

Cruelle, si mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
 J'éprouverois bien-tôt jusqu'ou va ta constance.

SCENE VII.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

SEIGNEUR, n'irritez point son orgueil furieux,
 Si vous sâviez les maux que m'annoncent les Dieux....
 J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
 N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
 Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
 Pour la troisième fois se livroient au sommeil,
 Quand j'ai cru par des cris terribles & funèbres
 Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
 Je suivois malgré moi de si lugubres cris,
 Je ne fais quel remords agitoit mes esprits;

Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui sembloit cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert,
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron la malheureuse E'lectre
A grands pas où j'étois sembloit guider un spectre.
Je fuyois, il me fuit. Ah! Seigneur, à ce nom
Mon sang se glace : hélas! c'étoit Agamemnon.
Arrêtes, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
Voici de tes forfaits le terme redoutable;
Arrête, épouse indigne, & frémis à ce sang,
Que le cruel E'gisthe a tiré de mon flanc.
Ce sang qui ruisseloit d'une large blessure,
Sembloit, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien :
Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien
Que j'en ai vû renaître un monstre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx frappé par ses mugissemens,
A long-temps répondu par des gémissemens.
Vous êtes accouru, mais le monstre en furie
D'un seul coup à mes pieds vous a jeté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

EGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge ;
Un présage si noir n'est cependant qu'un songe
Que le sommeil produit & nous offre au hasard,
Où, bien plus que les Dieux, nos sens ont souvent part.
Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste ?
Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je saurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'est en vain que Samos la défend contre moi ;
Qu'elle tremble à son tour pour elle & pour son roi.
Athènes désormais de ses pertes lassée,
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée ;
Et le roi de Corinthe épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre,
Sans la tête d'Oreste il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le Ciel m'offre une main
Dont j'attends pour moi-même un secours plus certain.
Ce héros défenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Electre & sa fierté,
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,

Les transports de mon fils : mais s'il peut la contraindre
 A recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre ;
 Et la main que prétend employer mon courroux ,
 Mettra bien-tôt le comble à mes vœux les plus doux.
 Mais ma fille paroît ; Madame, je vous laisse,
 Et je vais travailler au repos de la Grèce.

SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE,
 MELITE.

IPHIANASSE.

ON dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
 Madame, cette nuit a troublé votre cœur.
 Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
 Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits,
 Mon cœur s'en est troublé, la frayeur l'a surpris :
 Mais pour en détourner les funestes auspices,
 Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.

*S C E N E I X.**I P H I A N A S S E, M E L I T E.**I P H I A N A S S E.*

*M*ÉLITE, plût au Ciel qu'en proie à tant d'ennuis,
Un songe seul eût part à l'état où je suis !
Plût au Ciel que le sort dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer !

M E L I T E.

Madame, quel langage !

Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la constante paix que goûtoit votre cœur ?

I P H I A N A S S E.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse,
Et ce calme si doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux écoulés sans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

M E L I T E.

A finir nos malheurs, quoi ! lorsque tout conspire,
Qu'un roi jeune & puissant à votre hymen aspire,
Votre cœur désolé se consume en regrets ?
Quels sont vos déplaisirs ? ou quels sont vos souhaits ?

Corinthe

Corinthe avec la paix vous demande pour reine :
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

I P H I A N A S S E.

Plût aux Dieux que ce jour qui te paroît si beau,
Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau !
Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes ,
N'irrites point mes maux, & fais grâce à mes larmes.
Il te souvient encor de ces temps où sans toi
Nous fortimes d'Argos à la fuite du Roi.
Tout sembloit menacer le trône de Mycènes,
Tout cédoit aux deux rois de Corinthe & d'Athènes :
Pour retarder du moins un si cruel malheur,
Mon frère sans succès fit briller sa valeur ;
Egiste fut défait, & trop heureux encore
De pouvoir se jeter dans les murs d'Épidaure.
Tu fais tout ce qu'alors fit pour nous ce héros
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace,
Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
Quels exploits ! non , jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur.
Je le vis, & le mien illustrant sa victoire,
Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire.
Heureuse ! si mon ame en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur :

Mais hier je revis ce vainqueur redoutable
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguisant la voix,
En vain sur sa valeur je le louai cent fois ;
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux & ma reconnoissance :
Il souûpire, Mélite, inquiet & distrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.
Sans doute, il aime ailleurs ; & loin de se contraindre...
Que dis-je, malheureuse ! est-ce à moi de m'en plaindre ?
Esclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'espoir ?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?
N'importe, détournons l'hymen qu'on me prépare,
Je ne puis y souscrire : allons trouver le Roi,
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

EMBRASSES-MOI, reviens de ta surprise extrême,
 Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui-même,
 Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux,
 Parmi des ennemis défiants, furieux !
 Au plaisir de vous voir, ciel ! quel trouble succède !
 Dans le palais d'Argos le fils de Palamède,
 D'une pompeuse Cour attirant les regards,
 Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts !
 Je fais jusques où va la valeur de Tydée,
 D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée ;
 Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
 A la Cour d'un tyran.....

TYDÉE.

Cesses de t'étonner.

Bb ij

Le vainqueur des deux rois de Corinthe & d'Athènes,
 Le guerrier défenseur d'Egiste & de Mycènes,
 N'est autre que Tydée.

A N T E' N O R.

Et quel est votre espoir ?

T Y D E' E.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux favoir,
 Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amène ;
 Que dit-on à Samos ? que fait l'heureux Thyrrhène ?

A N T E' N O R.

Ce grand roi qui chérit Oreste avec transport,
 Depuis plus de six mois incertain de son sort,
 Alarmé chaque jour & du sien & du vôtre,
 M'envoie en ces climats vous chercher l'un & l'autre :
 Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblés.
 Le fils d'Agamemnon. . . . Seigneur, vous vous troublez ;
 Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,
 Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.
 De tout ce que je vois mon esprit éperdu. . . .

T Y D E' E.

Anténor, c'en est fait, Tydée a tout perdu.

A N T E' N O R.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystère.

TYDÉE.

Oreste est mort.

ANTÉNOR.

Grands Dieux !

TYDÉE.

Et je n'ai plus de père.

ANTÉNOR.

Palamède n'est plus ! ah destins rigoureux !
Et qui vous l'a ravi ! par quel malheur affreux.

TYDÉE.

Tu fais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;
Tu fais que Palamède, avant que de s'y rendre ,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos ,
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine :
Nous partimes comblés des bienfaits de Thyrrhène ,
Tout nous favorisoit, nous voguames long - temps
Au gré de nos désirs bien plus qu'au gré des vents :
Mais signalant bien - tôt toute son inconstance ,
La mer en un moment se mutine & s'élançe ,
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre éclairant seule une nuit si profonde ,
A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ,

Bb iij

Et comme un tourbillon embrassant nos vaisseaux,
 Semble en source de feu bouillonner sur les eaux :
 Les vagues quelquefois nous portant sur leurs cimes,
 Nous font rouler après sous de vastes abymes,
 Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
 Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.
 Le pilote effrayé, que la flamme environne,
 Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
 A travers les écueils notre vaisseau poussé,
 Se brise, & nage enfin sur les eaux dispersé.
 Dieux ! que ne fis-je point dans ce moment funeste
 Pour sauver Palamède, & pour sauver Oreste ?
 Vains efforts ! la lueur qui partoit des éclairs
 Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts ;
 Tout périt.

A N T E N O R.

Eh comment dans ce désordre extrême
 Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même ?

T Y D E E.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort ;
 Mais j'y courois en vain : la rigueur de mon sort
 A de plus grands malheurs me réservoir encore,
 Et me jeta mourant vers les murs d'Épidaure.
 Itys me secourut, & de mes tristes jours
 Malgré mon désespoir il prolongea le cours.

Juges de ma douleur, quand je fus que ma vie
Étoit le prix des soins d'une main ennemie.
Des périls de la mer Tydée enfin remis,
Une nuit alloit fuir loin de ses ennemis,
Lorsque la même nuit d'un vainqueur en furie
Épidaure éprouva toute la barbarie.
Figures - toi les cris, le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble soudain je m'arme avec fureur,
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut presser Égiste, ou s'il faut le défendre.
L'ennemi cependant occupoit les remparts,
Et sur nous à grands cris fondoit de toutes parts.
Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,
Et ma haine bien-tôt à d'autres soins fit place :
Ses pleurs, son désespoir, Itys prêt à périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir !
Oreste ne vit plus ; mais pour la sœur d'Oreste
Il faut de ses États conserver ce qui reste,
Me disois - je à moi-même, & loin de l'accabler,
Secourir le tyran qu'on devoit immoler ;
Je chasserai plutôt Égiste de Mycènes,
Que d'en chasser les rois de Corinthe & d'Athènes.
Par ce motif secret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,
Du soldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre du moins mon exemple l'engage ;

Et le vainqueur pressé pâlisant à son tour,
 Vers son camp à grands pas médite son retour.
 Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse ?
 J'en fis trop, Anténor, je revis la princesse ;
 C'est t'en apprendre assez, le reste t'est connu.
 D'un péril si pressant E'giste revenu,
 Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
 Deux rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
 Je porte la terreur chez des peuples heureux,
 Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

A N T E' N O R.

Ah ! Seigneur, falloit-il, à l'amour trop sensible,
 Armer pour un tyran votre bras invincible ?
 Et que prétendez-vous d'un succès si honteux ?

T Y D E' E.

Anténor, que veux-tu ? prends pitié de mes feux,
 Plains mon sort ; non, jamais on ne fut plus à plaindre ;
 Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre.
 Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
 Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
 Entraîné, malgré moi, dans ce palais funeste,
 Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
 Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux ;
 La superbe Mycène offre un temple à mes yeux.

Je cours

Je cours y consulter le Dieu qu'on y révère,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste & de mon père:
Mais à peine aux autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné;
Le temple retentit d'un funèbre murmure,
Je ne suis cependant meurtrier, ni parjure.
J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect;
Le Prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et sourd à mes souhaits refuse de répondre:
Sous ses pieds & les miens tout semble se confondre,
L'autel tremble, le Dieu se voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'Antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le Ciel en courroux fait gronder sous la terre.
Je l'avoue, Anténor, je sentis la frayeur
Pour la première fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succède un long silence;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
Écoutes-moi, grand Dieu, sois sensible à mes cris;
D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la prière,
Daignes sur ce qu'il craint lui prêter ta lumière.
Alors, parmi les pleurs & parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots:
*Cesses de me presser sur le destin d'Oreste,
Pour en être éclairci tu m'implores en vain;*

Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste :
Redoutes pour toi-même un semblable destin.
Appaises cependant les mânes de ton père :
Ton bras seul doit venger ce héros malheureux ,
D'une main qui lui fut bien fatale & bien chère ;
Mais crains en le vengeant le sort le plus affreux.
 Une main qui lui fut bien fatale & bien chère !
 Ma mère ne vit plus, & je n'ai point de frère.
 Juste Ciel ! & sur qui doit tomber mon courroux ?
 De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous ;
 Allons trouver le Roi..... mais je vois la Princesse :
 Ah ! fuyons ; mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse ;
 Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.....

S C E N E I I.

IPHIANASSE, TYDEE, MELITE,
ANTENOR.

I P H I A N A S S E.

AH ! Mélite, que vois-je ? On disoit qu'en ce lieu
 En ce moment, Seigneur, mon père devoit être :
 Je croyois.....

T Y D E E.

En effet, il y devoit paroître,

Madame, même soin nous conduisoit ici ;
 Vous y cherchez le Roi, je l'y cherchois aussi.
 Pénétré des bienfaits qu'Egiste me dispense,
 Je venois plein de zèle & de reconnoissance
 Rendre grace à la main qui les répand sur moi,
 Et dans le même temps prendre congé du Roi.

I P H I A N A S S E.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre ;
 Moi-même en ce moment j'ai peine à le comprendre.
 Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
 Et dépouiller l'Etat de son plus ferme appui ?
 Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée :
 La victoire sans vous seroit-elle assurée ?

T Y D E E.

Oui, Madame, & vos yeux n'ont-ils pas tout soumis ?
 Le Roi peut-il encor craindre des ennemis ?
 Que ne vaincrez-vous point ? quelle haine obstinée
 Tiendroit contre l'espoir d'un illustre hyménée ?
 Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé
 Sur cet espoir flatteur a déjà désarmé ;
 Et si j'en crois la Cour, cette grande journée
 Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

I P H I A N A S S E.

Non, le Roi de Corinthe en est en vain épris,
 Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

TYDEE.

Quoi ! la tête d'Oreste ! ah ! la paix est conclue ,
 Madame , & de ces lieux ma fuite est résolue .
 Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras .
 Ah ! quel indigne prix met-on à vos appas !
 Juste Ciel ! se peut-il qu'une loi si cruelle
 Fasse de vous le prix d'une main criminelle ?
 Ainsi dans sa fureur le plus vil assassin
 Pourra donc à son gré prétendre à votre main ,
 Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime ,
 Un héros ne pourroit l'obtenir sans un crime ?
 Ah ! si pour se flatter de plaire à vos beaux yeux
 Il suffisoit d'un bras toujours victorieux ,
 Peut-être à ce bonheur aurois-je pû prétendre .
 Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre ,
 Quels efforts , quels travaux , quels illustres projets
 N'eût point tentés ce cœur charmé de vos attraits ?

IPHIANASSE.

Seigneur.....

TYDEE.

Je le vois bien , ce discours vous offense .
 Je n'ai pû vous revoir , & garder le silence ;
 Mais je vais m'en punir par un exil affreux ,
 Et cacher loin de vous un amant malheureux ,

Qui trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

I P H I A N A S S E.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler :
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colère
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi ;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

S C E N E I I I.

T Y D E E, A N T E N O R.

T Y D E E.

QU'AI-JE dit? où laiffai-je égarer mes esprits?
Moi parler pour me voir accabler de mépris!
Les ai-je mérités, cruelle Iphianasse?
Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace?
Que venois-je chercher dans ce cruel séjour?
Moi dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour!
Rappelions ma fureur. Oreste, Palamède.....
Ah, contre tant d'amour inutile remède!

Que servent ces grands noms, dans l'état où je suis,
 Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis?
 Ah! fuyons, Anténor, & loin d'une cruelle
 Courons où mon devoir, où l'Oracle m'appelle;
 Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
 Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.
 Le Roi vient, dans mon trouble il faut que je l'évite.

S C E N E I V.

E G I S T H E, T Y D E E, A N T E N O R.

E G I S T H E.

DEMEUREZ, & souffrez qu'envers vous je m'acquitte.
 Ainsi que le héros brille par ses exploits,
 La grandeur des bienfaits doit signaler les rois.
 Tout parle du guerrier qui prit notre défense,
 Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance:
 Il est temps cependant que mes heureux sujets,
 Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
 Que pourriez-vous penser, & que diroit la Grèce?
 Mais quoi! vous soupirez; quelle douleur vous presse?
 Malgré tous vos efforts elle éclate, Seigneur;
 Un déplaisir secret trouble votre grand cœur:
 Même ici mon abord a paru vous surprendre.
 Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre?

T Y D E E.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous ;
 Je crains peu qu'un grand roi puisse en être jaloux :
 Permettez cependant qu'à mon devoir fidèle,
 Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
 J'ai fait peu pour Égiste, & de quelque succès
 Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
 S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
 Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire :
 Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits ;
 Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ?
 J'en suis comblé, Seigneur, mon ame est satisfaite ;
 Je ne demande plus qu'une libre retraite.

E G I S T H E.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ ;
 Argos perdrait en vous son plus ferme rempart :
 Des héros tels que vous, si-tôt qu'on les possède,
 Sont pour les plus grands rois d'un prix à qui tout cède.
 Heureux si je pouvois par les plus forts liens
 Attacher pour jamais vos intérêts aux miens.
 Je vous dois le salut de toute ma famille,
 Et ne veux point sans vous disposer de ma fille.

T Y D E E.

Ciel ! où tend ce discours ?

E' G I S T H E .

Oui, Seigneur, c'est en vain
 Qu'avec la paix un roi me demande sa main :
 Quelqu'éclatant que soit un pareil hyménée,
 Au fort d'un autre époux ma fille est destinée.
 Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
 Tout le péril que fuit le refus de la paix.
 Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.
 J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
 Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
 L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
 Qui me poursuit moi-même, & que mon cœur déteste ;
 Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste :
 Ma fille est à ce prix, & cet effort si grand
 Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

T Y D E E .

De moi, Seigneur, de moi ! juste Ciel !

E' G I S T H E .

De vous-même,
 Calmez de ce transport la violence extrême.
 Quelle horreur vous inspire un si juste dessein ?
 Je demande un vengeur, & non un assassin.
 Lorsque pour détourner ma mort qu'il a jurée,
 J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,
 Je n'ai

Je n'ai point prétendu, Seigneur, que votre bras
 Le fit couler ailleurs qu'au milieu des combats.
 Oreste voit par-tout voler sa renommée ;
 La Grèce en est remplie, & l'Asie alarmée ;
 Ses exploits seuls devoient vous en rendre jaloux ;
 C'est le seul ennemi qui soit digne de vous :
 Courez donc l'immoler, c'est la seule victoire,
 Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
 Dites un mot, Seigneur, soldats & matelots
 Seront prêts avec vous de traverser les flots.
 Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne
 De porter votre cœur à cet effort insigne,
 Pour vous associer à ce rang glorieux,
 Je ne consulte point quels furent vos ayeux.
 Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,
 On est du sang des Dieux, ou digne au moins d'en être.
 Quoi qu'il en soit, Seigneur, pour servir mon courroux,
 Je ne veux qu'un héros, & je le trouve en vous.
 Me serois-je flatté d'une vaine espérance,
 Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance ?
 Vous ne répondez point. Ah ! qu'est-ce que je voi ?

T Y D E E.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.
 Mais il faut aujourd'hui par plus de confiance
 Payer de votre cœur l'affreuse confiance.
 Votre fille, Seigneur, est d'un prix à mes yeux,

Au dessus des mortels, digne même des Dieux.
 Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianasse ;
 Tout mon respect n'a pû surmonter mon audace ;
 Je l'aime avec transport, mon trop sensible cœur
 Peut à peine suffire à cette vive ardeur :
 Mais quand avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime
 L'Univers m'offriroit la puissance suprême ,
 Contre votre ennemi bien-loin d'armer mon bras,
 Je ne fais point quel sang je ne répandrois pas.
 Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.
 Qui moi, grands Dieux ! qui moi, vous immoler Oreste ?
 Ah ! quand vous le croyez seul digne de mes coups,
 Savez-vous qui je suis ! & me connoissez-vous ?
 Quand même ma vertu n'auroit pû l'en défendre,
 N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre ?
 Ah ! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce héros,
 Aux dépens de mes jours l'avoir sauvé des flots !
 Mais, hélas ! c'en est fait, Oreste & Palamède.....

E G I S T H E.

Ils sont morts ! quelle joie à mes craintes succède !
 Grands Dieux, qui me rendez le plus heureux des Rois,
 Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?
 Mon ennemi n'est plus ! ce que je viens d'entendre
 Est-il bien vrai, Seigneur ! daignez au moins m'apprendre
 Comment le juste Ciel a terminé son sort,
 En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort.

T Y D E E.

Mes pleurs. Mais au transport dont votre ame est éprise,
Je me repens déjà de vous l'avoir apprise.

Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir ;

Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir ;

Je ne ressens que trop sa perte déplorable,

Sans m'imposer encore un récit qui m'accable.

E G I S T H E.

Je ne vous presse plus, Seigneur, sur ce récit ;

Oreste ne vit plus, son trépas me suffit :

Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense ;

Et quand le Ciel sans vous a rempli ma vengeance,

Puisque c'est vous du moins qui me l'avez appris,

Je crois vous en devoir toujours le même prix.

Je vous l'offre, acceptez-le, aimons-nous l'un & l'autre ;

Vous fites mon bonheur, je veux faire le vôtre.

Sur le trône d'Argos désormais affermi,

Qu'Egiste en vous, Seigneur, trouve un gendre, un ami.

Si sur ce choix votre ame est encore incertaine,

Je vous laisse y penser, & je cours chez la Reine.

T Y D E E.

Et moi de toutes parts de remords combattu,

Je vais sur mon amour consulter ma vertu.

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TYDEE.

ELECTRE veut me voir ! ah ! mon ame éperdue
 Ne souûtiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vûe.
 Trop infidèle ami du fils d'Agamemnon,
 Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom ?
 Lui dire que je suis le fils de Palamède ?
 Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succède ?
 Qu'Oreste me fut cher, que de tant d'amitié
 L'amour me laisse à peine un reste de pitié ?
 Que loin de secourir une triste victime,
 J'abandonne sa sœur au tyran qui l'opprime ?
 Que cette même main qui dut trancher ses jours,
 Par un coupable effort en prolonge le cours ?
 Et que prête à former des nœuds illégitimes
 Peut-être cette main va combler tous mes crimes ?
 Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
 Le reste infortuné d'un sang si précieux ?
 Mais, seroit-ce trahir les mânes de son frère,
 Que de vouloir d'Electre adoucir la misère ?

D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,
 Je puis dans ses malheurs lui faire un sort plus doux.
 D'ailleurs, un roi puissant m'offre son alliance;
 Je n'ai pour l'obtenir dignité ni naissance.
 Que me sert ma valeur étant ce que je suis,
 Si ce n'est pour jouir d'un fort..... lâche, poursuis.
 Je ne m'étonne plus si les Dieux te punissent,
 A ton fatal aspect si les autels frémissent.
 Ah! cesses sur l'amour d'excuser le devoir,
 Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir.
 D'Electre en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre;
 Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te surprendre?
 Qu'un feu..... mais quel objet se présente à mes yeux?
 Dieux! quels tristes accens font retentir ces lieux?
 C'est une esclave en pleurs; hélas! qu'elle a de charmes!
 Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes!
 Que je me sens touché de ses gémissemens!
 Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!

SCÈNE II.

ELECTRE, TYDEE.

ELECTRE *à part.*

DIEUX puissans, qui l'avez si long-temps poursuivie,
 Épargnez-vous encore une mourante vie!

Je ne le verrai plus, inexorables Dieux,
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.

TYDEE.

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse?

ELECTRE.

Hélas ! qui ne connoît mon nom & mes malheurs ?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs ?
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang, o malheureux Oreste !

TYDEE.

Ah, juste Ciel ! quel nom avez-vous prononcé !
A vos pleurs, à ce nom que mon cœur est pressé !
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !
Ah ! je vous reconnois à de si tendres plaintes,
Malheureuse princesse, est-ce vous que je voi ?
Electre en quel état vous offrez-vous à moi ?

ELECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egiste, aux fers abandonnée ?
Mais Oreste, Seigneur, vous étoit-il connu ?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est émû.

TYDÉE.

Dieux, s'il m'étoit connu ! Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?

Dieux, s'il m'étoit connu ce prince généreux :

Ah ! Madame, c'est moi qui de son sort affreux
Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ELECTRE.

Il est donc vrai, Seigneur ! & la Parque cruelle

M'a ravi de mes vœux & l'espoir & le prix !

Mais, quel étonnement vient frapper mes esprits ?

Vous, qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,

N'êtes-vous pas, Seigneur, ce guerrier invincible,

D'un tyran odieux trop zélé défenseur ?

Qui peut donc pour Electre attendrir votre cœur ?

Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,

Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Eh ! que diriez-vous donc, si mon indigne cœur

De ses coupables feux vous découvroit l'horreur ?

De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possède,

Si vous voyez en moi le fils de Palamède ?

ELECTRE.

De Palamède ! vous ! qu'ai-je entendu, grands Dieux !

Mais vous ne l'êtes point, Tydée est vertueux ;

Il n'eût point fait rougir les mânes de son père,
 Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frère,
 Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort :
 Si vous étiez Tydée, E'giste seroit mort ;
 Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
 Il eût de ce tyran immolé la famille.
 De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur,
 Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

T Y D E E.

A mes remords du moins faites grace, Madame,
 Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flâme,
 Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens ;
 Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les siens ?
 Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
 Ni tout ce que mon bras a fait dans E'pidaure :
 J'ai dû tout immoler à votre inimitié,
 Mais que ne peut l'amour, que ne peut l'amitié ?
 Itys alloit périr, je lui devois la vie,
 Sa mort bien-tôt d'une autre auroit été suivie ;
 L'amour & la pitié confondirent mes coups,
 Tydée en ce moment crut combattre pour vous :
 • D'ailleurs, à la fureur de Corinthe & d'Athènes
 Pouvois-je abandonner le trône de Mycènes ?

ELECTRE.

Juste Ciel ! & pour qui l'avez-vous conservé ?

Cruel,

Cruel, si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,
Venez donc de ce pas immoler un barbare;
Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreste ne vit plus, achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur & pour lui.
A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colère?
Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frère?
Ne m'offrirez-vous plus, pour essuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes persécuteurs?
Cessez de m'opposer une funeste flâme.
Si je vous laissois voir jusqu'au fond de mon ame,
Votre cœur excité par l'exemple du mien,
Détesteroit bien-tôt un indigne lien;
D'un cœur que malgré lui l'amour a pû séduire,
Il apprendroit du moins comme un grand cœur soupire;
Vous y verriez l'amour esclave du devoir,
Languir parmi les pleurs sans force & sans pouvoir.
Occupé comme moi d'un soin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du sort qui me poursuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frère que vous.
Mon frère est mort, c'est vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un serment affreux engage à me défendre.
Ah! cruel, cette main, si vous m'abandonnez,
Va trancher à vos yeux mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner! ah! quelle ame endurcie
 Par des pleurs si touchans ne feroit adoucie?
 Moi, vous abandonner! plutôt mourir cent fois.
 Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.
 Je conçois, quand je vois les yeux de ma princesse,
 Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la foiblesse;
 Mais quand je vois vos pleurs je conçois encor mieux
 Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux.
 Pourvû que votre haine épargne Iphianasse,
 Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
 Je ne fais, mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
 Égisthe à chaque instant me devient odieux.

ELECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
 A ces nobles transports je reconnois Tydée.
 Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'est doux!
 Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous.
 Il faut que je vous quitte, on pourroit nous surprendre.
 En secret chez Arcas, Seigneur, daignez-vous rendre.
 Seul espoir que le Ciel m'ait laissé dans mes maux,
 Courez en me vengeant signaler un héros,
 Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

TYDÉE.

Mais qui venoit à nous? ah, Dieux! c'est la princesse.

Quel dessein en ces lieux peut conduire ses pas ?
 Dans le trouble où je suis, que lui dirai-je ! hélas !
 Que je crains les transports où mon ame s'égare !

SCÈNE III.

IPHIANASSE, TYDEE, MELITE.

IPHIANASSE.

QUEL trouble à mon aspect de votre cœur s'empare ?
 Vous ne répondez point ? Seigneur, je le vois bien,
 J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
 E'lectre, comme vous, s'offensera peut-être
 Qu'ici sans son aveu quelqu'un ose paroître.
 Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux,
 La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.
 Interdit & confus.... quel est donc ce mystère ?

TYDEE.

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frère,
 Que c'est moi seul qui viens d'en informer le Roi :
 E'lectre a souhaité s'en instruire par moi.
 Mon cœur toujours sensible au sort des misérables,
 N'a pû sans s'attendrir à ses maux déplorables,
 Après le coup affreux qui vient de la frapper....

IPHIANASSE.

N'est-il que sa douleur qui vous doive occuper ?

E e ij

Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime
 D'un soin que ses malheurs rendent si légitime :
 Mais, Seigneur, je ne fais si ce soin généreux
 A dû seul vous toucher, quand tout flatte vos vœux.

TYDEE.

Non, des bontés du Roi mon ame enorgueillie,
 Ne se méconnoît point quand lui-même il s'oublie :
 S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux,
 Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux ;
 Et tel est de mon sort la rigueur infinie,
 Que lorsqu'à mon destin vous devez être unie,
 Votre rang, ma naissance, un barbare devoir,
 Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
 Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare :
 Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raisons.
 Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons.....
 Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraigne ;
 Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne :
 Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
 Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.

SCÈNE IV.

TYDÉE.

QU'AI-JE fait malheureux ! y pourrai-je survivre ?
 Mais quoi ! l'abandonner ! non , non , il faut la suivre ,
 Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux ?
 Courons où mon amour..... Que vois-je, justes Dieux !
 O fort, à tes rigueurs quelle douceur succède !
 O mon père, est-ce vous ? est-ce vous, Palamède !

SCÈNE V.

PALAMÈDE, TYDÉE.

PALAMÈDE.

EMBRASSEZ-MOI, mon fils ; après tant de malheurs,
 Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs !

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes,
 Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,
 Hélas ! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
 Que cet heureux instant me doit être bien doux !
 Ah ! Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un oracle
 Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,

E e iij

Palamède à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
 Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui ?
 Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse
 Doit braver des mortels la crédule foiblesse ?
 Mais puisqu'enfin ici j'ai pû vous retrouver,
 Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver ;
 Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
 Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
 Mais vous versez des pleurs ! ah ! n'est-ce que pour lui
 Que les Dieux sans détours s'expliquent aujourd'hui ?

P A L A M E D E .

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême ;
 Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même ;
 Gardons-nous de vouloir, foibles & curieux,
 Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
 Ils ont du moins parlé sans détours sur Oreste ;
 Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste :
 J'ai vû ses yeux couverts des horreurs du trépas,
 Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras.
 Sa perte de la mienne alloit être suivie,
 Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie,
 Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
 Soupçonné, comme vous, la sagesse des Dieux :
 Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
 Cette même sagesse auprès de vous me guide ;

Trop heureux déformais si le fort moins jaloux
 M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !
 Mais hélas ! que le Ciel qui vers vous me renvoie,
 Mêlé dans ce moment d'amertume à ma joie !
 D'un fils que j'admirois, que mon fils est changé !
 Tydée, Oreste est mort ; Oreste est-il vengé ?
 Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haine,
 Arrêtez-vous vos pas à la cour de Mycène ?
 Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici,
 Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?
 Pourquoi ne le point voir ? vous connoissez son zèle ;
 Deviez-vous vous cacher à cet ami fidèle ?
 Parlez enfin, quel soin vous retient en des lieux
 Où vous n'osez punir un tyran odieux ?

T Y D E E.

Prévenu des malheurs d'une tête si chère,
 Ma première vengeance étoit dûe à mon père.
 Mais, Seigneur, n'est-ce point dans ces funestes lieux
 Trop exposer des jours qu'ont respectés les Dieux ?
 N'est-ce point trop compter sur une longue absence,
 Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

P A L A M E D E.

Mon fils, j'ai tout prévû, calmez ce vain effroi,
 C'est à mes ennemis à trembler, non à moi.

Eh comment en ces lieux craindrois-je de paroître,
Moi que d'abord Arcas a paru méconnoître ?
Moi que devance ici le bruit de mon trépas ?
Moi dont enfin le Ciel semble guider les pas ?
D'ailleurs un sang si cher m'appelle à sa défense,
Que tout cède en mon cœur au soin de sa vengeance.
La sœur d'Oreste en proie à ses persécuteurs,
Doit ce jour éprouver le comble des horreurs.
Je viens, contre un tyran prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre :
Puisqu'il faut l'immoler ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes desseins le péril qui me fuit ?
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce fouci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits ?
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédís,
Que des amis troublés, sans force & sans courage,
Accoûtumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler ;
Un guerrier les retient & les fait tous trembler :
Mais moi seul au dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce guerrier à ma haine ;
C'est par-là que je veux signaler mon retour.
Un défenseur d'Egîsthe est indigne du jour.
Parlez, connoissez-vous ce guerrier redoutable,
Pour le tyran d'Argos rempart impénétrable ?

Pourquoi

Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé ?
 Parlez, mon fils ; qui peut vous l'avoir dérobé ?
 Votre haute valeur déformais ralentie,
 Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie ?
 Vous rougissez, Tydée : ah ! quel est mon effroi !
 Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi.
 D'un désordre si grand que faut-il que je pense ?

TYDÉE.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence ?

PALAMÉDE.

Qu'entends-je ! quel soupçon vient s'offrir à mon cœur !
 Quoi, mon fils.... Dieux puissans, laissez-moi mon erreur.
 Ah ! Tydée, est-ce vous qui prenez la défense
 De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance ?
 Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
 Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours ?
 Falloit-il vous revoir pour vous voir si coupable ?

TYDÉE.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable.
 Votre vertu toujours constante en ses projets,
 Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits :
 Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse ;
 Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
 D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur ;
 Le Ciel qui m'en punit avec tant de rigueur,

Sait les tourmens affreux où mon ame est en proie :
 Mais vainement sur moi son courroux se déploie ;
 Je sens que les remords d'un cœur né vertueux ,
 Souvent pour le punir vont plus loin que les Dieux.

P A L A M E D E.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite ?
 Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte ?
 Perfide, il est donc vrai, je n'en puis plus douter ,
 Ni de votre innocence un moment me flatter.
 Quoi ! pour le sang d'Égiste, aux yeux de Palamède ,
 Tydée ose avouer l'amour qui le possède ?
 S'il vous rend malgré moi criminel aujourd'hui ,
 Cette main vous rendra vertueux malgré lui ,
 Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
 Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

T Y D E E.

Il faudra donc, avant que de verser le sien ,
 Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
 Puisqu'à votre courroux il faut une victime ,
 Frappez, Seigneur, frappez, voilà l'auteur du crime.

P A L A M E D E.

Juste Ciel ! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux
 Fumans encor d'un sang pour lui si précieux ,
 Dans le fond de son cœur la voix de la nature
 N'excite en ce moment ni trouble, ni murmure ?

TYDEE.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon !
 Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom ,
 Pour lui sacrifier les transports de mon ame ,
 Et le prix glorieux qu'on propose à ma flâme !
 Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler !....

PALAMEDE.

Si je disois un mot, je vous ferois trembler.
 Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être ;
 Par d'autres sentimens vous le feriez connoître.
 Mon fils infortuné, soumis, respectueux,
 N'offroit à mon amour qu'un héros vertueux :
 Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste ,
 Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste ;
 Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDEE.

Et quel est donc, Seigneur, cet Oreste ?

PALAMEDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste, moi, Seigneur ! Dieux ! qu'entends-je ?

PALAMEDE.

Oui, vous-même,

Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.

Ff ij

Le traître dont ici vous protégez le sang,
 Auroit sans moi du vôtre épuisé votre flanc.
 Ingrat, si désormais ma foi vous paroît vaine,
 Retournez à Samos interroger Thyrrhène :
 Instruit de votre sort, sa constante amitié
 A secondé pour vous mes soins & ma pitié :
 Il fait, pour conserver une si chère vie,
 Par le tyran d'Argos sans cesse poursuivie,
 Que sous le nom d'Oreste à des traits ennemis
 J'offris, sans balancer, la tête de mon fils.
 C'est sous un nom si grand, que de vengeance avide,
 Il venoit en ces lieux punir un parricide.
 Je l'ai vû, ce cher fils, triste objet de mes vœux,
 Mourir entre les bras d'un père malheureux,
 J'ai perdu pour vous seul cette unique espérance ;
 Il est mort, j'en attends la même récompense ;
 Sacrifiez ma vie au tyran odieux
 A qui vous immolez des noms plus précieux ;
 Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cède,
 Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamède :
 Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous ;
 C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups.

O R E S T E.

Poursuivez, ce transport n'est que trop légitime ;
 Egalez, s'il se peut, le reproche à mon crime ;

Accablez - en , Seigneur , un amour odieux ,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui moi , j'ai pû brûler pour le sang de Thyeste !
A quels forfaits , grands Dieux , réservez - vous Oreste ?
Ah ! Seigneur , je frémis d'une secrète horreur ,
Je ne fais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas ! malgré l'amour qui cherche à le surprendre ,
Mon père mieux que vous a sû s'y faire entendre.
Courons , pour appaiser son ombre & mes remords ,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports ;
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire ,
Je m'abandonne à vous , parlez , que faut - il faire !

P A L A M E D E.

Arracher votre sœur à mille indignités ,
Appaiser d'un grand roi les mânes irrités ,
Les venger des fureurs d'une barbare mère ,
Venir sur son tombeau jurer à votre père
D'immoler son bourreau , d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui ;
Rassurer votre sœur , mais lui cacher son frère ;
Ses craintes , ses transports trahiroient ce mystère ;
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils ,
Sous le vôtre , Seigneur , assembler nos amis ;
Que vous dirai - je enfin ? contre un amour funeste
Reprendre avec le nom des soins dignes d'Oreste.

ORESTE

Ne craignez point qu'Oreste indigne de ce nom,
Démence la fierté du sang d'Agamemnon :
Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien, pour le mieux reconnoître.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELECTRE.

O U laissai-je égarer mes vœux & mes esprits ?
Juste Ciel ! qu'ai-je vû ! mais hélas ! qu'ai-je appris !
Oreste ne vit plus , tout veut que je le croie ,
Le trouble de mon cœur , les pleurs où je me noie ,
Il est mort ; cependant si j'en crois à mes yeux ,
Oreste vit encore , Oreste est en ces lieux .
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon père ,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frère :
Qu'ai-je vû ! quel spectacle à mes yeux s'est offert ?
Son tombeau de présens & de larmes couvert ,
Un fer , signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare .
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis ?
Qui jure ainsi leur mort , si ce n'est pas son fils ?
Ah ! je le reconnois à sa noble colère ,
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frère .
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs ,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs ?

Ce ne font point non plus les pleurs d'une adultère,
 Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon père :
 Ce n'est que pour braver son époux & les Dieux,
 Qu'elle élève à sa cendre un tombeau dans ces lieux :
 Non, elle n'a dressé ce monument si triste,
 Que pour mieux signaler son amour pour E'giste,
 Pour lui rendre plus chers son crime & ses fureurs,
 Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
 Qu'ils tremblent cependant ces meurtriers impies,
 Qu'il semble que déjà poursuivent les Furies :
 J'ai vû le fer vengeur, E'giste va périr ;
 Mon frère ne revient que pour me secourir.
 Flatteuse illusion, à qui l'effroi succède,
 Puis-je encor soupçonner le fils de Palamède ?
 Un témoin si sacré peut-il m'être suspect ?
 On vient : c'est lui, mon cœur s'émeut à son aspect.
 Mon frère... quel transport s'empare de mon ame ?
 Mais hélas ! il est seul.

S C E N E I I.

O R E S T E, E L E C T R E.

O R E S T E.

JE vous cherche, Madame,
 Tout semble désormais servir votre courroux ;

Votre

Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
 Savez-vous quel héros vient à votre défense,
 Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?
 Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
 Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel est-il, Seigneur ?
 Que dis-je ? puis-je encor méconnoître mon frère ?
 N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon père.

ELECTRE.

Votre père, Seigneur ! & d'où vient qu'aujourd'hui
 Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?
 Peut-il abandonner une triste princesse ?
 Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

ORESTE.

Vous le savez, Oreste a vû les sombres bords,
 Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
 Palamède avoit vû cet empire funeste ?
 Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
 Mon frère est-il le seul que le destin poursuit ?

Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvez-vous pas un port dans le naufrage?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vû dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revû le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs.
Qui les auroit versés? qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon frère
L'eût osé consacrer aux mânes de mon père?
Mais quoi, vous vous troublez! ah! mon frère est ici.
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?
J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pû de mon esprit le bannir un seul jour;
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse:
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des rois
A l'univers entier sembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?

Une mère en fureur la hait & la poursuit ;
 Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit.
 Ah ! donnez - moi la mort , ou me rendez Oreste ,
 Rendez - moi par pitié le seul bien qui me reste.

O R E S T E.

Eh bien , il vit encore , il est même en ces lieux ;
 Gardez - vous cependant.

E L E C T R E.

Qu'il paroisse à mes yeux.

Oreste , se peut - il qu'E'lectre te revoie ?
 Montrez - le moi , d'ûffai - je en expirer de joie.
 Mais hélas ! n'est - ce point lui - même que je voi ?
 C'est Oreste , c'est lui , c'est mon frère & mon roi.
 Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître ,
 Eh ! comment si long - temps l'ai - je pû méconnoître ?
 Je vous revois enfin , cher objet de mes vœux ,
 Momens tant souhaités ! o jour trois fois heureux !
 Vous vous attendrissez , je vois couler vos larmes :
 Ah ! Seigneur , que ces pleurs pour E'lectre ont de charmes !
 Que ces traits , ces regards , pour elle ont de douceur !
 C'est donc vous que j'embrasse , o mon frère.

O R E S T E.

Ah ma sœur !

Mon amitié trahit un important mystère :
 Mais hélas ! que ne peut E'lectre sur son frère ?

G g ij

ELECTRE.

Est-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
 D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier ?
 Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite ?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrete.
 Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux,
 Ma sœur, à me cacher j'ai souffert plus que vous.
 D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même :
 Palamède pour moi rempli d'un zèle extrême,
 Pour conserver des jours à sa garde commis,
 M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
 Le sien est mort, ma sœur, la colère céleste
 A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste ;
 Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
 Envierois-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ELECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume ?
 Ah, Seigneur ! laissez-moi jouir sans amertume
 Du plaisir de revoir un frère tant aimé.
 Quel entretien pour moi ! que mon cœur est charmé !
 J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime,
 J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même :
 Surmontez comme moi ce penchant trop flatteur,
 Qui semble malgré vous entraîner votre cœur.

Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

O R E S T E.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur, & mon nom seul suffit à mon devoir :
Non, ne redoutez rien du feu qui me possède.
On vient, séparons-nous. Mais non, c'est Palamède.

S C E N E I I I.

O R E S T E, E L E C T R E, P A L A M E D E,

A N T É N O R.

P A L A M E D E.

A N T É N O R, demeurez, observez avec soin
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

O R E S T E.

Vous revoyez, ma sœur, cet ami si fidèle,
Dont nos malheurs, les temps, n'ont pû lasser le zèle.

E L E C T R E.

Qu'avec plaisir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui !
Ne foyez point surpris; attendri par mes larmes,
Mon frère a dissipé mes mortelles alarmes :

De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMÉDE.

Je rends graces au Ciel qui vous rejoint ici.
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
J'ai déploré le sort d'une illustre princesse,
Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité
Le bienheureux instant de votre liberté.
Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-temps condamnée.
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce père vertueux, ce chef de tant de rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire !
O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel, qu'ont suivi tant de jours malheureux,
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste.
Oreste, c'est ici que le barbare E'giste,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre père à ses noires fureurs :
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides :
C'est ici que sans force, & baigné dans son sang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc ;
Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie ;

C'est-là que je reçus , impitoyables Dieux ,
 Et ses derniers sours , & ses derniers adieux.
 A mon triste destin puisqu'il faut que je cède ,
 Adieu , prends soin de toi , fuis , mon cher Palamède ,
 Cesses de m'immoler d'odieux ennemis ,
 Je suis assez vengé , si tu sauves mon fils ;
 Vas , de ces inhumains sauves mon cher Oreste ,
 C'est à lui de venger une mort si funeste.
 Vos amis sont tout prêts , il ne tient plus qu'à vous ,
 Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups ;
 Chacun à votre nom & s'excite & s'anime ,
 On n'attend pour frapper que vous & la victime.

à E'lectre.

De votre part , Madame , on croit que votre cœur
 Voudra bien seconder une si noble ardeur.
 C'est parmi les flambeaux d'un coupable hyménée
 Que le tyran doit voir trancher sa destinée.
 Princesse , c'est à vous d'assurer nos projets ,
 Flattez-le d'un hymen si doux à ses souhaits ;
 C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre haine
 Au temple où je l'attends ce jour même l'entraîne :
 Mais en flattant ses vœux dissimulez si bien ,
 Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

E L E C T R E.

L'entraîner aux autels ! ah , projet qui m'accable !
 Itys y périroit , Itys n'est point coupable.

P A L A M E' D E.

Il ne l'est point, grands Dieux ! né du sang dont il sort,
 Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
 Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous vengez un père ?
 L'un tremble pour la sœur, & l'autre pour le frère,
 L'amour triomphe ici ; quoi ! dans ces lieux cruels
 Il fera donc toujours d'illustres criminels ?
 Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance
 Qu'il doit un seul moment signaler sa puissance ?
 Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés,
 Eh ! l'amour est-il fait pour les infortunés ?
 Il a fait les malheurs de toute votre race ;
 Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grace.
 Songez pour mieux dompter le feu qui vous surprend,
 Que le crime qui plaît est toujours le plus grand :
 Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire,
 Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire :
 Ne vous attirez point le reproche honteux
 D'avoir pû mériter d'être si malheureux.
 Peut-être sans l'amour seriez - vous plus sévères.
 Vous savez sur les fils si l'on poursuit les pères.
 Songez, si le supplice en est trop odieux,
 Que c'est du moins punir à l'exemple des Dieux.
 Mais je vois que l'honneur qui vous en sollicite,
 De nos amis en vain rassemble ici l'élite.

C'en

C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
 Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
 En effet, que m'importe à moi de le répandre ?
 Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
 Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pû ;
 Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ELECTRE.

Ah ! Seigneur, arrêtez, remplissez ma vengeance,
 Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense.
 Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien,
 Il n'est point retenu par un honteux lien ;
 Et quoique ma pitié fasse pour le défendre,
 Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
 Ce feu, ce même feu, dont vous me soupçonnez,
 Loin d'arrêter, Seigneur.....

PALAMÉDE.

Madame, pardonnez,
 J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zèle ;
 Mais tel est de mon cœur l'empressement fidèle.
 Je ne hais point Itys, & sa fière valeur
 Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur :
 Oreste est généreux, il peut lui faire grace,
 J'y consens, mais d'Itys vous connoissez l'audace,
 Il défendra le sang qu'on va faire couler :
 Cependant il nous faut périr, ou l'immoler ;

Et ce n'est qu'aux autels qu'avec quelque avantage
 On peut jusqu'au tyran espérer un passage.
 La garde qui le fuit, trop forte en ce palais,
 Rend le combat douteux, encor plus le succès,
 Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,
 Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine :
 Mais ailleurs, malgré lui par la foule pressé,
 Vous le verrez bien-tôt à vos pieds renversé.

O R E S T E.

Venez, Seigneur, venez; si l'amour est un crime,
 Vous verrez que mon cœur en est seul la victime,
 Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
 Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

P A L A M E D E.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime,
 Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime;
 Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon,
 Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.
 Mon cœur, quoiqu'alarmé des sentimens du vôtre,
 N'en présumoit pas moins & de l'un & de l'autre :
 Si de votre vertu ce cœur a pû douter,
 Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.
 Mais pour mieux signaler ce que j'en dois attendre,
 Après moi chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre :

Vous me verrez bien-tôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, E'lectre & les Dieux.

O R E S T E.

Adieu, ma sœur, calmez la douleur qui vous presse;
Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse.

E' L E C T R E.

Allez, Seigneur, allez, vengez tous nos malheurs,
Et que bien-tôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

TANDIS qu'en ce palais mon hymen se prépare,
 Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare !
 Le sévère devoir qui m'y fait consentir,
 Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir ?
 Croirai-je qu'un amour pros crit par tant de larmes
 Puisse encor me causer de si vives alarmes ?
 Non, ce n'est point l'amour, l'amour seul dans un cœur
 Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur ;
 Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
 Ah ! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite ?
 Un amour si long-temps sans succès combattu,
 Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ?
 Festins cruels, & vous criminelles ténèbres,
 Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funèbres,
 Sang que j'ai vû couler, pitoyables adieux,
 Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux ;
 Échauffez des transports que mon devoir anime,
 Peignez à mon amour un héros magnanime.....

Non, ne me peignez rien, effacez seulement
 Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
 D'une injuste fierté trop constante victime,
 Dont un père inhumain fait ici tout le crime,
 Toujours prêt à défendre un sang infortuné,
 Aux caprices du fort long-temps abandonné.
 On vient; hélas! c'est lui: que mon ame éperdue
 S'attendrit & s'emeut à cette chère vûe!
 Dieux, qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
 Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant!

S C E N E I I.

E L E C T R E, I T Y S.

I T Y S.

PÉNÉTRÉ d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
 M'est-il enfin permis de revoir ma princesse?
 Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
 Je puis donc sans l'aigrir m'offrir à ses beaux yeux?
 Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
 Malgré tout mon espoir, que je les crains encore!
 Dieux! se peut-il qu'Électre, après tant de rigueurs,
 Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs?
 Est-ce elle qui m'élève à ce comble de gloire?
 Mon bonheur est si grand, que je ne le puis croire.

Hh iij

Ah ! Madame , à qui dois - je un bien si doux pour moi ?
 Amour , fais , s'il se peut , qu'il ne soit dû qu'à toi.
 E'lectre , s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche ,
 Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche ,
 Laissez - moi dans ces yeux , de mon bonheur jaloux ,
 Lire au moins un aveu qui me fait votre époux.
 Quoi , vous les détournez ! Dieux ! quel affreux silence !
 Ma princesse , parlez , vous fait - on violence ?
 De tout ce que je vois , que je me sens troubler !
 Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler :
 Confiez à ma foi le secret de vos larmes ,
 N'en craignez rien ; ce cœur , quoiqu'épris de vos charmes ,
 N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
 Madame , par pitié tournez vers moi les yeux.
 C'en est trop , je pénètre un mystère funeste ,
 Vous cédez au destin qui vous enlève Oreste ;
 Vous croyez désormais que pour vous aujourd'hui
 L'Univers tout entier doit périr avec lui :
 Votre cœur cependant à sa haine fidèle ,
 Accablé des rigueurs d'une mère cruelle ,
 Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi ,
 M'abhorre , & ne se rend qu'aux menaces du Roi.

E L E C T R E.

Fils d'E'gisthe , reviens d'un soupçon qui me blesse :
 E'lectre ne connoît ni crainte , ni foiblesse ;

Son cœur , dont rien ne peut abaisser la fierté ,
 Même au milieu des fers agit en liberté.
 Quelque appui que le sort m'enlève dans mon frère ,
 Je crains plus tes vertus que les fers ni ton père.
 Ne crois pas qu'un tyran pour toi puisse en ce jour
 Ce que ne pourroit pas ou l'estime ou l'amour.
 Non , quel que soit le sang qui coule dans tes veines ,
 Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines :
 Je ne puis voir en toi qu'un prince généreux ,
 Que de tout mon pouvoir je voudrois rendre heureux.
 Non , je ne te hais point , je serois inhumaine ,
 Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine.

I T Y S.

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux
 Du cœur le plus fidèle & le plus amoureux.
 Vous n'avez plus de haine ! eh bien , qui vous arrête ?
 Les autels sont parés , & la victime est prête ,
 Venez sans différer par des nœuds éternels
 Vous unir à mon sort au pied des Immortels !
 Égisthe doit bien-tôt y conduire la Reine ;
 Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne :
 On n'attend plus que vous.

E L E C T R E *à part.*

On n'attend plus que moi !
 Dieux cruels , que ce mot redouble mon effroi !
 Quoi , tout est prêt , Seigneur ?

I T Y S.

Oui, divine princesse.

E L E C T R E.

Hélas !

I T Y S.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse,

Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux :

Livrez - vous à l'époux que vous offrent les Dieux ;

Songez que cet hymen va finir vos misères ,

Qu'il vous fait remonter au trône de vos pères ,

Que lui seul peut briser vos indignes liens ,

Et terminer les maux qui redoublent les miens.

Le plus grand de mes soins , dans l'ardeur qui m'anime ;

Est de vous arracher au sort qui vous opprime.

Mycène vous déplaît ; eh bien , j'en sortirai ,

Content du nom d'époux par - tout je vous suivrai ;

Trop heureux , pour tout prix du feu qui me consume ,

Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume.

Aussi touché que vous du destin d'un héros

E L E C T R E.

Hélas ! que ne fait - il le plus grand de mes maux !

Et que ce triste hymen où ton amour aspire

Cet hymen non , Itys , je ne puis y souscrire.

J'ai promis , cependant je ne puis l'achever :

Ton père est aux autels , je m'en vais l'y trouver ;

Attends-moi

Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine?

Aux autels! quoi sans moi? demeurez, inhumaine,
 Demeurez, ou bien-tôt d'un amant odieux
 Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
 Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance.

ELECTRE.

Ah! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS se jettant à ses genoux.

Quoi vous m'abandonnez à mes cruels transports?

ELECTRE.

Que fais-tu malheureux! laisses-moi mes remords,
 Lèves-toi, ce n'est point la haine qui me guide.

SCÈNE III.

ELECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

QUE faites-vous, mon frère, aux pieds d'une perfide?
 On assassine E'giste, & sans un prompt secours,
 D'une si chère vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine E'giste! ah, cruelle princesse!

SCENE IV.

ELECTRE, IPHIANASSE.

ELECTRE.

QUOI, malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,
 Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit?
 Je n'ai pû t'arracher au sort qui te poursuit,
 Prince trop généreux.

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre,
 Ingrate, c'est plutôt l'insulter que le plaindre.
 La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous
 Qui le faites tomber sous vos barbares coups.
 J'entends par-tout voler le nom de votre frère.
 Quel autre que ce traître ennemi de mon père.....

ELECTRE.

Respectez un héros qui ne fait en ces lieux
 Que son devoir, le mien, & que celui des Dieux.
 Le crime n'a que trop triomphé dans Mycène,
 Il est temps qu'un barbare en reçoive la peine;

Qu'il éprouve ces Dieux qu'il bravoit l'inhumain :
 Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
 Si le Ciel indigné n'eût hâté son supplice,
 Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.
 Entendez-vous ces cris & ce tumulte affreux,
 Ce bruit confus de voix de tant de malheureux ?
 Tels furent les apprêts de ce festin impie,
 Qu'Egiste par sa mort dans ce moment expie.
 Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs,
 M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.
 Je ne vous offre point une pitié suspecte,
 Un intérêt sacré veut que je les respecte :
 Vous insultiez mon frère, & ma juste fierté
 Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
 D'ailleurs, c'est un héros que vous devez connoître ;
 A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

S C E N E V.

ELECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

A R C A S.

MADAME, c'en est fait, tout cède à nos efforts,
 Ce palais se remplit de mourans & de morts.
 Vous savez qu'aux autels notre chef intrépide
 Devoit d'Agamemnon punir le parricide :

Mais les soupçons d'Egiste, & des avis secrets,
 Ont hâté ce grand jour si cher à nos souhaits.
 Oreste règne enfin, ce héros invincible
 Semble armé de la foudre en ce moment terrible ;
 Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups,
 De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.
 J'ai vû prêt à périr le fier Itys lui-même,
 Défarmé par Oreste en ce désordre extrême.
 Ce prince au désespoir, cherchant le seul trépas,
 Portant par-tout la mort, & ne la trouvant pas,
 A son père peut-être eût ouvert un passage ;
 Mais sa main défarmé a trompé son courage.
 Ainsi de ses exploits interrompant le cours,
 Le Sort malgré lui-même a pris soin de ses jours.
 Oreste qu'irritoit une fureur si vaine,
 A sa valeur bien-tôt fait tout céder sans peine.
 J'ai cru de ce succès devoir vous avertir.
 De ces lieux cependant gardez-vous de sortir,
 Madame, la retraite est pour vous assurée,
 Des amis affidés en défendent l'entrée.
 Votre ennemi d'ailleurs au gré de vos desirs,
 Aux pieds de son vainqueur rend les derniers soupirs.

IPHIANASSE.

O mon père, à ta mort je ne veux point survivre :
 Je ne puis la venger, je vais du moins te suivre.

à *Electre*.

Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.

SCÈNE VI.

ORESTE, ELECTRE, IPHIANASSE,
ARCAS, GARDES.

ORESTE.

AMIS, c'en est assez, qu'on épargne le reste;
Laissez, laissez agir la clémence d'Oreste,
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! qu'est-ce que je voi ?
Sort cruel, c'en est fait, tout est perdu pour moi ;
Celui que j'implorois est Oreste.

ORESTE.

Oui, Madame,
C'est lui, c'est ce guerrier, que la plus vive flâme
Vouloit en vain soustraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.
Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire,
Mon devoir parle assez, je n'ai rien à vous dire ;

I i iij

Votre père en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui, mais je n'eus point part à la perte du tien.

SCENE VII.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE,
ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ses Gardes.*

SUIVEZ-LA. Dieux! quels cris se font encore entendre!
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Palamède, venez rassurer mes esprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris!
Ami trop généreux, mon défenseur, mon père,
Ah! que votre présence en ce moment m'est chère!
Quel triste & sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait!
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret:
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance!

PALAMEDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.
Oui, vous êtes vengé, les Dieux le font aussi;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici:
Ce palais n'offre plus qu'un spectacle funeste,
Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste.

Suivez-moi l'un & l'autre.

O R E S T E.

Ah, que vous me troublez !

Pourquoi nous éloigner ? Palamède, parlez,

Craint-on quelque transport de la part de la Reine ?

P A L A M E' D E.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine,

De son triste destin laissez le soin aux Dieux ;

Mais pour quelques momens abandonnez ces lieux,

Venez.

O R E S T E.

Non, non, ce soin cache trop de mystère,

Je veux en être instruit, parlez, que fait ma mère ?

P A L A M E' D E.

Eh bien, un coup affreux.

O R E S T E.

Ah Dieux ! quel inhumain

A donc jusque sur elle osé porter la main !

Qu'a donc fait Anténor chargé de la défendre ?

Et comment, & par qui s'est-il laissé surprendre ?

Ah ! j'atteste les Dieux, que mon juste courroux.

P A L A M E' D E.

Ne faites point, Seigneur, de serment contre vous.

O R E S T E.

Qui moi, j'aurois commis une action si noire!
 Oreste parricide! ah! pourriez-vous le croire?
 De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein.
 Juste Ciel! & qui peut imputer à ma main. . . .

P A L A M E D E.

J'ai vû, Seigneur, j'ai vû, ce n'est point l'imposture
 Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature.
 De vos soins généreux plus irritée encor,
 Clytemnestre a trompé le fidèle Anténor;
 Et remplissant ces lieux & de cris & de larmes,
 S'est jetée à travers le péril & les armes.
 Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
 Étoit prêt d'éprouver un trop juste courroux,
 Votre main redoutable alloit trancher sa vie:
 Dans ce fatal instant la Reine l'a saisie.
 Vous, sans considérer qui pouvoit retenir
 Une main que les Dieux armoient pour le punir,
 Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisoient peut-être,
 Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

O R E S T E.

Sort, ne m'as-tu tiré de l'abyme des flots,
 Que pour me replonger dans ce gouffre de maux,
 Pour me faire attendre sur les jours de ma mère?
 Elle vient; quel objet! où fuirai-je?

ELECTRE.

ELECTRE.

Ah mon frère !

SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ELECTRE,
PALAMEDE, ARCAS, ANTENOR,
MELITE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

TON frère ! quoi je meurs de la main de mon fils !
Dieux justes , mes forfaits font-ils assez punis ?
Je ne te revois donc , fils digne des Atrides ,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides ?
Jouis de tes fureurs , vois couler tout ce sang ,
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre , que bien plutôt forma quelque Furie ,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie !
Frappe encor , je respire , & j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naître , & qui me fait mourir ;
Acheve , épargnes - moi le tourment qui m'accable.

O R E S T E.

Ma mère !

Tome I.

K k

CLYTEMNESTRE.

Quoi, ce nom qui te rend si coupable,
 Tu l'oses prononcer! n'affectes rien, cruel;
 La douleur que tu feins te rend plus criminel.
 Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance;
 Ton fils ne dément point ton nom ni sa naissance.
 Pour l'en voir digne au gré de mes vœux & des tiens,
 Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

SCENE DERNIERE.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE,
 ANTENOR, ARCAS, GARDES.

O R E S T E.

FRAPPEZ, Dieux tout-puissans, que ma fureur implore,
 Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
 Frappez, mon crime affreux ne regarde que vous.
 Le Ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux?
 Je vois ce qui retient un courroux légitime;
 Dieux, vous ne savez pas comme on punit mon crime.

ELECTRE.

Ah mon frère! calmez cette aveugle fureur:
 N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur?
 Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste?

O R E S T E.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
 Et toi, que fait frémir mon aspect odieux,
 Nature tant de fois outragée en ces lieux,
 Je viens de te venger du meurtre de mon père ;
 Mais qui te vengera du meurtre de ma mère ?
 Ah ! si pour m'en punir le Ciel est sans pouvoir,
 Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
 O Dieux, que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent ;
 Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent,
 Ma mère, vois couler.....

Il se veut tuer.

P A L A M E D E *le désarmant.*

Ah Seigneur !

O R E S T E.

Laiſſes - moi ,

Je ne veux rien, cruel, d'Electre ni de toi :
 Votre cœur affamé de ſang & de victimes,
 M'a fait fouiller ma main du plus affreux des crimes.
 Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs !
 Grace au Ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers ;
 Descendons, les enfers n'ont rien qui m'épouvante,
 Suivons le noir ſentier que le ſort me préſente,
 Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
 Quelle triſte clarté dans ce moment me luit ?

Kk ij

Qui ramène le jour dans ces retraites sombres ?
Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !
Que de gémiffemens ! que de cris douloureux !
Oreste ! qui m'appelle en ce séjour affreux !
Égisthe ! ah ! c'en est trop, il faut qu'à ma colère.....
Que vois-je, dans ses mains la tête de ma mère !
Quels regards ! où fuirai-je ? ah ! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux ?
Je ne souffre que trop, monstre cruel, arrête,
A mes yeux effrayés dérobes cette tête.
Ah ma mère ! épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, fais sensible à mes cris ;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père ;
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère ;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi ! jusque dans tes bras la barbare me fuit ?
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice :
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux ! les plus criminels seroient-ils plus punis ?

F I N.

RHADAMISTHE

ET

ZENOBIE.

TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

PHARASMANE, Roi d'Ibérie.

RHADAMISTHE, Roi d'Arménie, fils de
Pharasmane.

ZÉNOBIE, Femme de Rhadamisthe, sous le nom
d'Isménie.

ARSAME, Frère de Rhadamisthe.

HIERON, Ambassadeur d'Arménie, & confident
de Rhadamisthe.

MITRANE, Capitaine des Gardes de Pharasmane.

HYDASPE, Confident de Pharasmane.

PHENICE, Confidente de Zénobie.

GARDES.

*La Scène est dans Arthanisse, capitale de l'Ibérie,
dans le palais de Pharasmane.*



RHADAMISTHE

ET

ZENOBIE.

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZENOBIE, *sous le nom d'Isménie*, PHENICE.

ZENOBIE.

AH! laisses-moi, Phénice, à mes mortels ennuis,
 Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis,
 Laisse-moi; ta pitié, tes conseils & la vie,
 Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
 Dieux justes, Ciel vengeur, effroi des malheureux,
 Le sort qui me poursuit est-il assez affreux!

P H E N I C E.

Vous verrai-je toujours les yeux baignés de larmes,
 Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes ?
 Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots ;
 La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos :
 Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible,
 A ma triste amitié soyez du moins sensible.
 Mais quels sont vos malheurs ? captive dans des lieux
 Où l'amour soumet tout au pouvoir de vos yeux,
 Vous ne sortez des fers où vous futes nourrie,
 Que pour vous affervir le grand roi d'Ibérie.
 Et que demande encor ce vainqueur des Romains ?
 D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
 Si, rebuté des soins où son amour l'engage,
 Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
 Par combien de mépris, de tourmens, de rigueur,
 N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur ?
 Flattez, comblez ses vœux, loin de vous en défendre,
 Vous le verrez bien-tôt plus soumis & plus tendre.

Z É N O B I E.

Je connois mieux que toi ce barbare vainqueur,
 Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
 Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
 Et ce front si superbe où brille tant de gloire,
Malgré

Malgré tous ses exploits, l'Univers à mes yeux
 N'offre rien qui me doive être plus odieux.
 J'ai trahi trop long-temps ton amitié fidèle;
 Il faut d'un autre prix reconnoître ton zèle,
 Me découvrir : du moins, quand tu sauras mon sort,
 Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
 Phénice, tu m'as vûe aux fers abandonnée,
 Dans un abaissement où je ne suis point née.
 Je compte autant de rois que je compte d'ayeux,
 Et le sang dont je fors ne le cède qu'aux Dieux.
 Pharasmane, ce roi qui fait trembler l'Asie,
 Qui brave des Romains la vaine jalousie,
 Ce cruel dont tu veux que je flatte l'amour,
 Est frère de celui qui me donna le jour.
 Plût aux Dieux qu'à son sang le destin qui me lie,
 N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie!
 Mais à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
 Le sort l'a fait encor père de mon époux,
 De Rhadamisthe enfin.

P H É N I C E.

Ma surprise est extrême.

Vous Zénobie? o Dieux!

Z É N O B I E.

Oui, Phénice, elle-même,

Fille de tant de rois, reste d'un sang fameux,

Illustre, mais hélas ! encor plus malheureux.
 Après de longs débats, Mithridate mon père
 Dans le sein de la paix vivoit avec son frère ;
 L'une & l'autre Arménie asservie à nos loix ,
 Mettoit cet heureux prince au rang des plus grands rois ;
 Trop heureux en effet si son frère perfide ,
 D'un sceptre si puissant eût été moins avide :
 Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
 Le dévora bien - tôt dans le fond de son cœur.
 Pour éblouir mon père, & pour mieux le surprendre,
 Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
 Mithridate charmé l'éleva parmi nous ,
 Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
 Je l'avouerai, sensible à sa tendresse extrême,
 Je me fis un devoir d'y répondre de même ;
 Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
 On pût cacher au crime un penchant dangereux.

P H É N I C E.

Jamais roi cependant ne se fit dans l'Asie
 Un nom plus glorieux & plus digne d'envie.
 Déjà des autres rois devenu la terreur....

Z É N O B I E.

Phénice, il n'a que trop signalé sa valeur.
 A peine je touchois à mon troisième lustre,
 Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre :

Rhadamisthe déjà s'en croyoit assuré,
Quand son père cruel contre nous conjuré,
Entra dans nos États suivi de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mithridate ;
Et ce Parthe indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema par-tout l'horreur, le désordre & l'effroi.
Mithridate accablé par son perfide frère,
Fit tomber sur le fils les cruautés du père ;
Et pour mieux se venger de ce frère inhumain,
Promit à Tiridate & son sceptre & ma main.
Rhadamisthe irrité d'un affront si funeste,
De l'État à son tour embrasa tout le reste,
En dépouilla mon père, en repoussa le sien ;
Et dans son désespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius & la Syrie entière,
Il força Pollion de lui livrer mon père.
Je tentai pour sauver un père malheureux,
De fléchir un amant que je crus généreux :
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyoit de ma main sa foi récompensée ;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi,
Il remettroit l'État sous sa première loi.
Sur cet espoir charmant aux autels entraînée,
Moi-même je hâtois ce fatal hyménée ;
Et mon parjure amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendois sauver.

Mais le Ciel irrité contre ces nœuds impies,
 Eclaira notre hymen du flambeau des Furies.
 Quel hymen, justes Dieux ! & quel barbare époux !

P H E N I C E.

Je fais que tout un peuple indigné contre vous,
 Vous imputant du Roi la triste destinée,
 Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

Z E N O B I E.

Les cruels, sans savoir qu'on me cacheoit son sort,
 Osèrent bien sur moi vouloir venger sa mort.
 Troublé de ses forfaits dans ce péril extrême,
 Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même :
 Mais ce prince bien-tôt rappelant sa fureur,
 Remplit tout à son tour de carnage & d'horreur.
Suivez-moi, me dit-il ; *ce peuple qui m'outrage,*
En vain à ma valeur croit fermer un passage ;
Suivez-moi. Des autels s'éloignant à grands pas,
 Terrible & furieux il me prit dans ses bras,
 Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
 Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mithridate.
 Mon époux cependant pressé de toutes parts,
 Tournant alors sur moi de funestes regards.
 Mais loin de retracer une action si noire,
 D'un époux malheureux respectons la mémoire,
 Épargne à ma vertu cet odieux récit,

Contre un infortuné je n'en ai que trop dit :
 Je ne puis rappeler un souvenir si triste ,
 Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
 Qu'il te fuffise enfin , Phénice , de savoir ,
 Victime d'un amour réduit au défefpoir ,
 Que par une main chère & de mon fang fumante ,
 L'Araxe dans fes eaux me vit plonger mourante.

PHÉNICE.

Quoi ! ce fut votre époux. quel inhumain , grands Dieux !

ZÉNOBIE.

Les horreurs de la mort couvroient déjà mes yeux ,
 Quand le Ciel par les foins d'une main fecourable
 Me fava d'un trépas fans elle inévitable.
 Mais à peine échappée à des périls affreux ,
 Il me fallut pleurer un époux malheureux.
 J'appris , non fans frémir , que fon barbare père ,
 Prétextant fa fureur fur la mort de fon frère ,
 De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux ,
 Lui feul avoit armé nos peuples contre nous ;
 Qu'introduit en fecret au fein de l'Arménie ,
 Lui-même de fon fils avoit tranché la vie.
 A ma douleur alors laiffant un libre cours ,
 Je déteftai les foins qu'on prenoit de mes jours ;
 Et quittant fans regret mon rang & ma patrie ,
 Sous un nom déguifé j'errai dans la Médie.

Enfin, après dix ans d'esclavage & d'ennui,
 Étrangère par-tout, sans secours, sans appui,
 Quand j'espérois goûter un destin plus tranquille,
 La guerre en un moment détruisit mon asyle.
 Arsame conduisant la terreur sur ses pas,
 Vint la foudre à la main ravager ces climats,
 Arsame né d'un sang à mes yeux si coupable,
 Arsame cependant à mes yeux trop aimable,
 Fils d'un père perfide, inhumain & jaloux,
 Frère de Rhadamisthe, enfin de mon époux.

P H E N I C E.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
 Aux mânes d'un époux est-ce faire un outrage,
 Que de céder aux soins d'un prince généreux,
 Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux?

Z E N O B I E.

Encor si dans nos maux une cruelle absence
 Ne nous ravissoit point notre unique espérance:
 Mais Arsame éloigné par un triste devoir,
 Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir;
 Et pour comble de maux j'apprends que l'Arménie,
 Qu'un droit si légitime accorde à Zénobie,
 Va tomber au pouvoir du Parthe ou des Romains,
 Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
 Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,

A quitter ces climats Pharasmane s'apprête.

P H E N I C E.

Eh bien, dérobez-vous à ses injustes loix :

N'avez-vous pas pour vous les Romains & vos droits ?

Par un ambassadeur parti de la Syrie

Rome doit décider du sort de l'Arménie.

Reine de ces États, contre un prince inhumain

Faites agir pour vous l'ambassadeur Romain :

On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artanisse ;

Implorez de César le secours, la justice,

De son ambassadeur faites-vous un appui,

Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

Z E N O B I E.

Comment briser les fers où je suis retenue ?

M'en croira-t-on d'ailleurs, fugitive, inconnue ?

Comment. mais quel objet ! Arsame dans ces lieux !

S C E N E I I.

ZENOBIE, *sous le nom d'Isménie*, ARSAME,

P H E N I C E.

A R S A M E.

M'EST-IL encor permis de m'offrir à vos yeux ?

Z É N O B I E.

C'est vous-même, Seigneur? quoi déjà l'Albanie....

A R S A M E.

Tout est soûmis, Madame, & la belle Isménie,
 Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
 Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
 Trop sûr que mon retour d'un inflexible père
 Va sur un fils coupable attirer la colère,
 Jaloux désespéré, j'ose pour vous revoir
 Abandonner des lieux commis à mon devoir.
 Ah, Madame! est-il vrai qu'un roi fier & terrible
 Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible?
 Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux?
 Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.
 Ma douleur vous aigrit, je vois qu'avec contrainte
 D'un amour alarmé vous écoutez la plainte :
 Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez,
 Le reproche ne sied qu'aux amans fortunés ;
 Mais moi qui fus toujours à vos rigueurs en butte,
 Qu'un amour sans espoir dévore & persécute,
 Mais moi qui fus toujours à vos loix si soûmis,
 Qu'ai-je à me plaindre! hélas! & que m'a-t-on promis?
 Indigné cependant du sort qu'on vous prépare,
 Je me plains & de vous & d'un rival barbare.

L'amour,

L'amour, le tendre amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

ZENOBIE.

Seigneur, il est trop vrai qu'une flamme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste :
Mais quel que soit le rang & le pouvoir du Roi,
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi.
Ce n'est pas que sensible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces transports où votre amour éclate.

ARSAME.

Ah! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites - moi seul l'objet d'un injuste courroux ;
Imposez à mes feux la loi la plus sévère,
Pourvû que votre main se refuse à mon père.
Si pour d'autres que moi votre cœur doit brûler,
Donnez - moi des rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'amour n'a pas toujours respecté la nature,
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que fais - je, si le Roi devenoit votre époux,
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse.
L'Arménie attentive à se choisir un roi,
Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi :
Ardent à terminer un honteux esclavage,

Je venois à mon tour vous en faire un hommage ;
 Mais un père jaloux , un rival inhumain ,
 Veut me ravir encor ce sceptre & votre main.
 Qu'il m'enlève à son gré l'une & l'autre Arménie ,
 Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie :
 Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux ,
 Et c'est l'unique bien que je demande aux Dieux.

Z É N O B I E.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée ?
 Quelle que fût ailleurs ma triste destinée ,
 Elle couloit du moins dans l'ombre du repos ;
 C'est vous par trop de soins qui comblez tous mes maux.
 D'ailleurs, qu'espérez-vous d'une flamme si vive !
 Tant d'amour convient-il au sort d'une captive ?
 Vous ignorez encor jusqu'ou vont mes malheurs ;
 Rien ne fauroit tarir la source de mes pleurs.
 Ah ! quand même l'amour uniroit l'un & l'autre ,
 L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre :
 Malgré tout son pouvoir & son amour fatal ,
 Le Roi n'est pas , Seigneur , votre plus fier rival ;
 Un devoir rigoureux dont rien ne me dispense ,
 Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
 J'entends du bruit , on ouvre. Ah Seigneur , c'est le Roi !
 Que je crains son abord & pour vous & pour moi !

SCÈNE III.

PHARASMANE, ZENOBIE, *sous le nom d'Isménie*,
ARSAME, MITRANE, HYDASPE,
PHENICE, GARDÉS.

PHARASMANE.

QUE vois-je? c'est mon fils! dans Artanisse Arsame!
Quel dessein l'y conduit! vous vous taisez, Madame!
Arsame près de vous, Arsame dans ma Cour,
Lorsque moi-même ici j'ignore son retour!
De ce trouble confus que faut-il que je pense!

à Arsame.

Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance,
Que j'honorais enfin d'un choix si glorieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux.
Quel besoin, quel projet a pû vous y conduire,
Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire?

ARSAME.

Vos ennemis domptés, devois-je présumer
Que mon retour, Seigneur, pourroit vous alarmer?
Ah! vous connoissez trop & mon cœur & mon zèle,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.

Mm ij

Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
 Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.
 Lorsque au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
 Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire,
 Je l'avouerai, Seigneur, pour prix de mes exploits,
 Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
 J'apprends de toutes parts que Rome & la Syrie,
 Que Corbulon armé menace l'Ibérie:
 Votre fils se flattoit, conduit par son devoir,
 Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir.
 Je ne soupçonnois pas que mon impatience
 Dût dans un cœur si grand jeter la défiance.
 J'attendois qu'on ouvrît pour m'offrir à vos yeux,
 Quand j'ai trouvé, Seigneur, Isménie en ces lieux.

P H A R A S M A N E.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie,
 Contre ces noms fameux mon ame est aguérie;
 Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
 Vous ait, sans mon aveu, ramené de si loin.
 D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zèle,
 Que le devoir d'un fils & d'un sujet fidèle?
 Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
 Qu'un retour criminel les ait tous effacés?
 Sachez que votre Roi ne s'en souvient encore
 Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.

Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour,
 Et courez à Colchos étouffer votre amour.
 Je vous défends sur-tout de revoir Ismérie,
 Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie;
 Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux;
 Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
 N'a que trop mérité la grandeur souveraine,
 Votre esclave autrefois, aujourd'hui votre reine:
 C'est vous instruire assez, que mes transports jaloux
 Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
 Sortez.

S C E N E I V.

PHARASMANE, ZENOBIE, *sous le nom d'Ismérie,*

MITRANE, HYDASPE, PHENICE,

G A R D E S.

Z E N O B I E.

ET de quel droit votre jalouse flâme
 Prétend-elle à ses vœux assujétir mon ame?
 Vous m'offrez vainement la suprême grandeur;
 Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
 D'ailleurs, que savez-vous, Seigneur, si l'hyménée
 N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée?

M m iij

Savez-vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux & votre amour ?

PHARASMANE.

Je ne fais en effet quel sang vous a fait naître ;
Mais fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des Dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice,
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux ;
Moins en roi qu'en amant, j'ai fait parler mes feux :
Mais mon cœur irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine ;
Et puisqu'il faut en roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux ;
Et sachez que malgré l'amour & sa puissance,
Les rois ne sont point faits à tant de résistance.
Quoique de mes transports vous vous foyez promis,
Que tout jusqu'à l'amour doit leur être soumis,
J'entrevois vos refus ; c'est au retour d'Arfame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flâme :
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCÈNE V.

ZENOBIE, PHENICE.

ZENOBIE.

AH tyran ! puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'amour armé de mes foibles traits
Ne te rende bien-tôt tous les maux qu'il m'a faits,
Et qu'ai-je à ménager ! mânes de Mithridate,
N'est-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate ?
Venez à mon secours, ombre de mon époux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux ;
Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste,
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste :
Le crime que sur vous votre père a commis,
Ne peut être expié que par son autre fils ;
C'est à lui que les Dieux réservent son supplice :
Armons son bras vengeur, vas le trouver, Phénice,
Dis-lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours,
Mais sans me découvrir implores son secours ;
Dis-lui, pour me sauver d'une injuste puissance,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense ;
De son ambassadeur, qu'on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui,

Fais briller à ses yeux le trône d'Arménie ,
Retraces - lui les maux de la triste Isménie ,
Par l'intérêt d'un sceptre ébranles son devoir ,
Pour l'attendrir enfin , peins - lui mon désespoir.
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie ,
Quel autre que l'amour doit venger Zénobie ?

Fin du premier Acte.



ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, HIERON.

HIERON.

EST-CE vous que je vois ! en croirai-je mes yeux !
 Rhadamisthe vivant ! Rhadamisthe en ces lieux !
 Se peut-il que le Ciel vous redonne à nos larmes,
 Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes !
 Est-ce bien vous, Seigneur ? & par quel heureux sort
 Démentez-vous ici le bruit de votre mort ?

RHADAMISTHE.

Hiéron, plutôt aux Dieux que la main ennemie
 Qui me ravit le sceptre, eût terminé ma vie !
 Mais le Ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
 Des jours qu'il a tissus de tristesse & d'horreur.
 Loin de faire éclater ton zèle ni ta joie
 Pour un roi malheureux que le sort te renvoie,
 Ne me regardes plus que comme un furieux,
 Trop digne du courroux des hommes & des Dieux,
 Qu'a prosrit dès long-temps la vengeance céleste,
 De crimes, de remords, assemblage funeste,

Indigne de la vie & de ton amitié,
 Objet digne d'horreur, mais digne de pitié,
 Traître envers la nature, envers l'amour, perfide,
 Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
 Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
 Hiéron, j'oublierois qu'il est un Ciel vengeur.

H I E R O N.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
 Mais le devoir, Seigneur, est-il toujours le maître ?
 Mithridate lui-même, en vous manquant de foi,
 Sembloit, de vous venger, vous imposer la loi.

R H A D A M I S T H E.

Ah ! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
 Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate.
 Rappelle-toi ce jour & ces sermens affreux
 Que je souillai du sang de tant de malheureux.
 S'il te souvient encor du nombre des victimes,
 Comptes, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
 Je veux que Mithridate, en trahissant mes feux,
 Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux,
 Que je dûsse son sang à ma flamme trahie :
 Mais à ce même amour qu'avoit fait Zénobie ?
 Tu frémis, je le vois, ta main, ta propre main
 Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
 Si tu pouvois savoir jusqu'où ma barbarie

De ma jalouse rage a porté la furie.
 Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs ;
 Mais, sans les retracer, juges - en par mes pleurs.

H I E' R O N.

Aussi touché que vous du sort qui vous accable,
 Je n'examine point si vous êtes coupable :
 On est peu criminel avec tant de remords ;
 Et je plains seulement vos douloureux transports.
 Calmez ce désespoir où votre ame se livre,
 Et m'apprenez.

R H A D A M I S T H E.

Comment oserai - je poursuivre ?
 Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
 Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir ?
 Sans que mon désespoir ici le renouvelle,
 Tu fais tout ce qu'a fait cette main criminelle :
 Tu vis comme aux autels un peuple mutiné
 Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné ;
 Et malgré les périls qui menaçoient ma vie,
 Tu fais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
 Inutiles efforts ! je fuyois vainement.
 Peins - toi mon désespoir dans ce fatal moment ;
 Je voulus m'immoler, mais Zénobie en larmes,
 Arrofant de ses pleurs mes parricides armes,
 Vingt fois pour me fléchir embrassant mes genoux,

Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
 Hiéron, quel objet pour mon ame éperdue !
 Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vûe.
 Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
 Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
 Quoi, dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête,
 Va donc à Tiridate assurer sa conquête ?
 Les pleurs de Zénobie irritant ce transport,
 Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort ;
 Et n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
 Dans l'Araxe aussi-tôt je la traînai moi-même.
 Ce fut-là que ma main lui choisit un tombeau,
 Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

H I E R O N.

Quel sort pour une reine à vos jours si sensible !

R H A D A M I S T H E.

Après ce coup affreux devenu plus terrible,
 Privé de tous les miens, poursuivi, sans secours,
 A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
 Je me précipitai, trop indigne de vivre,
 Parmi des furieux, ardens à me poursuivre,
 Qu'un père plus cruel que tous mes ennemis
 Excitoit à la mort de son malheureux fils.
 Enfin percé de coups j'allois perdre la vie,
 Lorsqu'un gros de Romains sorti de la Syrie,

Justement indigné contre ces inhumains ,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juste dessein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon armé pour m'accabler,
Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeste sort touché sans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,
Ce Romain, par des soins dignes de son grand cœur,
Me sauva malgré moi de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu, mais sans reconnoissance,
Je lui cachai long-temps mon nom & ma naissance,
Traînant avec horreur mon destin malheureux,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux ;
Et pour comble de maux, dans le fond de mon ame,
Brûlant plus que jamais d'une funeste flâme,
Que l'amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, rallume avec fureur ;
Ranimant sans espoir pour d'insensibles cendres
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi dans les regrets, les remords & l'amour,
Craignant également & la nuit & le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune.
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, & par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,

L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
 Lorsque dix ans sembloient l'en avoir effacée,
 J'apprends que l'Arménie, après différens choix,
 Alloit bien-tôt passer sous d'odieuses loix;
 Que mon père en secret méditant sa conquête,
 D'un nouveau diadème alloit ceindre sa tête.
 Je sentis à ce bruit ma gloire & mon courroux
 Réveiller dans mon cœur des sentimens jaloux.
 Enfin, à Corbulon je me fis reconnoître :
 Contre un père inhumain trop irrité peut-être,
 A mon tour en secret jaloux de sa grandeur,
 Je me fis des Romains nommer l'Ambassadeur.

H I E R O N.

Seigneur, & sous ce nom quelle est votre espérance?
 Quels projets peut ici former votre vengeance?
 Avez-vous oublié dans quel affreux danger
 Vous a précipité l'ardeur de vous venger?
 Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
 Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

R H A D A M I S T H E.

Et que fais-je, Hiéron? furieux, incertain,
 Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
 Jouet infortuné de ma douleur extrême,
 Dans l'état où je suis me connois-je moi-même?
 Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,

Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne au remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter,
Et je ne me connois que pour me détester.
Dans ce cruel séjour fais - je ce qui m'entraîne,
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine!
J'ai perdu Zénobie; après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrois me venger de la Nature entière:
Je ne fais quel poison se répand dans mon cœur,
Mais jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misère,
Et la Nature en vain me dit que c'est mon père.
Mais c'est peut-être ici que le Ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité;
C'est ici que m'attend le trait inévitable,
Suspendu trop long - temps sur ma tête coupable;
Et plutôt aux Dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas en effet plus long - temps attendu!

H I E' R O N.

Fuyez, Seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colère céleste.
Que la Nature au moins calme votre courroux:
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous,

Que s'il faut vous venger, c'est loin de l'Ibérie;
Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'est plus temps, il faut remplir mon sort,
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon père contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire;
Sûre, pour rétablir son pouvoir & le mien,
Contre un roi qu'elle craint, que je n'oublierai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse;
Conserver l'Arménie, ou par des soins jaloux
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie:
Les fureurs de mon père ont assez éclaté,
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique;
Des Romains si vantés telle est la politique;
C'est ainsi qu'en perdant le père par le fils,
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et sous un nom sacré m'envoyer en ces lieux,
Moins comme ambassadeur, que comme un furieux,
Qui

Qui sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins, mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité :
C'est ainsi qu'ennemi de Rome & des Ibères,
Je revois aujourd'hui le palais de mes pères.

H I E R O N.

Député comme vous, mais par un autre choix,
L'Arménie à mes soins a confié ses droits :
Je venois de sa part offrir à votre frère
Un trône où malgré nous veut monter votre père ;
Et je viens annoncer à ce superbe roi,
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que malgré votre absence.....

R H A D A M I S T H E.

Le Roi ne m'a point vû dès ma plus tendre enfance,
Et la nature en lui ne parle point assez,
Pour rappeler des traits dès long-temps effacés.
Je n'ai craint que tes yeux, & sans mes soins peut-être,
Malgré ton amitié, tu m'allois méconnoître.
Le Roi vient : que mon cœur à ce fatal abord
A de peine à dompter un funeste transport !
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un ambassadeur employons la prudence.

S C E N E I I.

PHARASMANE, RHADAMISTHE,
HIERON, MITRANE, HYDASPE,
GARDÉS.

RHADAMISTHE.

UN peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous ;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire ;
Ce peuple enfin si fier, & tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur :
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance,
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujette des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses Souverains :
Vous le savez, Seigneur, & du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase ;
Le Cyrus sur ses bords chargés de combattans,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottans :

Rome de tant d'apprêts qui s'indigne & se lasse,
N'a point accoûtumé les rois à tant d'audace.
Quoique Rome peut-être au mépris de ses droits
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane & la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie:
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

P H A R A S M A N E.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avouerai, je suis surpris de votre audace:
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron!
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur,
Moi qui formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
Qui fais trembler encor ces fameux Souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains!
Ce peuple triomphant n'a point vû mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages.
La honte que sur lui répandent mes exploits,
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois.

O o ij

Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?
 Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
 Qu'il ne s'y trompe pas, la pompe de ces lieux,
 Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux.
 Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
 Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage ;
 La Nature marâtre en ces affreux climats,
 Ne produit au lieu d'or, que du fer, des soldats ;
 Son sein tout hérissé n'offre aux desirs de l'homme
 Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
 Mais pour trancher ici d'inutiles discours,
 Rome de mes projets veut traverser le cours.
 Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
 N'a-t-elle pas encore assemblé son armée ?
 Que font vos légions ? ces superbes vainqueurs
 Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs ?
 C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
 Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
 Non par de vains discours indignes des Romains,
 Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins ;
 Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
 Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

H I E R O N.

Quand même les Romains attentifs à vos loix,
 S'en remettroient à nous pour le choix de nos rois,

Seigneur, n'espérez pas au gré de votre envie
 Faire en votre faveur expliquer l'Arménie :
 Les Parthes envieux & les Romains jaloux,
 De toutes parts bien-tôt armeroient contre nous.
 L'Arménie occupée à pleurer sa misère,
 Ne demande qu'un roi qui lui serve de père ;
 Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix,
 Et sous vos loix, Seigneur, nous ne l'aurions jamais.
 Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte,
 Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte ;
 Et nous ne soupçons qu'après des Souverains,
 Indifférens au Parthe, & soumis aux Romains.
 Sous votre empire enfin prétendre nous réduire,
 C'est moins nous conquérir, que vouloir nous détruire.

P H A R A S M A N E.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
 Dicté par la raison moins que par les Romains,
 Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
 Eh bien, puisqu'on le veut, que la guerre en décide,
 Vous apprendrez bien-tôt qui de Rome ou de moi
 Dût prétendre, Seigneur, à vous donner la loi ;
 Et malgré vos frayeurs & vos fausses maximes,
 Si quelqu'autre eût sur vous des droits plus légitimes.
 Et qui doit succéder à mon frère, à mon fils ?
 A qui des droits plus saints ont-ils été transmis ?

RHADAMISTHE.

Quoi! vous, Seigneur, qui seul caufates leur ruine!

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on affaffine!

PHARASMANE.

Qu'entends-je! dans ma Cour on ose m'insulter!

Hola, Gardes.....

HIERON.

Seigneur, qu'osez-vous attenter!

PHARASMANE.

Rendez graces au nom dont Néron vous honore :

Sans ce nom si sacré que je respecte encore,

En dûffai-je périr, l'affront le plus sanglant

Me vengeroit bien-tôt d'un Ministre insolent.

Malgré la dignité de votre caractère,

Croyez-moi cependant, évitez ma colère;

Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon

Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

SCENE III.

RHADAMISTHE, HIERON.

HIERON.

QU'AVEZ-VOUS fait, Seigneur! quand vous devez tout
craindre.....

RHADAMISTHE.

Hiéron, que veux-tu? je n'ai pû me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigrissant j'assure mes desseins;
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis:
Achevons contre lui d'irriter les esprits;
Et pour mieux me venger des fureurs de mon père,
Tâchons dans nos desseins d'intéresser mon frère.
Je fais un sûr moyen pour surprendre sa foi;
Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un roi, père cruel, & tyran tout ensemble,
Ne mérite en effet qu'un sang qui lui ressemble.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

RHADAMISTHE *seul.*

MON frère me demande un secret entretien ?
 Dieux ! me connoîtroit-il ? quel dessein est le sien ?
 N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
 Commence à se flatter d'une douce espérance.
 Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
 Que réduit par un père à trahir son devoir.
 On ouvre, je le vois. Malheureuse victime !
 Je ne suis pas le seul qu'un roi cruel opprime.

SCÈNE II.

RHADAMISTHE, ARSAME.

ARSAME.

SI j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
 Peu content des Romains le Roi quitte ces lieux.
 Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître,
 Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.

Seigneur,

Seigneur, sans abuser de votre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté?
Puis-je espérer que Rome exauce ma prière,
Et ne confonde point le fils avec le père?

R H A D A M I S T H E.

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome & de votre vertu :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

A R S A M E.

Ah ! que cette vertu va vous être suspecte !
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien !
En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable ;
Et de quelques remords que je sois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome & nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon père s'y prépare,
Je fais que je ne puis vous parler ni vous voir,
Sans trahir à la fois mon père & mon devoir,
Je le fais ; cependant plus criminel encore,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un père rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.

Pour me justifier, lorsque tout me condamne,
 Je ne veux point, Seigneur, vous peignant Pharasmane,
 Répandre sur sa vie un venin dangereux,
 Non, quoiqu'il soit pour moi si fier, si rigoureux;
 Quoique de son courroux je sois seul la victime,
 Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
 La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis,
 N'a jamais dans son cœur sù distinguer ses fils.
 Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
 Qu'ait pros crit en naissant sa rigueur inflexible.
 J'eus un frère, Seigneur, illustre & généreux,
 Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
 Que je regrette encor sa triste destinée !
 Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
 Un père conjuré contre son propre sang,
 Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
 De ce jeune héros partageant la disgrâce,
 Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace :
 Plus coupable en effet n'en attends-je pas moins ;
 Mais ce n'est pas, Seigneur, le plus grand de mes soins.
 Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide :
 Qu'un soin bien différent & m'agite & me guide !

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins, vous pouvez sans effroi,
 Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.

Plus indigné que vous contre un barbare père,
Je sens à son nom seul redoubler ma colère.
Touché de vos vertus, & tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs je les partage tous.
Vous calmeriez bien-tôt la douleur qui vous presse,
Si vous saviez pour vous jusqu'où je m'intéresse.
Parlez, Prince, faut-il contre un père inhumain
Armer avec éclat tout l'Empire Romain ?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les Dieux
Que nous aurons bien-tôt satisfait votre envie,
Fallût-il pour vous seul conquérir l'Arménie.

A R S A M E.

Que me proposez-vous ! quels conseils ! ah Seigneur !
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Qui moi, que trahissant mon père & ma patrie,
J'attire les Romains au sein de l'Ibérie !
Ah ! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi :
Je n'en exige rien dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru légitime ;
Et je vois bien, Seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui.

Je croyois, ébloui de ses titres suprêmes,
Rome utile aux mortels autant que les Dieux mêmes;
Et pour en obtenir un secours généreux,
J'ai cru qu'il suffisoit que l'on fût malheureux:
J'ose le croire encore; & sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance;
C'est pour une captive asservie à nos loix,
Qui pour vous attendrir a recours à ma voix;
C'est pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ses appas d'une autre destinée:
Enfin par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est vous instruire assez de sa haute naissance,
Que d'intéresser Rome à prendre sa défense:
Elle veut même ici vous parler sans témoins;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane entraîné par un amour funeste,
Veut me ravir, Seigneur, ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisois consister mon bonheur,
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur.
Ce n'est pas que plus fier d'un secours que j'espère,
Je prétende à mon tour l'enlever à mon père:
Quand même il céderoit sa captive à mes feux,
Mon sort n'en seroit pas plus doux, ni plus heureux.
Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
 Vous offrir un asyle est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux : mon ame est satisfaite ;
 Je vais tout disposer, Seigneur, pour sa retraite.
 Je ne fais, mais pressé d'un mouvement secret,
 J'abandonne Isménie avec moins de regret :
 Pour calmer la douleur de mon ame inquiète,
 Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette.
 Encor si je pouvois aux dépens de mes jours
 M'acquitter envers vous d'un généreux secours :
 Mais je ne puis offrir dans mon malheur extrême,
 Pour prix d'un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher Prince, un prix plus doux ;
 Il est digne de moi, s'il n'est digne de vous :
 Souffrez que désormais je vous serve de frère.
 Que je vous plains d'avoir un si barbare père !
 Mais de ses vains transports, pourquoi vous alarmer ?
 Pourquoi quitter l'objet qui vous a sût charmer ?
 Daignez me confier & son sort & le vôtre,
 Dans un asyle sûr suivez-moi l'un & l'autre.
 Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
 Abandonner Arsame aux fureurs de son roi.

Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse ;
Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse.

A R S A M E.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, & dignes de tous deux.
Le Roi doit dès demain partir pour l'Arménie ;
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie :
Mon père en ce moment peut l'éloigner de nous ,
Et sa captive en pleurs n'espère plus qu'en vous :
Déjà sur vos bontés pleine de confiance ,
Elle attend votre vûe avec impatience.
Adieu, Seigneur, adieu, je craindrois de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

S C E N E III.R H A D A M I S T H E *seul.*

Ainsi, père jaloux, père injuste & barbare ,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare !
Crains que ce même sang tant de fois dédaigné ,
Ne se soulève enfin de sa source indigné ,
Puisque déjà l'amour maître du cœur d'Arfame ,
Y verse le poison d'une mortelle flâme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils ,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis ?

Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime,
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre son roi,
Mon frère n'est point fait au crime comme moi.
Méritois-tu, barbare, un fils aussi fidèle ?
Ta rigueur semble encore en accroître le zèle ;
Rien ne peut ébranler son devoir ni sa foi,
Et toujours plus soumis..... quel exemple pour moi !
Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frère,
Que pour me rendre seul trop semblable à mon père ?
Que prétend la fureur dont je suis combattu ?
D'un fils respectueux séduire la vertu ?
Imitons-la plutôt, cédon's à la nature ;
N'en ai-je pas assez étouffé le murmure ?
Que dis-je ? dans mon cœur moins rébelle à ses loix,
Dois-je plutôt qu'un père en étouffer la voix ?
Pères cruels, vos droits ne font-ils pas les nôtres ?
Et nos devoirs font-ils plus sacrés que les vôtres ?
On vient, c'est Hiéron.

SCÈNE IV.

RHADAMISTHE, HIERON.

RHADAMISTHE.

CHER ami, c'en est fait,
 Mes efforts redoublés ont été sans effet.
 Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame,
 Presque sans murmurer, voit traverser sa flâme;
 Et qu'en attendre encor, quand l'amour n'y peut rien?
 Hiéron, que son cœur est différent du mien!
 J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie,
 Et le Roi va bien-tôt partir pour l'Arménie:
 Devançons-y ses pas, & courons achever
 Des forfaits que le Sort semble me réserver.
 Pour partir avec toi je n'attends qu'Isménie;
 Tu fais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

HIERON.

Quoi Seigneur....

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins:
 Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.
 Pourrois-je refuser à mon malheureux frère
 Un secours qui commence à me la rendre chère?
 D'ailleurs;

D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
 Que mon père cruel brûle pour ses appas ?
 C'est un garant pour moi, je veux ici l'attendre,
 Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre.
 Adieu, je crois la voir : favorises mes soins,
 Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

S C E N E V.

RHADAMISTHE, ZENOBIÉ.

ZENOBIÉ.

SEIGNEUR, est-il permis à des infortunées
 Qu'au joug d'un fier tyran le fort tient enchaînées,
 D'oser avoir recours dans la honte des fers
 A ces mêmes Romains maîtres de l'Univers ?
 En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
 Que le soin d'adoucir ma misère profonde !
 Le Ciel qui soumit tout à leurs augustes loix.....

RHADAMISTHE.

Que vois-je ! ah malheureux ! quels traits ! quel son de voix !
 Justes Dieux ! quel objet offrez-vous à ma vûe ?

ZENOBIÉ.

D'où vient à mon aspect que votre ame est émue,
 Seigneur ?

RHADAMISTHE.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour.....

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je ! quels regrets ! & que vois-je à mon tour !
 Triste ressouvenir ! je frémis , je frissonne ,
 Où suis-je ? & quel objet ! la force m'abandonne :
 Ah Seigneur ! dissipez mon trouble & ma terreur ,
 Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTHE.

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime ;
 Ma main , n'as-tu commis que la moitié du crime ?
 Victime d'un cruel contre vous conjuré ,
 Triste objet d'un amour jaloux , désespéré ,
 Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie ,
 Après tant de fureurs , est-ce vous , Zénobie ?

ZÉNOBIE.

Zénobie ! ah , grands Dieux ! cruel , mais cher époux ,
 Après tant de malheurs , Rhadamisthe , est-ce vous ?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux puissent le méconnoître ?
 Oui , je suis ce cruel , cet inhumain , ce traître ,
 Cet époux meurtrier : plût au Ciel qu'aujourd'hui
 Vous eussiez oublié ses crimes avec lui !

O Dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
 Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle !
 Par quel bonheur le Ciel touché de mes regrets,
 Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?
 Mais hélas ! se peut-il qu'à la Cour de mon père
 Je trouve dans les fers une épouse si chère ?
 Dieux ! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
 Sans m'accabler encor de ces tristes objets ?
 O de mon désespoir victime trop aimable,
 Que tout ce que je vois rend votre époux coupable !
 Quoi ! vous versez des pleurs ?

Z É N O B I E.

Malheureuse ! & comment
 N'en répandrais-je pas en ce fatal moment ?
 Ah cruel ! plutôt aux Dieux que ta main ennemie
 N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie !
 Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
 Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
 Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse,
 Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
 Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié,
 Je puisse te revoir avec inimitié.

R H A D A M I S T H E.

Quoi ! loin de m'accabler, grands Dieux, c'est Zénobie
 Quicraint de me haïr, & qui s'en justifie !

Q q ij

Ah ! punis-moi plutôt ; ta funeste bonté
 Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
 N'épargnes point mon sang, cher objet que j'adore,
 Prives-moi du bonheur de te revoir encore.

Il se jette à ses genoux.

Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux !
 Songe au prix de quel sang je devins ton époux ;
 Jusques à mon amour tout veut que je périsse :
 Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
 Frappes, mais souviens-toi que malgré ma fureur,
 Tu ne fortis jamais un moment de mon cœur ;
 Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
 Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance ;
 Que malgré le courroux qui te doit animer,
 Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

Z É N O B I E.

Lèves-toi, c'en est trop, puisque je te pardonne,
 Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
 Vas, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
 Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
 Nommes-moi les climats où tu souhaites vivre,
 Parles, dès ce moment je suis prête à te suivre ;
 Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
 Naissent de ta vertu plus que de ton malheur :
 Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
 Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,

La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir.

R H A D A M I S T H E.

Juste Ciel! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux?
Quoi! tu peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frère,
Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flâme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

Z E N O B I E.

Calmes les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou caches-m'en du moins l'indigne jalousie;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

R H A D A M I S T H E.

Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste,
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste:
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.

Qq iij

Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie,
Et daignes dès ce jour me suivre en Arménie;
César m'en a fait roi, viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron est ici, c'est un sujet fidèle,
Nous pouvons confier notre fuite à son zèle.
Aussi-tôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir viens m'attendre en ces lieux.
Adieu; n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le Ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux, qui me la rendez pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZENOBIE, PHENICE.

PHENICE.

AH Madame! arrêtez. Quoi! ne pourrai-je apprendre,
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi?
Arsame va partir; vous soupirez, Madame!
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés?
Il part; & prévenu que vous le dédaignez,
Ce prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie.

ZENOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs?
Phénice, laisses-moi, je ne veux plus t'entendre;
L'ambassadeur Romain près de moi va se rendre;
Laisse-moi seule.

*SCÈNE II.**ZÉNOBIE seule.*

OU vais-je ? & quel est mon espoir ?
Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir ?
Je devance la nuit, pour qui ? pour un parjure
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin ?
Que dis-je ! le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes ?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour ?
Étouffons sans regret une honteuse flâme ;
C'est à mon époux seul à régner sur mon ame :
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des Dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas ! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pû le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux !
On vient. Dieux, quel objet offrez-vous à mes yeux !

SCÈNE III.

SCÈNE III.

ZENOBIE, ARSAME.

ARSAME.

EH quoi, je vous revois ! c'est vous-même, Madame !
 Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame ?

ZENOBIE.

Ah ! fuyez-moi, Seigneur, il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon père cruel en terminer le cours,
 Hélas ! quand je vous perds, adorable Isménie,
 Voudrois-je prendre encor quelque part à la vie ?
 Accablé de mes maux, je ne demande aux Dieux
 Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.
 Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
 Que si vous répondiez à mon amour extrême,
 Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs :
 Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs ?
 Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZENOBIE.

Ah ! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
 Vous voyez & mon trouble, & l'état où je suis,
 Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis,

Fuyez, n'irritez point le tourment qui m'accable ;
 Vous avez un rival , mais le plus redoutable.
 Ah ! s'il vous surprenoit en ce funeste lieu,
 J'en mourrois de douleur. Adieu, Seigneur, adieu.
 Si sur vous ma prière eût jamais quelqu'empire,
 Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire....

A R S A M E.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?
 En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

Z É N O B I E.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
 N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre père ?
 Fuyez, Prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs ;
 Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
 Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

A R S A M E.

Un infidèle ami trahiroit-il ma flâme ?
 Dieux ! quel trouble s'élève en mon cœur alarmé ?
 Quoi ! toujours des rivaux, & n'être point aimé ?
 Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie,
 Je ne le puis, dûffai-je en perdre ici la vie.
 Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
 Quel est donc ce rival ? dissipez mon effroi ;
 D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore ?
 Me refuseroit-on un secours que j'implore ?

Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
 Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi,
 Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
 Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence ?
 Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
 Dieux ! est-on sans pitié, pour être sans amour ?

Z E N O B I E.

Eh bien, Seigneur, eh bien, il faut vous satisfaire ;
 Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire :
 Ce seroit mal répondre à vos soins généreux,
 Que d'abuser encor votre amour malheureux.
 Le sort a disposé de la main d'Isménie.

A R S A M E.

Juste Ciel !

Z E N O B I E.

Et l'époux à qui l'hymen me lie,
 Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
 Ont imploré pour moi le secours & l'appui.

A R S A M E.

Ah ! dans mon désespoir fût-ce César lui-même.....

Z E N O B I E.

Calmez de ce transport la violence extrême.
 Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié :
 Moins digne de courroux, que digne de pitié,

R r ij

C'est un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
 Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
 Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
 Rhadamisthe en un mot.

A R S A M E.

Mon frère !

Z E N O B I E.

Et mon époux.

A R S A M E.

Vous, Zénobie ! o Ciel ! étoit-ce dans mon ame
 Où devoit s'allumer une coupable flâme ?
 Après ce que j'éprouve, ah ! quel cœur désormais
 Osera se flatter d'être exempt de forfaits ?
 Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre !
 Réservez-vous ce prix à l'amour le plus tendre ?

Z E N O B I E.

J'ai résisté, Seigneur, autant que je l'ai pû,
 Mais puisque j'ai parlé, respectez ma vertu :
 Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire ;
 Mon secret échappé, votre amour doit se taire.
 Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux.....
 Quelqu'un vient. Ah ! fuyez, Seigneur, c'est mon époux.

SCÈNE IV.

RHADAMISTHE, ZENOBIÉ,
ARSAME, HIERON.

RHADAMISTHE.

à part.

QUE vois-je? quoi! mon frère..... Hiéron, vas m'attendre.
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Madame, tout est prêt, les ombres de la nuit
Effaceront bien-tôt la clarté qui nous luit.

ZENOBIÉ.

Seigneur, puisqu'à vos soins déformais je me livre,
Rien ne m'arrête ici, je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le Ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

RHADAMISTHE.

à part. Ah perfide!

à Arsame. Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un père furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux:
Mais si prêt de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie;

Rr iij

Et d'un père cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des momens si doux.

A R S A M E.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse ;
Et ces momens si doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce ;
Quoi qu'il en soit, du moins votre cœur me l'annonce :
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un discours qui me glace ?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce ?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi.
Ce rival qu'avec soin on me peint inflexible,
N'est pas de mes rivaux, Seigneur, le plus terrible ;
Et malgré son courroux, il en est aujourd'hui
Pour mes feux & pour moi de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend, il n'est plus temps de feindre ;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah Seigneur ! plût aux Dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pû s'expliquer au fond de votre cœur !
On ne m'eût point ravi sous un cruel mystère
La douceur de connoître & d'embrasser mon frère.

Ne vous dérobez point à mes embrassemens ;
Pourquoi troubler, Seigneur, de si tendres momens ?
Ah ! revenez à moi sous un front moins sévère ,
Et ne m'accablez point d'une injuste colère.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas ;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

R H A D A M I S T H E.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! quoi ! Prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie !
Ce secret de lui-même est assez important,
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie :
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret :
Du moins sans mon aveu l'on n'a point dû le faire ;
A mon exemple enfin on devoit vous le taire ;
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidèle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connois, il est vrai, toute votre vertu ;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

A R S A M E.

Quoi ! la noire fureur de votre jalousie ,

Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie?

Pouvez-vous offenser.....

Z É N O B I E.

Laissez agir, Seigneur,

Des soupçons en effet si dignes de son cœur :
 Vous ne connoissez pas l'époux de Zénobie,
 Ni les divers transports dont son ame est saisie.
 Pour oser cependant outrager ma vertu,
 Réponds-moi, Rhadamisthe, & de quoi te plains-tu ?
 De l'amour de ton frère ! Ah barbare ! quand même
 Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
 Le bruit de ton trépas confirmé tant de fois
 Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix ?
 Que pouvoient te servir les droits d'un hyménée,
 Que vit rompre & former une même journée ?
 Oses te prévaloir de ce funeste jour
 Où tout mon sang coula pour prix de mon amour ;
 Rappelles-toi le sort de ma famille entière ;
 Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière ;
 Et considère après sur quoi tu peux fonder
 Et l'amour & la foi que j'ai dû te garder.
 Il est vrai que sensible aux malheurs de ton frère,
 De ton sort & du mien j'ai trahi le mystère :
 J'ignore si c'est-là le trahir en effet ;
 Mais saches que ta gloire en fut le seul objet.

Je voulois

Je voulois de ses feux éteindre l'espérance,
 Et chasser de son cœur un amour qui m'offense :
 Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
 Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner ;
 Je vais par un seul trait te le faire connoître,
 Et de mon sort après je te laisse le maître.
 Ton frère me fut cher, je ne le puis nier,
 Je ne cherche pas même à m'en justifier :
 Mais malgré son amour, ce prince qui l'ignore,
 Sans tes lâches soupçons l'ignoreroit encore.

à Arsame.

Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien,
 Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
 Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire ;
 Mon époux est vivant, ainsi ma flamme expire.
 Cessez donc d'écouter un amour odieux,
 Et sur-tout gardez-vous de paroître à mes yeux.

à Rhadamisthe.

Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
 Dans tes mains en ces lieux je viendrai me remettre.
 Je connois la fureur de tes soupçons jaloux ;
 Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Elle sort.

R H A D A M I S T H E.

Barbare que je suis ! quoi ! ma fureur jalouse
 Deshonore à la fois mon frère & mon épouse !

Tome I.

Sf

Adieu, Prince, je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

S C E N E V.

A R S A M E *seul.*

CHER objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait, pour jamais vous m'êtes donc ravie !
Amour, cruel amour, pour irriter mes maux,
Devois-tu dans mon sang me choisir mes rivaux ?
Ah ! fuyons de ces lieux. Ciel ! que me veut Mitrane ?

S C E N E V I.

A R S A M E, M I T R A N E, G A R D E S.

M I T R A N E.

J'OBÉIS à regret, Seigneur, mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux.

A R S A M E.

Eh bien.

M I T R A N E.

Veut qu'en ces lieux je m'affure de vous ;
Souffrez.

A R S A M E.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime?

M I T R A N E.

J'en ignore la cause, injuste ou légitime :
Mais je crains pour vos jours ; & les transports du Roi
N'ont jamais dans nos cœurs répandu plus d'effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme,
Il menace avec vous l'ambassadeur de Rome ;
On vous accuse enfin d'un entretien secret.

A R S A M E.

C'en est assez, Mitrane, & je suis satisfait.
O Destin ! à tes coups j'abandonne ma vie,
Mais sauves, s'il se peut, mon frère & Zénobie.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIÈRE.

PHARASMANE, HYDASPE,
GARDÉS.

PHARASMANE.

HYDASPE, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arfame est de concert avec mes ennemis ?
Quoi ! ce fils autrefois si soumis, si fidèle,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle ?
Quoi ! contre les Romains ce fils tout mon espoir,
A pû jusqu'à ce point oublier son devoir ?
Perfide, c'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d'oser trahir ton père & l'Ibérie.
Traverser à la fois & ma gloire & mes feux.....
Pour de moindres forfaits ton frère malheureux.....
Mais en vain tu séduis un prince téméraire,
Rome, de mes desseins ne crois pas me distraire ;
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler,
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler :
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.

C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi ;
 Dès qu'il faut me venger, tout est Romain pour moi.
 Mais que dit Hiéron ? t'es-tu bien fait entendre ?
 Sait-il enfin de moi tout ce qu'il doit attendre ,
 S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets ?

H Y D A S P E.

Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits,
 A vos offres, Seigneur, toujours plus inflexible,
 Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible ;
 Soit qu'il veuille en effet signaler son devoir,
 Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir.
 Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
 Je n'ai rien oublié, Seigneur, pour le séduire.

P H A R A S M A N E.

Eh bien, c'est donc en vain qu'on me parle de paix ;
 Dûssai-je sans honneur succomber sous le faix,
 Jusque chez les Romains je veux porter la guerre,
 Et de ces fiers tyrans venger toute la terre.
 Que je hais les Romains ! je ne fais quelle horreur
 Me saisit au seul nom de leur ambassadeur ;
 Son aspect a jetté le trouble dans mon ame.
 Ah ! c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame.
 Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux....
 Le traître ! c'en est trop, qu'il paroisse à mes yeux.
 Mais je le vois, il faut.

S C E N E I I.

PHARASMANE, ARSAME, HYDASPE,
MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

FILS ingrat & perfide,
Que dis-je! au fond du cœur peut-être parricide,
Esclave de Néron, & quel est ton dessein?

à Hydaspes.

Qu'on m'amène en ces lieux l'ambassadeur Romain.
Traître, c'est devant lui que je veux te confondre:
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai sù prévenir;
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusque dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincère pour mon roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire,
Fais que de tes projets je perde la mémoire.

Grands Dieux, qui connoissez ma haine & mes desseins,
Ai-je pû mettre au jour un ami des Romains?

A R S A M E.

Ces reproches honteux dont en vain l'on m'accable,
Ne rendront pas, Seigneur, votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité?
Donnez-moi le trépas si je l'ai mérité:
Mais ne vous flattez point que tremblant pour ma vie,
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr,
En faveur d'un rival pourroit-il s'attendrir?
Je fais que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime;
Que c'est être proscrit que d'être soupçonné;
Que votre cœur enfin n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourroit me défendre,
Vous qui m'avez toujours condamné fans m'entendre?

P H A R A S M A N E.

Pour te justifier, eh! que me diras-tu?

A R S A M E.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu,
Que ce fils si suspect, pour trahir sa patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
 S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien ?
 Quand je voue aux Romains une haine immortelle,
 Voir leur ambassadeur est-ce m'être fidèle ?
 Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
 Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé ?
 Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
 Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance :
 Un de ces deux motifs a dû seul le guider,
 Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
 Éclaircis-moi ce point, je suis prêt de t'entendre,
 Parles.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, Seigneur, à vous apprendre ;
 Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler,
 Un intérêt sacré me défend de parler.

SCÈNE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE,
 HYDASPE, GARDÉS.

HYDASPE.

L'AMBASSADEUR de Rome & celui d'Arménie.....

PHARASMANE.

PHARASMANE.

Eh bien.

HYDASPE.

De ce palais enlèvent Isménie.

PHARASMANE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? ah traître ! en est-ce assez ?

Qu'on rassemble en ces lieux mes gardes dispersés ;

Allez, dès ce moment qu'on soit prêt à me suivre.

Lâche, à cet attentat n'espères pas survivre.

HYDASPE.

Vos gardes rassemblés, mais par divers chemins,

Déjà de toutes parts poursuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs supplices,

De ma fureur ici recevoir les prémices ?

Il veut sortir.

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en dûssai-je périr.

Eh bien, écoutez-moi, je vais tout découvrir.

Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre :

Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre,

Du plus illustre sang il a reçu le jour,

Et d'un sang respecté, même dans cette Cour ;

De vos propres regrets sa mort seroit suivie ;
Ce ravisseur enfin est l'époux d'Isménie.....
C'est.....

PHARASMANE.

Achèves, imposteur, par de lâches détours
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

ARSAME.

Ah ! permettez du moins, Seigneur, que je vous fuive ;
Je m'engage à vous rendre ici votre captive.

PHARASMANE.

Retires-toi, perfide, & ne repliques pas.
Mitrane, qu'on l'arrête ; & vous, suivez mes pas.

SCENE IV.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

DIEUX, témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite ?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la nature & l'amour ?
Mais je devois parler, le nom de fils peut-être.....
Hélas ! que m'eût servi de le faire connoître ?

Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je, malheureux! que me sert de me plaindre!
Dans l'état où je suis, & qu'ai-je encore à craindre!
Mourons, mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les Dieux.
Cher ami, s'il est vrai que mon père inflexible,
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers momens à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours,
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre;
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver:
Suis-moi, que ta pitié m'aide à le conserver.
Défarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inexorable!
Pour toute grace enfin je n'exige de toi,
Que de guider mes pas sur les traces du Roi.

M I T R A N E.

Je ne le nierai point, votre vertu m'est chère;
Mais je dois obéir, Seigneur, à votre père:
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

A R S A M E.

Eh bien, puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir.....
Mais hélas! c'en est fait, & je le vois paroître.

Justes Dieux, de quel sang nous avez-vous fait naître ?

à part.

Ah mon frère n'est plus ! Seigneur, qu'avez-vous fait ?

S C E N E V.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE,

H Y D A S P E, G A R D E S.

PHARASMANE.

J'AI vengé mon injure, & je suis satisfait.
 Aux portes du palais j'ai trouvé le perfide,
 Que son malheur rendoit encor plus intrépide.
 Un long rempart des miens expirés sous ses coups,
 Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.
 J'ai vû deux fois le traître, au mépris de sa vie,
 Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie :
 L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
 L'avoit déjà deux fois ramené dans ces lieux.
 A la fin indigné de son audace extrême,
 Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même.
 Ils en ont pâli tous, & malgré sa valeur,
 Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
 Vas le voir expirer dans les bras d'Isménie,
 Vas partager le prix de votre perfidie.

A R S A M E.

Quoi Seigneur ! il est mort ! après ce coup affreux,
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux.

à part.

Dieux, ne me rendiez-vous mon déplorable frère,
Que pour le voir périr par les mains de mon père ?
Mitrane, soutiens-moi.

P H A R A S M A N E.

D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur ?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Isménie ;
Et cependant mon fils charmé de ses appas,
Quand son rival périt, gémit de son trépas !
Qui peut lui rendre encor cette perte si chère ?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystère ?
Mais moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens malgré moi partager sa douleur ?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflâme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon ame ?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accens ?
D'où vient que je frissonne ? & quel est donc mon crime ?
Me serois-je mépris au choix de la victime ?
Ou le sang des Romains est-il si précieux,

T t iij

Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux ?
 Par mon ambition d'illustres destinées,
 Sans pitié, sans regrets, ont été terminées ;
 Et lorsque je punis qui m'avoit outragé,
 Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé ?
 D'où peut naître le trouble où son trépas me jette ?
 Je ne fais, mais sa mort m'alarme & m'inquiète.
 Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
 Tout le mien s'est ému, j'ai tremblé, j'ai frémi :
 Il m'a même paru que ce Romain terrible,
 Devenu tout-à-coup à sa perte insensible,
 Avare de mon sang quand je verfois le sien,
 Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
 Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
 Eclaircissez le trouble où vous jetez mon ame,
 E'coutez-moi, mon fils, & reprenez vos sens.

A R S A M E.

Que vous servent, hélas ! ces regrets impuissans ?
 Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystère,
 Oublier avec lui de qui vous futes père !

P H A R A S M A N E.

Ah ! c'est trop m'alarmer, expliquez-vous, mon fils ;
 De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits ?
 Mais pour le redoubler dans mon ame éperdue,
 Dieux puissans, quel objet offrez-vous à ma vûe ?

SCÈNE DERNIÈRE.

PHARASMANE, RHADAMISTHE,
ZENOBIE, ARSAME, HIERON,
MITRANE, HYDASPE, PHENICE,
GARDÉS.

PHARASMANE.

MALHEUREUX, quel dessein te ramène en ces lieux?
Que cherches-tu?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit?

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, Seigneur, un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits;
Puissent les justes Dieux en être satisfaits!
Je ne méritois pas de jouir de la vie.

à Zénobie.

Sèches tes pleurs, adieu, ma chère Zénobie;
Mithridate est vengé.

PHARASMANE.

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu !
 Mithridate ! ah ! quel sang ai-je donc répandu ?
 Malheureux que je suis, puis-je le méconnoître ?
 Au trouble que je sens, quel autre pourroit-ce être ?
 Mais hélas ! si c'est lui, quel crime ai-je commis ?
 Nature ! ah ! venges-toi, c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avoit de le répandre,
 N'a-t-elle pas suffi, Seigneur, pour vous l'apprendre ?
 Je vous l'ai vû poursuivre avec tant de courroux,
 Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher ? ah père déplorable !

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
 Que jamais vos enfans proscrits & malheureux
 N'ont pû vous regarder comme un père pour eux.
 Heureux, quand votre main vous immoloit un traître,
 De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître,
 Que la Nature ait pû, trahissant ma fureur,
 Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur ;
 Enfin, lorsque je perds une épouse si chère,
 Heureux, quoiqu'en mourant, de retrouver mon père.

Votre

Votre cœur s'attendrit, je vois couler vos pleurs.

à Arsame.

Mon frère, approchez-vous, embrassez-moi, je meurs.

Z É N O B I E.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,

Ciel, pourquoi vengeois-tu la mort de Mithridate ?

Elle sort.

P H A R A S M A N E.

O mon fils ! o Romains ! êtes-vous satisfaits ?

à Arsame.

Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,

Courez vous emparer du trône d'Arménie :

Avec mon amitié je vous rends Zénobie ;

Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.

De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux :

De mes transports jaloux mon sang doit se défendre ;

Fuyez, n'exposez plus un père à le répandre.

Fin du premier Volume.





VAN PETEGHEM

RELIEUR





GretagMachbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart

